XIII-e année, N-os. 10-12. Octobre-décembre 1936.

REVUE HISTORIQUE

DU

SUD-EST EUROPÉEN

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

dirigée par

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest, agréé à la Sorbonne, associé de l'Institut de France.



— FONTENAY-AUX-ROSES —
ÉCOLE ROUMAINE
50, Rue des Châtaigniers

— BUCAREST —
LIBRAIRIE PAVEL SURU
73, Calea Victoriei.

DIRECTEUR:

N. IORGA

BUCAREST, ŞOSEAUA BONAPARTE, 6.

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION:

C. MARINESCU

Professeur à l'Université de Cluj.

SOMMAIRE

Imprimerie „Datina Românească"
Vălenii-de-Munte.

Revue Historique du Sud-Est Européen

PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

XIII-E ANNÉE, Nos. 10-12. OCTOBRE-DECEMBRE 1936.

Deux conférences sur la vie byzantine données en Hollande

par N. Iorga.

I.

L'Homme byzantin [1].

A mon ami Grondijs, celui qui comprend tout.

Depuis quelque temps, une science nouvelle, l'anthropogéographie, mêlée à une autre, encore plus récente d'origine, la géopolitique, emploie, pour caractériser l'état permanent de l'être humain en rapport avec les conditions de la nature, avec tout ce qu'elle peut lui donner, lui imposer et lui interdire, un titre qui est en train de se populariser, celui de: l'homme de telle région.

Dans un ouvrage, qui a dû paraître ces jours même, d'un jeune savant français qui, par dessus les préjugés, comprend toute initiative et emploie toute innovation, M. Jacques Ancel, il y a des chapitres qui s'appellent, par exemple, l'Homme autrichien.

Or, s'il y a un homme autrichien dans un pays composé de plusieurs nations, dont chacune a ses directions à elle; si, au dessus de ces différences, il y a tout de même un type humain qu'on peut baptiser de ce titre d'homme autrichien, d'autant plus peut-on parler de cette réalité qui a existé sans doute et qui est l'homme byzantin dont je me propose de vous entretenir.

Cependant, l'apparence contredirait cette assertion. Byzance ne paraît pas être la même d'une époque à l'autre. Il y a des différences profondes qui se signalent dès le premier contact avec ces réalités d'aspect changeant. Un empereur byzantin du V-e siècle, de l'époque pré-byzantine, comme Marcien, est un guerrier d'origine inconnue et peu intéressante, qui est arrivé à avoir,

[1] Conférence donnée à l'Université de Leyde.

plutôt que la couronne et le sceptre des empereurs, l'épée des basileus, destinée à écarter et à soumettre les barbares, par le seul mariage, théorique, avec l'héritière de la lignée de Théodose, cette impératrice Pulchérie qui s'était consacrée au Seigneur. A la fin du même siècle, il y a tel bureaucrate qui vient de Dalmatie, de l'ancienne patrie de Dioclétien, mais n'ayant guère l'envergure de ce si grand empereur, comme Anastase, qui gouverne *scriniarius*, ne commandant jamais des armées et n'ayant aucun rêve de conquête quelconque.

. Puis, au VI-e siècle, voilà tels descendants de paysans balcaniques, tels représentants de la race thrace romanisée, Justin, l'empereur rural, le soudard ou le sous-officier, à peine byzantinisé comme conception et comme allure, puis Justinien, qui est le successeur d'Alexandre-le-Grand lui-même, l'imitateur des grands monarques de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Assyrie, de la Perse, qu'il a prétendu continuer, s'initiant à toutes leurs façons de vivre et d'agir.

Quel rapport peut-il y avoir entre le général romain qu'est Marcien, entre le fonctionnaire formaliste qu'est Anastase et entre cet héritier des Pharaons et des rois mésopotamiens des „quatre coins du monde" ou des chefs couronnés de la Perse allant à la conquête du monde?

Plus tard, la place occupée jadis par Justinien appartient à un Phocas, soldat d'aventure, cruel, se repaissant de massacres, brusquant tous les préjugés, déshonorant cette pourpre impériale qu'il s'était attachée sur les épaules. Quelle différence entre lui et son prédécesseur Maurice, qui, au VII-e siècle, ne fait que reproduire le type de Marcien, combattant contre les Slaves de la même façon dont ses prédécesseurs du V-e siècle avaient combattu les Huns d'Attila?

Mais le vengeur de Maurice, celui qui a fini par punir d'une façon si sanglante et bien méritée l'usurpateur militaire, Héraclius, est un gentleman de la société byzantine qui s'est créée une aristocratie. C'est le fils du préfet d'Égypte; arrivé à la tête de ses marins et de ses soldats, il inaugure un règne qui a un autre caractère. Il est un conquérant des régions sacrées sur lesquelles avaient marché les pieds divins du Seigneur. Il est le vainqueur des Perses. Il est le préparateur inconscient de cette domination des Arabes qui ne représentent autre chose que la

révolte des provinces ne voulant pas accepter le dogme héraclien et qui, se rappelant des origines nationales différentes, et menées par un instinct qui leur correspond, cherchent sous la forme arabe à regagner leur indépendance.

Puis, après la dynastie d'Héraclius, bientôt dégénérée, on arrive à ces empereurs iconoclastes qui ont une seule préoccupation: celle de donner à l'Empire un caractère laïque, de restituer le prestige et de renouveler l'action des anciens maîtres du monde qui adoraient Dieu sans se soumettre à la caste consacrée à son service.

Au IX-e siècle, il y a un retour de l'orthodoxie avec l'impératrice Irène qu'on a considérée, sans raison, comme une espèce de fiancée de Charlemagne, oubliant une chose: qu'à cette époque le mari et la femme couronnés ne pouvaient pas vivre de la même façon qu'au XVI-e siècle Philippe II en Espagne et Marie Tudor dans son Angleterre à elle, ayant, comme témoignage de leur union, la simple présence de leurs portraits sur les médailles! Un mariage byzantin était destiné à donner des héritiers à l'Empire. Du reste, le passage concernant cette possibilité d'union entre Constantinople et Paris se trouve dans un texte byzantin qui, se tournant contre tel dignitaire impérial, place parmi les erreurs politiques de ce ministre un projet qui devait le compromettre. Et Charlemagne a été toujours considéré par les Byzantins comme un usurpateur, comme l'„empereur créé par le Pape", ce qui signifierait, dans le domaine universitaire, puisque je parle dans une université, un docteur créé par l'appariteur.

Enfin, il y a cet argument décisif qu'Irène n'était pas une impératrice, une femme d'empereur, une veuve d'empereur ou une mère d'empereur, elle était l'*empereur* et on ne peut pas s'imaginer un mariage, solennel et selon la coutume de Byzance, entre deux êtres masculins.

Or, après cette époque d'Irène, après le rétablissement de la vraie foi avec le culte des icônes, il y a eu une Byzance bien différente. De nouveau, l'esprit de combat suscité par les menaces qui se dirigeaient encore une fois d'Asie contre Constantinople, crée une succession d'empereurs guerriers. On aura l'empereur Basile I-er, qui rêve de l'Italie, qui considère l'État carolingien déchu comme une région de protégés, qui fait paraître sa flotte

devant Bari, non comme les vaisseaux d'un allié, mais comme ceux qui portent l'empereur légitime.

Quelques années se passent. A Byzance règnent maintenant des empereurs lettrés. Constantin le Porphyrogénète commet ce grand crime contre la littérature byzantine d'en retrancher les quatre-vingt-dix pour cent, retenant seulement ce qui pouvait servir à l'enseignement et à l'orientation des fonctionnaires dans le domaine diplomatique ou dans le domaine militaire. Il reste enfermé dans son palais, occupé d'ouvrages littéraires et patronne une production artistique.

Bientôt, pour défendre l'Empire, il faudra recourir à l'ancienne coutume de l'époque de Dioclétien, avoir à côté de l'empereur qui somnole dans son palais, réduit aux fonctions des rois fainéants de l'époque mérovingienne, le soldat, césar ou empereur à titre complet, qui a la fonction de rétablir les anciennes frontières de l'Empire. Et voici Nicéphore Phocas, ridiculisé par Liutprand, le messager prétentieux et vain des Occidentaux qui, cependant, a été un si magnifique combattant pour l'Empire et pour la religion orthodoxe, et son successeur, le petit Arménien Jean Tzimiscès, qui continue la même oeuvre.

Ils disparaissent. Un descendant de Basile I-er devient maintenant, avec le même nom que celui de l'ancien, le destructeur des nouveaux Bulgares, de Macédoine, rétablissant ainsi la domination de l'Empire sur les côtes de l'Adriatique.

Puis, tout à coup, de nouveau des bureaucrates, des avocats et sénateurs, comme Constantin, et, lorsque les Turcs menacent l'Empire, l'esprit guerrier est incorporé dans les Comnène, des grands propriétaires d'Asie-Mineure, qui viennent et s'imposent comme rivaux des croisés de l'Occident, Alexis combat les Normands à Durazzo en même temps qu'il s'oppose aux prétentions usurpatrices de ces aventuriers de la croix, Jean Comnène va en Syrie se faire reconnaître par les Antiochiens comme leur vrai souverain, Manuel Comnène, devant lequel s'incline le roi franc de Jérusalem, cherche à s'établir en Égypte, sur le Danube, à Ancône, et ici, en Italie, il est salué par l'ancienne conscience impériale de ce pays comme successeur des anciens empereurs.

Tout cela dure jusqu'à l'intermezzo sanglant d'Andronic Comnène, jusqu'à l'envahissement de l'Empire par les Latins, jusqu'au succès de la quatrième croisade et la création d'un Empire latin

de Constantinople qui n'a été guère latin qu'au point de vue de la religion. Baudouin de Flandre, qui a été sacré à la façon des héritiers de Justinien et qui a signé, comme la série des empereurs ses prédécesseurs, des diplômes qui ont dû être rendus en grande partie en grec, ne désirait rien de plus que d'être compris dans cette succession ininterrompue de maîtres du monde.

En Asie Mineure, où il n'y a pas des „empereurs de Trébizonde“, mais seulement de vrais empereurs qui, ne pouvant pas être à Constantinople, sont forcés de rester temporairement dans ces villes du Pont méridional, il y a un autre monde, des chefs de chevaliers à la façon des Francs, des amis des Turcs, auxquels ils passent des influences et dont ils reçoivent les influences correspondantes, des instruments de l'Église orthodoxe qui veut se regagner Byzance.

Enfin, lorsque les Paléologue reviennent à Constantinople, il y aura une série d'empereurs qui ne feront que quémander l'argent de l'Occident, allant, pour le gagner, jusqu'à la visite de Jean V à Avignon, jusqu'à la concession suprême faite par Jean VIII de réunir son Église byzantine, avec tout ce qui dépendait d'elle, à la Rome du Pape Eugène, triomphant sur le grand schisme de l'Occident.

Voilà les apparences. Maintenant, quelle est, à côté de ces apparences qui, en tant qu'apparences, sont nécessairement superficielles, la permanence byzantine, celle qui crée le type invariable de l'homme byzantin ?

Pour cela, il faut penser aux quatre éléments dont se compose la synthèse byzantine : idée romaine, religion orthodoxe, influence orientale et, à côté, l'hellénisme, mais n'exerçant pas la même influence, parce qu'on a parlé grec, au commencement, en tant que langue vulgaire et à cause de l'existence à Constantinople d'une population qui ne comprenait pas le latin, et, plus tard seulement, au XI-e siècle, cet hellénisme est arrivé à avoir une très grande influence comme arme contre le monachisme orthodoxe, jusqu'à l'établissement de l'université de Constantinople, jusqu'à cette efflorescence littéraire aux origines de laquelle on trouve les grands noms de Photius le patriarche et de Psellos.

Tout d'abord, qu'est-ce que cette idée romaine? *C'est avant tout ne conscience de droit:* on doit être surtout celui qui

s'en tient à des préceptes d'un caractère abstrait et en quelque sorte éternel. On ne vit pas par improvisation, comme au moyen-âge, on vit dans la vie publique par les prescriptions qui se trouvent dans les livres qui, d'une époque à l'autre, doivent être conservés, fût-ce même contre l'esprit et les nécessités du temps.

Rien n'est plus expressif, sous ce rapport, que l'oeuvre de Justinien. Justinien se rend bien compte de la différence profonde qu'il y a entre le paganisme dont vient, d'une époque si lointaine, de caractère absolument différent, la législature qu'il rassemble, qu'il ordonne et qu'il finit par décréter, ajoutant seulement, à côté, des prescriptions concernant la vie réelle. Ce qu'il fait est dans le style des anciens empereurs romains, car il est un imitateur d'Auguste, et il veut être latin quand même, non pas à cause de ses origines romanes, venant de la paysannerie de la péninsule des Balcans, mais à cause de cet idéal auquel il s'est consacré toute sa vie. L'anachronisme ne l'effraie pas. Il fait expliquer dans ces écoles de Béryte, où l'on n'emploie le grec que pour l'initiation des étudiants qui ne connaissent pas assez le latin, ce droit dont il entend être le conservateur, ce droit qui ne sera appliqué que très rarement, de même que le Code Napoléon, imposé à différentes nations de l'Europe, par exemple aux Roumains de Transylvanie ou de Bucovine, n'a jamais été une réalité, surtout sous le rapport des hérédités, le paysan, en première ligne, trouvant toujours des moyens pour échapper, dans la transmission de son héritage, aux prescriptions de la loi.

La monnaie de Justinien est une monnaie latine et, jusque bien tard, jusqu'au X-e siècle, on conservera ces inscriptions dans une langue que la population ne comprend plus, après la scission, proclamée dès le VII-e siècle, pour l'Occident, par le Pape Grégoire et réclamée à maintes reprises par des Grecs de Constantinople qui ne savaient pas le latin, entre les deux régimes linguistiques.

L'armée est restée pendant des siècles sous le régime militaire romain et les termes de commandement latins étaient restés, de la même façon dont, par exemple, en Autriche, plus tard, ces formules militaires étaient conservées en allemand, même si tel paysan roumain de Transylvanie transformait en „haptac" roumain le „Habt Acht!" du sous-officier qui le commandait.

Constantin-le-Grand avait voulu, au commencement, transposant à Constantinople les fonctionnaires, les grandes familles, les monuments mêmes, considérant l'ancienne Rome comme finie [1], faire de sa nouvelle capitale une chose absolument latine et il a su conserver pendant son règne ce caractère à l'ancienne Byzance qui, du reste, n'était auparavant qu'un amas de ruines, avec le manque absolu de l'ancienne population qui était, bien entendu, grecque, de langue et asiato-grecque d'origine.

Jusqu'au bout, ce caractère légal romain est resté. L'Empire ne s'est jamais intitulé autrement que βασιλεία τῶν Ῥωμαίων „Empire des Romains". Lorsqu'il n'y avait que la βασιλεία, l'attribut des Romains était sous-entendu et même les Grecs, les descendants des anciens Hellènes, dans leur province de Morée, dans les régions continentales voisines, se reconnaissaient comme „Romains", le terme d'Hellènes étant abhorré parce qu'il rappelait l'ancien paganisme.

Ainsi, un des héros les plus sympathiques du grand théâtre de Shakespeare, Roméo, ne représente autre chose que Grec, Ῥωμαῖος, de même qu'il y avait des Italiens de la même époque qui pouvaient s'appeler, sans être Tatars et Bulgares, Tartaro et Bulgaro. La langue grecque parlée par le peuple, bien différente de la langue officielle qu'a imposée l'Église et a maintenue la littérature, c'est le ῥωμαΐκὸ, le „rhomaïque", la „langue romaine".

Et, pour voir combien la tradition romaine a été forte jusqu'au bout, je rappellerai un témoignage de Guillaume de Tyr, l'historien latin des croisades, qui présente le moment le plus impressionnant de la grande carrière de cet homme exceptionnel, d'un règne malheureusement si court, qu'a été Jean Comnène, le fils d'Alexis et le père de Manuel. Pendant son expédition de Syrie où, comme je l'ai dit, à Antioche il était considéré comme le vrai empereur, tout autre jugement cessant autant qu'il y avait son tribunal là, au milieu de la place, — et les Occidentaux furent forcés, pour le faire sortir, de provoquer un mouvement de la population à laquelle on avait dit que l'empereur est venu pour chasser les Grecs et pour les faire remplacer par des Latins à lui, — pendant

[1] M. Dölger a cherché, tout dernièrement, au congrès d'études byzantines de Rome, à défendre, avec beaucoup de talent et d'habileté, un point de vue différent, qu'on ne pourrait pas accepter facilement.

cette campagne, dis-je, il lui arrive d'être blessé d'une flèche. On s'aperçoit que cette flèche est empoisonnée; il faut donc lui couper le bras. On le lui propose, mais il s'y refuse, préférant la mort, qui est venue dans quelques heures. Il s'y refuse par cette formule magnifique: „l'Empire romain ne peut pas être gouverné d'une seule main, „Non una manu regitur romanum imperium“,

Revenons à l'orthodoxie, qui représente, non seulement un cérémonial que l'homme byzantin a dû toujours observer de la açon la plus stricte, parce qu'on ne pouvait pas être vrai empereur sans avoir accepté tout ce qu'elle enseignait, mais qui est, en même temps, un office sacré. L'office sacré pour l'empereur en première ligne, qui est le premier des „hommes byzantins“, mais aussi pour tous les dignitaires de sa Cour et, jusqu'à un certain point, pour tous les membres de la société byzantine. *L'empereur officie en tant qu'empereur.* On le représente couronné, portant le vêtement de Constantin-le-Grand, cette coutume s'étant conservée jusqu'aux princes roumains, qui ne sont que des héritiers des empereurs de Byzance, héritiers allant très loin, dans d'autres régions aussi, qui se soumettent nécessairement à cette tradition immuable, laquelle annule l'individu tel qu'il était avant l'accession à l'Empire et lui substitue un être nouveau, d'un caractère sacré.

Par exemple, dans un autre domaine, un Maurocordato, Nicolas, prince de Moldavie, puis de Valachie, ne s'intitulera jamais dans ses diplômes avec son nom de famille; il mettra à côté le seul nom de son père. Grec d'origine, il aprend le roumain et fait compiler les chroniques du pays, et son fils Constantin refusera de recevoir un rapport rédigé en grec. Ici encore c'est l'hommage, indispensable, qu'on fait à la situation qu'on a obtenue, le détachement complet du passé, tel qu'on l'observe chez les empereurs byzantins.

Lorsque Justinien refait le temple de Sainte-Sophie, qui vient de Constantin, en rapport avec ce culte de la sagesse suprême qui s'identifie avec l'inspiration religieuse, c'est une maison pour le Seigneur, mais en même temps c'est une de ces créations dans lesquelles le fondateur se sent présent lui-même pendant toute sa vie; il croit, pour ainsi dire, que quelque chose de plus grand que son souvenir, *une perpétuation de sa vie*, se glissera entre ces colonnes de marbre et sous les mosaïques éclatantes consacrées à la gloire du Seigneur.

Dans l'ordre des fonctions ecclésiastiques, l'empereur a sa place à lui. C'est un serviteur de l'Église et, en même temps, l'ancien caractère sacré, le caractère qu'a eu Auguste et toute la succession des empereurs romains, vivants et après leur mort, — on se souvient du mot de Vespasien mourant: „Je me sens devenir dieu" —, ce caractère sacré a passé dans cette orthodoxie.

Celui qui est le serviteur du Christ est en quelque sorte comme une incorporation vivante du Seigneur. *En lui étant fidèle, on est en même temps un bon orthodoxe*. On ne peut pas être un bon orthodoxe sans s'incliner profondément, comme devant une incorporation divine, devant cet empereur, quelle que soit son origine, quel que soit son passé, quelle que soit sa façon de vivre dans le monde, quelles que soient ses vertus ou, parfois, ses vices.

Cette conception de l'incorporation divine dans les serviteurs de l'Église a passé, du reste, dans toute la pensée de l'Orient chrétien en ce qui concerne les membres mêmes du clergé. On dit très souvent en Roumanie que tel prêtre de village est thaumaturge, qu'il fait des miracles, qu'il est l'„homme de Dieu", bien qu'on l'eût vu, quelques mois auparavant, au cabaret et qu'on sache certaines histoires sur son compte. Dans la façon dont on se soumettait, dans ces pays romains, aux princes de jadis, sachant très bien qu'ils sont des bâtards, qu'ils ont été des marchands de pierres précieuses ou d'huîtres, même qu'ils appartiennent à une autre race, à un milieu qu'on est habitué à mépriser, il y a quelque chose de cette conception de l'orthodoxie qu'on peut observer, par-dessus le monde byzantin, dans ce monde sous-byzantin auquel appartiennent, sous tant de rapports, les Roumains.

Mais l'homme byzantin est en même temps un Oriental. De quelle façon l'est-il ?

Il l'est aussi par cette conception de la monarchie qui, du reste, a passé par Rome, mais qui s'exerce encore plus puissante par la présence de la capitale de l'Empire byzantin au beau milieu de ce monde oriental.

L'homme byzantin, lorsqu'il est empereur. a comme je viens de le dire, quelque chose des Pharaons, quelque chose de ces maîtres de la Mésopotamie, dont Alexandre-le-Grand s'est cru

obligé jusqu'à la fin de copier le rôle et d'exercer les fonctions.

Il n'y a pas d'autorité qu'on puisse opposer à l'empereur. Le représentant de la divinité gouverne au nom de cette divinité. Ici, beaucoup plus qu'à Rome, où, dans le culte des empereurs, on découvre une nécessité de l'État, tandis que la notion de l'État laïc, restée en Occident, n'existe pas pour le monde de l'Orient, étant remplacé par quelque chose de plus grand et de plus ancien.

Mais ce caractère oriental se manifeste aussi par le goût des splendeurs, par le devoir de donner tout à Dieu, dans les églises, d'en donner presqu'autant à la personne impériale, dans son palais, de conserver l'aspect même extérieur des empereurs, qui se revêtent de costumes appartenant à leurs prédécesseurs, au risque d'être ridicules, comme Nicéphore Phocas, aux yeux d'un Occidental parce qu'il porte des vêtements surannés, qui ne lui siéent pas, correspondant au spectacle bizarre des rois de Hongrie couronnés jusque hier de la couronne de Saint-Étienne, qui retombait par dessus la petite tête fade du dernier roi Charles et sur ses grandes oreilles pendantes.

Tout cela, c'est l'Orient. Et *l'Orient n'aurait pas accepté l'Empire sans cet hommage rendu à tout son passé.* On l'a gagné en lui prenant ce qui avait été son essence. Le Mésopotamien qui vient à Constantinople croit découvrir dans l'empereur, quelle que soit sa nation et quel que soit son passé, le successeur de Nabuchodonosor ou de Tiglath-Piléser, roi d'Assyrie. Pour le Persan, s'il peut se détacher de son roi à lui, qui est aussi un empereur et un grand empereur, plus ancien, descendant de Cyrus et de Darius, s'il lui arrive d'être sujet de l'empereur de Byzance, il reconnaît dans cet empereur ce qui caractérise, à travers les siècles, ses maîtres à lui. L'Arménien n'aurait guère respecté un empereur habillé de son vêtement de guerre et n'ayant comme ornement que l'épée au vent; il lui faut le personnage qu'on voit rarement, le personnage qui ne paraît qu'à des moments solennels. Et les barbares qui arrivent des mêmes régions de l'Orient et dont les ancêtres étaient voisins de la Chine, où il y a un „empereur céleste“, se sentent influencés par la grandeur romaine de Byzance.

Seulement, lorsqu'on est admis comme ambassadeur devant le maître du monde, on est forcé de faire les inclinaisons rituelles

et, au moment où on se relève, l'empereur est déjà au plafond, les oiseaux artificiels chantent et les lions d'or rugissent pour que, lorsque le barbare a une seconde vue de l'empereur, on le retrouve sur son trône, au niveau du sol, mais entouré de ces mêmes symboles qui exercent une influence mystérieuse sur les âmes simples, primitives, capables de tous les signes matériels de l'adoration.

Voici la façon dont l'Orient se survit à lui-même en s'inclinant devant le représentant d'une autre civilisation et devant le continuateur d'un autre État.

Enfin, après quelque temps, lorsque l'antiquité hellénique commence à être honorée et imitée, ceux qui appartiennent à Byzance, les hommes byzantins, opposent à l'Occident, qui commence à peine à écrire dans une langue qui n'est autre qu'un latin dégénéré, tout le prestige d'une littérature unique, dont les formes ne sont plus comprises par le peuple, mais, cependant, jusqu'au bout, tout un peuple se sent relié à cette glorieuse tradition. Dans cet homme byzantin si strictement relié à la loi, si fortement gouverné par le droit, si profondément empreint par la foi orthodoxe, si soumis aux influences magnifiques de l'Orient, il y a, en même temps, la conscience d'une aristocratie d'esprit qui lui sert d'appui contre les pires menaces et les plus dures humiliations.

Avoir fixé ce type de l'homme byzantin me parait ne pas être indifférent pour la connaissance intégrale de ce qu'a été cette grande chose, parfois incomprise : la Rome byzantine.

II.

Byzance en Occident

Conférence donnée à l'Institut d'Histoire de l'Art d'Utrecht

L'influence de Byzance s'est exercée non seulement sur tout le monde de l'Orient, mais sur le monde de l'Occident même, et on ne s'en aperçoit pas assez. Signaler cette influence, la préciser autant qu'il est possible sera l'objet de cette conférence.

Elle doit constater une forte influence byzantine sur l'Occident

italien, africain et espagnol et expliquer ce que je crois, encore une fois, être la véritable interprétation occidentale de l'oeuvre de Justinien.

Mais, avant tout cela, il me faut montrer pourquoi l'influence byzantine sur le monde occidental a été infiniment plus grande que l'influence, qui a existé aussi, mais de proportions beaucoup moindres, que l'Occident lui-même a pu exercer sur ce monde international, de caractère romain, orthodoxe, oriental et grec, en même temps, qui s'appelle Byzance.

La grande force de Byzance a été sa puissance d'assimilation, de réduire toute influence venant de n'importe quelle région, d'absorber tout ce qui forme l'essence même de cette complexité byzantine qui a fini par en arriver à une unité absolue et éternelle.

Si quelqu'un venait de la Dalmatie, de tel coin de la péninsule des Balcans, de ce petit pays cilicien de l'Isaurie, d'où étaient originaires les pirates supprimés par Pompée et qui par ses mercenaires donnera des empereurs à la Rome nouvelle; s'il était un Macédonien ou bien un faux Macédonien d'origine arménienne; s'il était un Syrien ou un Arabe, un Égyptien; si, plus tard, des Slaves bulgares et serbes ont voulu avoir la couronne de Byzance, dans toutes ces ambitions il n'y avait, et il ne pouvait y avoir, un caractère national, parce que *Byzance exclut, jusqu'à la fin, et jusque dans ses transmissions modernes, tout ce qui touche à la nationalité.*

Celui qui arrivait à se faire couronner empereur, l'était, dès ce moment, à l'ancienne façon, et il ne pouvait plus parler de son passé, qui n'intéressait personne. Ce passé ne pouvait être compromettant, ni gênant pour lui. Son caractère national représentait tout aussi peu que le caractère social qu'il pouvait avoir eu à ses origines.

Théodora avait été la fille du gardien des ours à l'hippodrome, et, cependant, elle a pu être impératrice; jamais, parmi les accusations qu'on a lancées contre elle, on ne rencontre un mot, sauf dans cette „histoire secrète" attribuée sans raison à Procope, sur le caractère médiocre, et plutôt honteux, de ses origines.

Du reste, elle a été une actrice, peut-être une grande actrice, et, comme, à l'époque contemporaine, un glorieux prince de

Bulgarie a pu, fût-ce même au prix de son trône, être le mari d'une actrice de Vienne, Justinien a pu épouser sans déchoir Théodora.

Un grand empereur de Byzance fut Basile, dont les origines ont été plus que modestes: il était employé à la Cour de Byzance pour soigner les chevaux de l'empereur Michel, qu'il a fini par faire tuer, sous un prétexte de vertu, excusant son crime et son usurpation par le fait que Michel aurait mérité, plus que d'autres, le sobriquet d'ivrogne. Or, Basile n'a jamais été considéré par ses contemporains sous le rapport de ces origines.

Mais, de même que les débuts sociaux n'ont pas d'importance, le point de vue national disparaît aussitôt qu'il s'agit de l'empereur couronné, sur lequel est descendue la grâce de Dieu, qui est, par conséquent, le „basileus que Dieu garde".

Si un Bulgare ou un Serbe, un Siméon ou un Étienne Douchane avaient réussi à obtenir le trône de Justinien et de Constantin, il n'y aurait eu dans son action rien qui eût pu rappeler sa situation antérieure de roi dans les Balcans ou dans le Pinde.

La grande force de Byzance, à l'intérieur et à l'extérieur, vient, je le répète, de cela: de cette capacité d'avoir été d'une façon permanente *un bloc,* et, dans l'histoire générale, les États seuls qui peuvent être sous tous les rapports des blocs, fixés une fois pour toujours et soutenus par une nation ou un groupe de nations reliées par une solidarité parfaite, peuvent exercer une influence sur les autres États et sur les autres nations.

Il en est autrement en Occident. Cet Occident a vécu toujours par provinces, sans qu'il soit nécessaire de parler d'un caractère national qui aurait été totalement un anachronisme à cette époque. Maintefois, au IV-e ou au V-e siècles, lorsque Byzance se préparait pour sa synthèse et pour son action, des prétendants se sont levés dans les provinces occidentales pour remplacer l'énergie italienne qui était depuis longtemps épuisée, mais l'ancienne Rome n'a pas reçu ces représentants des provinces de la même façon dont les représentants des provinces orientales ont été toujours reçus par la nouvelle Rome constantinopolitaine.

On parle trop souvent, mais avec un sens défectueux de la vérité et de l'authenticité historiques, de certains phénomènes locaux et nationaux qui se seraient produits dans ces provinces. En Grande-Bretagne ou dans les Gaules des prétendants surgis-

sent qui veulent, bien entendu, s'installer a Rome: un Carausius, ou bien un rhéteur Eugène. Ce dernier, un Gaulois latinisé du V-e siècle, qui a été sans doute un excellent avocat, un orateur et qui aurait été capable d'être empereur au moins avec les mêmes qualités et jouissant du même prestige que n'importe quel des césars improvisés qui, pendant tout le V-e siècle, jusqu'à 476, date de l'exil de l'empereur Romulus Augustulus par Odoacre, se sont succédés sur le trône romain, qui ne signifiait rien autre chose qu'un fief donné à tel personnage insignifiant par la grâce du Germain qui commandait ses armées. Cependant l'établissement de ces prétendants de régions encore fraîches comme énergie était empêché par une espèce de conscience étroite qui subsistait à Rome.

Il y a, bien entendu, la conception essentielle que l'Empire ne peut pas être coupé en deux, qu'il ne pouvait pas former deux États. La formule était „imperium unicum distinctis tantum sedibus". Mais, dans cette unité idéale de l'Empire, Byzance a été prépondérante, pour cette raison, a côté de laquelle il y a sans doute celle de l'importance comme étendue, comme richesse, comme civilisation ancienne, héritière des monarchies millénaires de ces régions sur lesquelles régnait l'empereur qui était à Constantinople, mais qui n'a jamais pu être l'empereur de Constantinople seule, de la Grèce ou de l'Orient. C'est pourquoi tous les rois de l'Occident étaient considérés comme d'humbles sujets de la seule Rome qui avait un empereur à sa tête. Odoacre, ayant exilé, mais non remplacé, Romulus Augustulus, s'est empressé d'empaqueter les insignes de l'Empire et de les envoyer à l'empereur Zénon, qu'il a toujours considéré comme son maître.

Le grand roi Théodoric, chef couronné des Ostrogoths, est venu en Italie parce qu'il avait été envoyé par un empereur d'Orient, qui voulait dégager la péninsule des Balcans de la présence des hordes germaniques. Sa fille, Amalasonthe, aurait désiré vivre plutôt à Constantinople, dans un milieu infiniment supérieur à celui de la Rome déchue, et elle y aurait eu une situation analogue à celle de l'ancienne reine de Madagascar, Ranavalo, lorsqu'elle est venue s'établir dans un hôtel de Paris. Son mari, son assassin, Théodat, qui avait changé son nom germanique pour cet autre, d'origine grecque byzantine, avait les mêmes goûts, et il a offert, à tel moment de sa carrière, pour une re-

traite constantinopolitaine, la cession de ses droits sur l'Italie, dans les mêmes conditions.

Clovis était plus fier que de sa royauté franque et de ses victoires sur les Burgondes et sur les Visigoths du titre consulaire que lui décerna Byzance. C'était pour lui un peu comme la décoration européenne qu'on accorde à tel souverain africain qui dispose de régions très étendues, mais qui tient à dorer sa puissance par un signe d'attention de la part de ces Européens qu'il n'aime pas, mais dont il entend tirer quelque profit pour sa situation.

Un roi des Burgondes écrivait à Constantinople pour dire qu'il se considérait comme un sujet de l'empereur unique.

Les rois visigoths d'Espagne ont eu peut-être une situation plus indépendante à l'égard de l'Empire, mais ceci à cause d'une divergence religieuse, parce qu'ils étaient ariens et vivaient sous la direction des évêques de cette forme hérétique du christianisme.

Alors on peut poser ici, encore une fois, ce problème de l'origine de ce qu'on a appelé la restauration de l'Empire par Justinien.

D'abord, Justinien *ne pouvait pas penser à refaire un Empire qui ne s'était jamais défait.* Pour lui, il était l'empereur de l'Empire unique, et l'Afrique, l'Italie, l'Espagne, la France même n'étaient que des provinces d'Empire qu'il ne pouvait pas administrer directement et qu'il confiait donc à des vicaires. Il pouvait maintenir ou écarter ces vicaires, s'il les considérait comme infidèles.

Attribuer à Justinien, préoccupé surtout par des problèmes religieux et retenu par le grand danger de la guerre de Perse, des intentions comme celles qui dirigent, d'après des idées parfois erronées, la politique contemporaine, ce serait commettre une erreur de perspective et montrer un manque d'intelligence pour les choses, si différentes, dont se compose, à travers les siècles, l'Histoire.

Si l'Afrique a été attaquée au nom de Justinien, mais pas aussi, comme on le verra, par une armée byzantine, payée du trésor impérial, c'est uniquement parce que l'Empire d'Orient se nourrissait en grande partie du commerce des grains et des denrées qui venaient par la Méditerranée. Or, les Vandales, qui s'étaient

installés sur les ruines de Carthage, vivaient en grande partie de la piraterie. L'action de Justinien à l'égard de ce royaume barbare doit alors être mise à côté de l'action exercée, à tel moment du XVII-e siècle, par Louis XIV contre les Barbaresques du côté de Tripolis attaquée par d'Estrées ou du côté de tel autre point de la côte africaine qu'il a vraiment désiré, à un certain moment, précédant la conquête de l'Algérie en 1830, se gagner.

Mais, entre l'Afrique et l'Italie, il y a eu toujours ce problème de la Sicile, qui a suscité les trois guerres de Rome contre Carthage.

Or, Carthage, à ce moment, c'était la Rome d'Orient, et l'Italie c'était le royaume ostrogoth. Pour cette possession, qui avait été disputée, du reste, entre les prédécesseurs de Byzance à Carthage, les Vandales, et entre les mêmes Ostrogoths, une nouvelle guerre, très difficile à supporter, a éclaté.

Mais la Méditerranée occidentale ne forme qu'un seul bassin, et il y a, jusqu'à aujourd'hui, malgré la délimitation précise des États, une certaine unité, non seulement de vie économique, mais d'état d'âme entre les pays dont les côtes sont baignées par les ondes méditerranéennes.

Il a fallu même s'attaquer aussi à l'Espagne, et je parlerai bientôt de l'importance de cette nouvelle province espagnole de Byzance.

J'ai dit déjà que ce n'est pas l'empereur qui envoie des soldats et qui les paye. Ces soldats appartiennent à Bélisaire, et c'est par les moyens de Bélisaire qu'ils sont entretenus. Il doit leur chercher lui-même la proie qui est nécessaire pour les nourrir.

Pour bien saisir le caractère de cette armée qui est à l'Empire, mais pas à ses dépens et qui gagne des batailles que l'Empire reconnaît sans rien avoir risqué lui-même, il faut chercher certaines correspondances dans la vie ultérieure de l'Europe.

Au XIV-e siècle, la royauté française a été servie dans sa guerre contre la dynastie d'Angleterre par les „grandes compagnies“. Or, ces „grandes compagnies“ n'étaient pas une armée régulière formée par l'État et payée par les revenus du Trésor. Au contraire, lorsque la guerre de Cent Ans a fini, il a fallu que

ces forces militaires, de caractère anarchique, soient dirigées, sous Louis XI, du côté de la Suisse pour y être exterminée.

De même, la Sibérie n'a pas été conquise par les Tzars, mais par une poussée des Cosaques, et, lorsque les Cosaques ont fini leur oeuvre, l'Empire des Tzars a reconnu la province conquise par ces aventuriers comme faisant partie de l'ensemble de l'Empire.

Enfin, tout récemment, l'établissement des Russes en Asie Centrale ne vient pas d'un plan qui eût été formé à St.-Pétersbourg, mais de personnalités envahissantes qui ont osé se tailler un royaume dans ces régions et ensuite le monde officiel a fini par accepter cette situation qui ne venait ni de son initiative, ni de ses sacrifices.

J'ajouterai même qu'il faut considérer ainsi la conquête de l'Italie septentrionale par les Lombards. On raconte encore l'histoire de la trahison du successeur de Bélisaire, l'eunuque arménien Narsès, qui aurait appelé ces barbares.

Or, la chose a dû se passer autrement. L'Empire a dû hériter de Bélisaire une situation qu'il ne pouvait pas maintenir, précisément parce qu'il n'avait pas les forces militaires et financières nécessaires pour consolider la conquête. Alors les Lombards, du reste très peu nombreux, qu'on aurait pu faire disparaître par un grand effort, ont été sans doute envoyés en Italie, de même que jadis les Ostrogoths de Théodoric et, par un pacte secret, on leur a permis cet établissement à Pavie, qu'ils ont gardé.

Byzance, d'ailleurs, ne les a jamais considérés comme des rois d'Italie, malgré leur établissement dans le Frioul, à Spolète et à Bénévent, tout au fond de l'Italie, mais seulement comme des rois de „Lombardie", et, lorsque, plus tard, les empereurs germaniques se sont présentés comme successeurs de Romulus Augustulus, passant par dessus Charlemagne, qui n'a jamais été accepté par Byzance comme un vrai empereur, les envoyés d'Otto I-er et d'Otto II se sont toujours butés au refus absolu de l'Empire byzantin de considérer ces maîtres de l'Occident autrement que comme des rois de „Lombardie".

De l'Italie, du reste, Byzance a conservé ce dont elle avait besoin et, en gardant cette partie des côtes italiennes correspondant à sa „thalassocratie", elle n'en a pas fait des provinces comme les autres. Le vicariat des barbares de Théodoric a été remplacé par l'exarcat, qui n'est autre chose; en grec, que le

même vicariat, en latin. Les exarques étaient de hauts fonctionnaires dont la situation correspondait à celle des vice-rois de l'Inde ou du Canada pour ce domaine maritime et colonial de l'Angleterre, cette „Oceana", — comme l'appelait un des historiens modernes anglais, Froude, — qui a sous beaucoup de rapports, en tant que „thalassocratie", une ressemblance avec Byzance.

Venise est restée toujours une chose byzantine. Ses citoyens ont été des bourgeois de Byzance établis sur une autre terre. Le commerce qu'on ne pouvait pas faire par des Byzantins de Byzance a été fait par ces Byzantins extra-territoriaux; ceci par-dessus l'ancienne forme populaire, une „Romania" comme les autres, par-dessus la tentative des Francs de relier cette région de lagunes, appartenant plutôt à la mer, qu'à l'Italie continentale. Il y a eu donc la permanence de l'influence byzantine. Le doge est un duc de caractère byzantin. Il est très fier de pouvoir se relier de la façon la plus étroite à Byzance.

Avoir un titre impérial, une alliance comme celle de tel fils d'empereur byzantin au XI-e siècle avec une princesse byzantine, Marie Argyropoulos, que l'Église occidentale a considérée avec effroi parce qu'elle avait apporté des fards de toilette inconnus dans ces régions, avec du savon et des parfums, tout cela marque combien Venise était satisfaite de se voir associée d'une façon encore plus étroite à l'Empire dont elle dépendait.

Les privilèges accordés au commerce vénitien sont, du reste, ceux de „serviteurs" de l'Empire.

Jusque dans la vie populaire, Byzance y survit, par telles habitudes et par tels termes même: lorsqu'une Vénitienne monte sur le toit pour faire sécher le linge ou pour mieux voir dans la maison de sa voisine, elle se trouve à l'„héliago". Or, l'„héliago" n'est autre chose que l'endroit ensoleillé de la maison (de „hélios"). Et on circule encore par les canaux vénitiens sur la gondole, qui n'est, à cause de sa forme, allongée et recourbée, que le κονδύλιον byzantin, cette plume dont l'ancien nom survit dans le roumain *condeiu*.

N'oublions pas que, jadis, la Venise d'aujourd'hui n'était que le Rialto, le canal le plus profond, le *rivus altus*, dont vient le célèbre pont du XVI-e siècle, mais que la vraie capitale était à Héraclée, dont le nom ne vient pas de Hercule, mais, sans doute

de l'empereur byzantin du XVI-e siècle, Héraclius. Et, si on va voir ce qui a été jadis l'île, jadis si importante, de Torcello, où, à cause d'un air pestiféré, qui vient à peine d'être assaini, il n'y a que des jardins de légumes, on se trouve devant une église absolument byzantine. Tout l'entourage représente là-bas l'atmosphère qui a dû exister à une époque lointaine, alors que l'influence de l'Empire dominait toute la région.

De l'autre côté de la péninsule, à Gênes, il y avait aussi un duc, et ce duc n'était pas d'origine franque. Plus tard, au XII-e siècle, lorsque le grand empereur byzantin Manuel est mort, la chronique génoise déplore sa disparition comme si le maître ne devait plus être là, à une place d'où il avait le droit de gouverner le monde entier.

Le Midi italien est resté pendant des siècles possession byzantine, et non seulement il y avait des catépanes de l'empereur, avec une administration correspondant à celle des autres provinces impériales, mais jusque dans les documents de Bari, qui ont été tout dernièrement rassemblés dans de magnifiques recueils, on peut voir combien tels caractères phonétiques du grec s'y sont implantés, entre autres le passage, si fréquent, du *b* au *v*.

Quant à la Sicile, jusqu'au moment de l'apparition des Arabes, elle a été une chose de Byzance. Les Normands qui ont remplacé les Arabes ont conservé l'héritage de ceux-ci, en même temps que les rapports avec l'Occident. Mais, sous ces deux influences, il y a celle de Byzance, dans différents domaines, ainsi : dans le titre des rois, dans la langue de leur chancellerie, dans l'hiérarchie administrative, comme dans la forme du vêtement royal tel qu'on le voit dans les robes de cérémonie de ces princes, conservés au Musée de Vienne.

Du reste, ces rois normands n'étaient que des rois d'Italie, et ces rois d'Italie ne représentent que les continuateurs des prétendants à l'Empire d'Orient, qu'on trouve, auparavant, si souvent, en Italie, ces „antartes" qui auraient voulu aller se faire couronner à Constantinople.

Si, plus tard, l'Italie, sous la garde du Pape, s'est sentie comme un pays différent du monde byzantin, c'est pour une raison religieuse. Cette raison religieuse réside dans l'hérésie, embrassée, pour des motifs politiques, par les empereurs de Byzance, dans cette persécution des moines, dans cette profanation des icônes

qui a détaché de la domination byzantine non seulement l'Italie, mais aussi les bords du Danube, où continuait une vie paysanne se rattachant aux anciennes traditions romaines.

En Espagne, la domination byzantine a été plus profonde qu'on ne se l'imagine, et on oublie trop qu'elle s'est étendue jusqu'au dernier quart du VII-e siècle. Lorsqu'on a pratiqué des fouilles à Tarragone, en Catalogne, on a trouvé des inscriptions byzantines très bien stylisées. Et, lorsque, plus tard, on a bâti des églises qui ont un caractère différent de celles de l'Espagne proprement dite, on y a reconnu la présence de ces arcades aveugles qu'on appelle „lombardes" parce que, venant de Constantinople, elles ont pénétré, non seulement dans les pays roumains, surtout en Moldavie, mais aussi dans le Nord de l'Italie où, du reste, à Milan, on peut voir, sous le toit de telle grande église, des ornements en céramique coloriée qui correspondent à ceux qui ornent les églises de Moldavie. Et, de cette Lombardie, où l'influence byzantine dans l'ornementation des églises est devenue „lombarde", cette mode a pénétré en Catalogne, où on voit plus d'une fois sur les fresques des inscriptions grecques même.

Ajoutons encore un élément de l'influence byzantine qu'on n'a pas encore observé.

Les rois de Castille portent jusqu'au XIII-e siècle le titre impérial, titre correspondant à celui que portaent, en grec même, à l'époque où Liutprand, évêque de Crémone, ambassadeur d'Otton I-er et d'Otton II à Constantinople, très fier de mêler des citations d'Homère à ses discours et d'appeler un de ses ouvrages: „Antapodosis" („revanche"), les rois italiens de la qualité, si médiocre, d'un Béranger et d'un Guy, qui se font intituler „basileis".

Or ces empereurs espagnols ne viennent pas de Charlemagne, dont l'influence sur la Catalogne a été passagère et médiocre, mais bien de cette tradition de l'Empire qui, du reste, pouvait être accrue par tout ce qu'ont apporté les Arabes eux-mêmes, profondément influencés par la civilisation politique de Byzance.

Enfin, encore un cas. En Grande-Bretagne, les rois anglo-saxons ont le titre de „basileis" sur leur monnaie. Ce serait une énigme, étant donnée la distance entre Byzance et ces régions. Mais il faut penser que Byzance est la „thalassocratie", qu'il n'y avait dans la Méditerranée et même par delà le détroit de Gibraltar aucune autre flotte que celle de Byzance, qui a laissé des

noms aussi dans la nomenclature de la flotte des États occidentaux au Moyen-Âge.

Le commerce de Byzance envahissait tout l'Occident. La meilleure argenterie à l'époque des Mérovingiens était celle des Syriens d'Antioche. Des colonies syriennes sont mentionnées par les chroniqueurs francs, Grégoire de Tours, par exemple, dans des villes de France. Rome a eu pendant quelque temps des Papes grecs et syriens, à l'époque où il n'y avait aucune distinction de dogme entre les deux Églises, de tradition, il est vrai, si différente.

Nous ne devons pas oublier non plus que Charlemagne a été enseveli dans des étoffes d'origine byzantine qui venaient, par la Syrie, du monde copte de l'Égypte, que toutes les représentations des Saints en Occident ne sont autre chose que la continuation des figures sur le couvercle des momies de l'Égypte et la continuation de cet art aux grands sourcils, aux yeux largement ouverts, à la figure de teint brun qui distingue ce premier chapitre syrien de l'art byzantin.

Pour revenir à la Grande-Bretagne, il y a là tout un chapitre byzantin, avec le nom grec de tel évêque, avant l'oeuvre d'Augustin qui, comme on le sait, est arrivé à convertir l'île, la faisant passer du paganisme plein de poésie au dogme strict de l'Église romaine.

On en peut trouver un pendant dans ce qui est arrivé, au commencement du XI-e siècle, et un peu auparavant, avec les Hongrois, d'abord païens, qui, avant de se voir attribuer par le Saint-Siège la continuation de l'oeuvre carolingienne, comme missionnaires armés de l'Église catholique, ont envoyé à Byzance des émissaires pour demander des évêques et il y a eu des couvents orthodoxes dans ce nouveau royaume. Saint-Étienne lui-même, un saint catholique, a délivré tel diplôme en grec pour une fondation constantinopolitaine.

Telle a été la grande influence de Byzance, et on la rencontre en Occident au commencement de toute oeuvre de civilisation. Et si, plus tard, on s'est amusé à baptiser l'Empire d'Orient du terme, offensant et ridicule, de Bas-Empire, le considérant comme un simple Empire „grec" ou une monarchie de „Constantinople", il faut rétablir dans ses droits une des plus grandes civilisations du monde, et dans toute son étendue.

Un prince de Lorraine dans les pays roumains?

Ce n'est pas l'histoire d'un prétendant inconnu au trône de ces pays que nous nous proposons de présenter; il ne s'agit que d'un projet avorté de la diplomatie autrichienne qui, escomptant le succès de la guerre qui devait aboutir au traité de Passarowitz, cherchait d'avance un prince à qui confier les deux provinces qu'on espérait gagner sur les Turcs. Le projet était parfaitement en l'air, car, sauf une partie de la Valachie, que les Turcs furent obligés de céder aux Autrichiens, l'une et l'autre des deux provinces continuèrent à rester sous la domination ottomane. Suivant l'expression du diplomate lorrain à qui l'affaire avait été proposée, il fallait „avoir l'ours avant que d'en vendre la peau"; on eut l'ours, mais il ne se laissa pas écorcher. On fut donc obligé à renoncer bientôt à une idée curieuse en elle-même, et qui, d'autre part, avait été aussitôt rejetée par le duc de Lorraine, qui désirait obtenir tout autre chose de l'Empereur.

Malgré le peu d'importance de ce projet qui n'eut pas de suite, il sera peut-être intéressant de montrer dans quelles circonstances le gouvernement autrichien fut amené à le formuler et à le soumettre à l'ambassadeur de ce prince, dont les prétentions ne s'étaient jamais étendues jusqu'aux pays qu'on lui proposait tout à coup, sans qu'il les eût demandés[1].

Ces prétentions étaient assez vastes, et le règne du duc Léopold (1697-1729) fut en grande partie caractérisé par le poursuite d'annexions illusoires, et qui lui coûtèrent beaucoup d'argent sans lui apporter le profit qu'il en espérait. Avec sa position incommode entre deux Puissances rivales telles que la France et l'Autriche, entre lesquelles il tâcha à plusieurs reprises de jouer un

[1] Nous nous sommes servi de: E. Briard et H. Lepage, *Des titres et prétentions des ducs héréditaires de Lorraine*, dans *Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine*, XXX (1885), pp. 434-8; H. Baumont, *Études sur le règne de Léopold, duc de Lorraine et de Bar*, Paris-Nancy 1894; Rob. Parisot, *Histoire de Lorraine*, II, Paris 1822, pp. 109-112. La correspondance de Des Armoises, que François de Lorraine, devenu l'empereur François I, avait emportée avec lui à Vienne, fut rétrocédée à la France après la Grande Guerre et est conservée actuellement aux archives départamentales de Meurthe-et-Moselle, à Nancy. Nous en avons extrait les fragments qui vont suivre: nous ne donnons pas de côte, le dépôt étant en cours de classification.

rôle de médiateur, et qui ne choisissaient pas les moyens quand il s'agissait de profiter aux dépens d'un prince plus faible, il n'avait pas toujours la liberté d'action qu'il aurait désirée, et, ses plans d'action se heurtant aux intérêts de l'un ou de l'autre de ses voisins, il fut plus d'une fois obligé de céder au plus fort. Il ne tarda donc pas à se rendre compte qu'il ne gagnera jamais rien, sinon par la diplomatie, et c'est pourquoi, pendant la guerre de succession au trône d'Espagne, il se rangea du côté des ennemis de Louis XIV, demandant en échange qu'on reconnût la justice de ses révendications.

Sa mère, Marie-Éléonore, soeur de l'empereur Léopold, qui l'avait donnée en mariage à Charles V de Lorraine, était la fille d'Éléonore de Gonzague; de ce chef, le duc Léopold, était héritier des Gonzague, et c'est en cette qualité qu'il prétendit faire valoir ses droits à la succession du dernier duc de Mantoue et de Montferrat, Ferdinand-Charles de Gonzague, dont il était le plus proche parent. Il fit ouverture de ses prétentions à l'Empereur, mais celui-ci avait déjà disposé autrement de l'héritage d'un prince dont on n'attendait même pas la mort; ayant besoin de l'alliance du duc de Savoie, dont il voulait se servir contre la France, il lui avait accordé, par le traité de Turin (8 novembre 1703), le duché de Montferrat, en se réservant pour lui le Mantouan. A la mort de Ferdinand-Charles (5 juillet 1708), Léopold pensa profiter au moins des possessions que celui-ci avait eues dans son voisinage, et il fit occuper par ses hommes les villes d'Arches et de Charleville, qui avaient appartenu au défunt. Là encore, il se heurta aux prétentions de la princesse de Condé, qui était elle aussi apparentée aux Gonzague. Le Parlement de Paris donna gain de cause à cette dernière, qui résigna ses droits à la couronne de France, en se réservant l'usufruit de ses nouvelles possessions. Léopold avait donc affaire une fois de plus à Louis XIV, et, comme toujours, il dut céder à son puissant voisin.

Mais il n'entendait pas renoncer à ses prétentions, et il fit appel aux ennemis du roi de France, avec lesquels il était déjà lié. Il dépensa des sommes énormes pour se gagner l'amitié du vénal Marlborough et des ministres de l'Empereur; il leur demanda de reconnaître ses droits à la succession du duc de Mantoue, et on le lui promit, avec bien d'autres choses encore, entre autres Toul

et Verdun, rien que pour l'attirer dans la coalition contre la France. Mais Marlborough tomba bientôt en disgrâce, et la diplomatie autrichienne n'avait en vue que ses propres fins, et ne s'intéressa jamais de trop près aux affaires du duc, malgré les rapports de parenté et d'amitié de Léopold avec Charles VI. Toutes ses dépenses restèrent donc sans résultat. Les traités d'Utrecht et de Rastadt ne font même pas mention des affaires du duc, et le comte des Armoises, qu'il entretenait à Vienne depuis 1704, rien que pour solliciter la succession de Mantoue, déposa de vains efforts pour intéresser l'empereur et ses ministres aux affaires de son prince; il en recueillit de si maigres résultats, que, le 9 août 1714, il demandait lui-même à être rappelé, jugeant que sa présence à Vienne n'avait plus d'objet, vu l'inertie de la politique autrichienne.

Il y eut encore un espoir de faire régler cette affaire à l'avantage du duc, au moment de la visite à Vienne de son frère, Charles, électeur de Trèves; mais tout ce qu'on put obtenir de la diplomatie de l'Empire, que représentait le comte de Sinzendorf, ce fut de reconnaitre qu'il fallait accorder au duc un dédommagement, la succession de Mantoue et de Montferrat, qu'il demandait toujours avec la même insistance, ne pouvant plus lui être accordée. On voulut donc lui offrir autre chose. L'Autriche venait d'entrer en guerre contre les Turcs, et on espérait que le résultat de cette guerre serait l'annexion de la Valachie et de la Moldavie. Sinzendorf proposa donc à des Armoises d'y envoyer un des fils de Léopold, avec un titre honorable, celui de „hospodar“, par exemple; il présentait cette offre comme une suggestion qui lui était personnelle, mais des Armoises crut deviner qu'il s'agissait d'une proposition quasi-officielle.

L'ambassadeur de Lorraine ne sut la prendre en discussion, car il n'avait là-dessus aucune instruction de son maître; il en fit la représentation au duc, en lui donnant quelques détails sur les pays dont il était question, et en montrant combien il devait être difficile de se maintenir sur un trône qui était à la discrétion des trois Puissances qui s'en disputaient la souveraineté. Ce n'était d'ailleurs pas la peine de déconseiller au duc l'acceptation d'un tel parti, car celui-ci se refusa à prendre en considération l'offre du chancelier; sa lettre à des Armoises ne montre que son indignation pour une proposition qu'il considérait comme ce

qu'elle était en réalité, c'est-à-dire comme un échappatoire. Des Armoises continua donc à demander le Mantouan, que le duc ne devait jamais obtenir; la seule compensation qu'on lui accorda enfin fut le petit duché de Teschen, avec lequel il fut bien obligé de se contenter. Quant à ses fils, ils ne virent jamais les pays qu'ils s'étaient vu offrir; l'un deux mourut bientôt, en 1723, et l'autre, François-Étienne, était appelé à une destinée plus glorieuse, grâce à son mariage avec Marie-Thérèse.

1. *Le Comte des Armoises au duc Léopold de Lorraine. De Vienne, le 24 septembre 1716.*

....Quant à l'indemnité du Montferrat, j'ay fais toutes les diligences possibles pour en sçavoir quelque chose, ayant envoyé chez le Sieur Imsen, qui reçoit de Sa Majesté Impériale tous les memoriaux qui luy sont presentés pour estre ensuitte envoyez à leurs instances, affin de sçavoir ce que le dernier, dont j'ay envoyé copie à Vostre Altesse Royale, et qu'elle me marque approuver, estoit devenu, ce que l'on n'a pu trouver dans le registre qu'il en tient. Enfin en ayant parlé en dernier lieu à M. le Chancelier Comte de Sinzendorff et luy en ayant voulu donner copie, il me respondit qu'il n'en avoit que faire, qu'il en sçavoit le contenu, pour en avoir esté parlé il n'y avoit pas dix jours, que l'affaire du Luxembours n'estoit pas praticable en aucune maniere, mais qu'il me parleroit confidament, me priant de le menager, qu'il alloit à sa campagne pour quelques jours, et qu'à son retour je devray aller veoir Messsieurs le Prince de Trautzhorn et Comte de Staremberg et les solliciter vivement, y ayant quelque ouverture sur la même indemnité, que je voyois que depuis le gain de cette grande bataille l'Empereur se trouvoit dans une autre situation, les affaires ayant pris toute une autre face. Je luy respondis que je ne penetrois pas si loin que Son Excellence, qui estoit mieux informée que moy, que tout ce que j'y voyois estoit que la guerre que l'Empereur avoit contre le Turc en finiroit plûtot, et que Sa Majesté estant libre de ce costé là pourroit tourner ses armes ailleurs et revendiquer ce qu'on luy at enlevé d'autre part, et par là estre en estat de satisfaire ceux qui s'y trouve[nt] interessés; que n'estant pas chose preste, Vostre Altesse Royale auroit beau à attendre la satisfac-

tion, que c'estoit dans cette consideration bien fondée qu'elle presse une indemnité provisionelle, et s'il seroit possible que l'Empereur la laisseroit tousjours sans consolation et ne se rendroit pas à sa juste demande. Il repliqua: Mais, Monsieur, quand Son Altesse Royale auroit le Montferrat, estant si esloigné, il ne luy seroit pas d'une si grande utilité. Il m'est venu en mon particulier une pensée, je ne pretends pas parler pour Son Altesse Royale, mais vous vous souviendrez que du temps que Monseigneur son pere commandoit les armées de l'Empereur, particulièrement dans les dernieres campagnes en Hongrie, qu'il n'avoit point d'état, que l'on avoit pensé à luy en donner; si elle avoit envie d'établir une branche de sa maison en ces pays icy, laquelle servi[roi]t dans la suitte de boulevart à la chrétienté, l'on pourroit peut estre le faire en la personne d'un des Messeigneurs les Princes ses enfans, en luy donnant bien entendu avec cela un titre convenable, je ne sçais pas comment, il y at eu autrefois des Hospodars. Je luy respondis que cela n'agrandiroit pas la maison de Vostre Altesse Royale, outre que pour servir de boulevart à la chrétienté il falloit un prince puissant qui peut entretenir des troupes et qui eut dans son pays de bonnes forteresses pour soutenir les premiers assauts; que je ne pouvois rien respondre là-dessus, comme à une chose tout à fait nouvelle, n'ayant eu d'autres ordres que de demander une indemnité pour Vostre Altesse Royale, et en dernier lieu le Luxembourg pour provision; que cependant je ne manquerais pas d'apprendre à Vostre Altesse Royale la pensée de Son Excellence, qui luy feroit connoistre en même temps l'attention qu'elle avoit pour son service. Il me repondit: Escrivez donc un peu ma pensée à Son Altesse Royale. Je doute maintenant si cette pensée est la sienne particulière, ou si c'est celle du ministre d'icy, et qu'il me l'ayt dit pour me sonder; je suis fondé dans mon doute après m'avoir dit qu'il y avoit quelque ouverture sur les interets de Vostre Altesse Royale.

J'ay cru ne pouvoir respondre d'autre manière que j'ay fais, n'ayant pas applaudi à ce ministre sur son dessein, et n'ayant aussi rien rejetté; je veux à present passer à quelque reflexion sur ses parolles. Le mot de Hospodar et de boulevart ne m'indique rien pour la Transilvanie, et ne peut me faire regarder que la Valachie et la Moldavie, que l'Empereur pretend de sou-

mettre infailliblement par la prise de Témesvar, estant des pays ouverts et sans places fortes.

Ces provinces n'ont pas cependant esté sous l'obeissance d'un même prince, sçavoir même si on les reunissoit, et cette dernière a eut toujours un Vaivode, comme la premiere un Hospodar, l'un et l'autre egallement tributaire à la Porte, et quoy que comme souverain des dits pays, sujets à en estre deposés, en estant voisins, aussi bien que des Tartares. Le Czar comme pretendant à l'Empire d'Orient a ses pretensions sur ces pays. Ce que j'en dis n'est que pour donner lieu de considerer comme un prince qui y seroit étably s'y pourroit maintenir et les difficultez qu'il y auroit à surmonter, quoy que cette affaire ne paroisse pas encore si preste, et qu'il faut avoir l'ours avant que d'en vendre la peau. Vostre Altesse Royale aura cependant la bonté de me mander ce que je devray respondre sur la pensée de ce ministre, et, si elle le juge à propos, par une lettre ostensive que je pourois luy lire d'un bout à l'autre. C'est tout ce que j'ay eu de ce ministre sur cette matiere, après luy avoir demandé audiance cinq ou six fois sans la pouvoir avoir.

II. *Le duc Léopold de Lorraine au Comte des Armoises.*
Du 15 octobre 1716.

....Je passe au 2-e article de vostre lettre, concernant mon indemnité du Montferrat, et quoy que la matière doive estre d'une fort longue discussion, cependant, comme vous estes si fort au fait du tout, je ne vous en diray que fort peu. Je vois donc par la vostre à quoy à la fin aboutit ce que M. le Comte Sinzendorff nous a depuis si longtemps promis de nous faire sçavoir d'un projet qu'il avoit pour la pretension de mon indemnité; pour vous marquer plus au long mes intentions, tant sur ce que vous aurés à repondre au ministre, que de la manière que je souhaite que vous continuiez vos sollicitations aupres de l'Empereur, il est important que je repete icy ce que vous m'avés escrit là-dessus, qui est que le Comte Sinzendorff vous a dit: 1^{0}. Qu'il y avoit quelque ouverture qui sembloit se presenter pour mon indemnité; 2^{0}. Qu'il y avoit long-temps qu'on avoit eu dessein d'établir une branche de ma famille en Allemagne, et que même on la pourroit établir de façon qu'elle pourroit servir de bouclier à la chretienté; 3-e. Que la prise de Temesvar

qui paraissoit infaillible pourroit procurer à l'Empereur l'occasion de m'indemniser; qu'il y avoit eu autrefois des Hospodarts, mais qu'on pourroit y joindre un titre convenable; 4-e. Que quand je serois en possession du Montferrat, cet estat me seroit d'une tres petite utilité par son eloignement.

Je vais faire les reflexions necessaires là-dessus, en me servant même des vostres, Monsieur, qui sont fort justes, et je vous diray en attendant que jamais proposition ne m'a paru plus ridicule. Je crois cependant qu'il faut faire quelqu'attention sur ce que ce ministre vous a dit, qui me paroit en quelque façon dans des preventions fausses, sur lesquelles il fault le desabuser; et voicy ce que j'en pense.

Premierèment je regarde tout ce qu'il vous a dit comme une defaite, et quoy que je le sçache homme à forger des projets extraordinaires, cependant ce qu'on en peut dire de mieux, c'est que je suis persuadé qu'il n'a jamais pensé serieusement à nous faire un projet, et que se voyant pressé par nos solicitations, il a voulu gagner temps et vous faire un compte pareil. Je ne crois pas même que dans le ministere on ayt agité à chercher les moyens de nous procurer une indemnité, moins encor que ce projet ayt esté sceu d'aucun des ministres. J'ay donc dit cydessus qu'il faut en quelque façon le desabuser de croire que mon indemnité pouroit procurer à un de mes enfants un etablissement par lequel on etabliroit une branche de ma famille en Allemagne; mon successeur seul doit jouir soit du Montferrat, soit de son indemnité, estant un droit qui, estant enfermé dans moy seul, est acquis à mon successeur regardé comme joint à mes estats, et nullement à pouvoir servir d'appanage à aucun de mes enfants cadets. Cecy pourtant n'est que pour vous, et, à moins que ce ministre ne vous en reponde, vous ne luy en dirés rien non plus, et je suis persuadé que ce projet aboutira à rien.

Une reflexion cependant plus serieuse et laquelle je croirais assés que c'est l'esprit du ministre de Vienne, est que je suis persuadé que, quand M. le Comte Sinzendorff a dit que le Montferrat même par son eloignement me seroit inutil[e], que l'on nous veut par là faire sentir que l'Empereur voudra conserver cest estat quand même il pouroit le retirer des mains de M. le duc de Savoye. Pour moy, j'augure en quelque façon assés bien

de cette reflexion, et je crois que l'Empereur et le ministre voudroient que l'affaire de mon indemnité fut terminée avant que l'Empereur put se remettre en possession du Montferrat, pour en pouvoir jouir sans difficulté, ne pas estre exposé ny à mes justes sollicitations, ny à un reproche qu'il se pouroit faire de refuser une demande aussi juste, et qu'outre cela il compte sortir dans ce temps incertain à meilleur compte avec moy que si il tenoit le Montferrat et qu'il seroit obligé en vertu de ce que l'on vous a toujours fait esperer de nous le rendre ou de nous donner une indemnité bien plus forte et plus convenable, ce qui me determine à m'en tenir toujours aux mêmes demandes, comme vous le verrés par la suite de la presente.

Quant à la proposition en elle même, elle est en verité si extraordinaire que je n'y puis casi point faire de reponse, car il revolte seulement de penser que pour une indemnité d'un estat comme celuy du Montferrat on puisse songer à vouloir me donner un estat que l'on ne tient pas encor, secondement un estat depeuplé et exposé de telle façon qu'infailliblement il faudroit estre tributaire du Turc, et, pour en faire une description en peu de mots, on veut non seulement retenir mon bien, ne me pas rendre justice sur des promesses si solennelles, mais encor me rendre esclave. Ce seroit un bon boulevart pour la chretienté qu'une etendue de pays desert, sans peuple et sans estre cultivé, sans villes, sans places, sans trouppes, exposé aux courses de tous costés, et appartenant enfin à un maître eloigné de mil lieues. De tout cecy il me semble que l'on ne doit pas hesiter de traitter ce projet ou de vision, ou de defaite. Je m'arresterois trop longtemps dans des discours inutil[e]s; et pour revenir à ce que je souhaite que vous fassiez tant aupres de l'Empereur que du ministere, c'est que des la presente receue vous remettiés à l'Empereur celle que je luy escris, dans laquelle, vous verrés par les coppies cy jointes, je ne fais aucune mention de ce nouveau projet, et je demande seulement justice sur ce qui m'a esté promis, et que l'Empereur daigne une fois mettre fin à tant de remises qui me sont si prejudiciables....

Al. Ciorănescu.

Les expéditions byzantines contre les Russes sous Jean Tzimiscès (970-971)

par C. Göllner.

La polémique entre M. Anastasiević [1] et M. F. Dölger [2], dans la „Byzantinische Zeitschrift", et surtout le dernier article de F. Dölger, qui a clarifié la chronologie des guerres russes portées par Tzimiscès, imposent une nouvelle description des expéditions byzantines et de la lutte héroïque de Sviatoslav devant Silistrie (Dorostolon).

G. Schlumberger, dans son ouvrage monumental „L'épopée byzantine", nous a donné une description détaillée et plastique des guerres dans la péninsule balcanique, mais, appuyant sa description presque exclusivement sur la relation de Léon Diacre, il a fixé le commencement de la lutte finale à peine en 972, et suppose entre la bataille d'Arcadiopolis et la conquête de Péréïaslavetz et le passage des Balcans par les Russes „une assez longue accalmie" [3]. Les constatations chronologiques de Dölger et Anastasiević, qui fixent la lutte d'Arcadiopolis, les dévastations russes et les préparations de guerre de Jean Tzimiscès en 970, le commencement de la lutte finale aussi en 970, donnent aux guerres russes-byzantines un nouvel aspect; concentrées dans une période de temps plus limitée, elles se présentent comme une vraie „épopée byzantine", comme une marque de la force vitale byzantine au X-e siècle [4].

Les tentatives russes sur Constantinople étant contemporaines

[1] *Die chronologischen Angaben des Skylitzes (Kedrenos) über den Russenzug des Tzimisces, Byzantinische Zeitschrift,* XXXI, (1931), pp. 328-333; cf. du même auteur, *Les indications chronologiques de Yahia relatives à la guerre de Tzimiscès contre les Russes, Mélanges Diehl,* I (1930), pp. 1-5; *La chronologie de la guerre russe de Tzimiscès, Byzantion,* VI, (1931), pp. 337-342; *Leon Diakonos über das Jahr der Befreiung Bulgariens von den Russen durch Tzimisces, Seminarium Kondakovianum,* III (1929), pp. 1-4.

[2] F. Dölger, *Die Chronologie des grossen Feldzuges des Kaisers Johannes Tzimisces gegen die Russen, Byzant. Zeitschrift,* XXXII (1932), pp. 275-292.

[3] Schlumberger, *l'Épopée byzantine,* 2-e éd., Paris 1925, p. 53.

[4] La littérature russe de cette question se trouve dans Hruschevski, *Istoria Ukraïni Rossi,* I, 1913, p. 567. Sur la littérature bulgare de la lutte de Sviatoslav contre les Byzantins nous sommes informés par V. N. Zlatarski, *Istoria na bulgarskata darchava,* Sofia 1927, vol. I².

aux origines des Russes, la lutte de Sviatoslav contre les Byzantins n'est qu'un épisode de ces tentatives. Avec la fin de la régence d'Olga, les relations pacifiques entre les Russes et les Byzantins touchent à leur fin. Sviatoslav, brave, audacieux, avide de pillage et de victoire [1], était prêt à s'élancer sur les plaines riches et fécondes du Midi. Le moment où Nicéphore Phocas tombait sous les coups de son officier Jean Tzimiscès et où l'Empire était ébranlé par une révolution du palais, était l'occasion favorable de conquérir Constantinople.

Étant donnée cette situation intérieure, il est naturel que Tzimiscès ait voulu établir des relations pacifiques avec les Russes, en leur offrant la somme promise déjà par Nicéphore Phocas, à condition qu'ils se retirassent des territoires qu'ils avaient occupés [2]. Il est facile à comprendre que Sviatoslav n'était pas disposé à quitter la Bulgarie, région conquise par l'épée, si fertile et si attrayante pour lui, comme il résulte des paroles qu'il a adressées à sa mère Olga : „Je ne me plais point à Kiev ; je veux vivre à Péréiaslavetz sur le Danube, car c'est là qu'est le centre de mes terres. Toutes les richesses y arrivent : les étoffes, les fruits, les différents vins ; de la Bohême et de la Hongrie l'argent et les chevaux ; de la Russie les cuirs, la cire, le miel, les esclaves [3]“. Monté par Kalokyr, Sviatoslav traita l'ambassade byzantine sur un ton très arrogant, demandant une rançon énorme pour les prisoniers et une récompense pour les territoires conquis. Il souligna ses prétentions par la menace : „Si les Romains ne veulent pas payer l'argent, il ne leur restera qu'à quitter l'Europe, sur laquelle il n'ont aucun droit, et se retirer en Asie. Autrement une paix entre les Russes et les Romains n'est pas possible [4]“.

---

[1] Léon Diacre, éd. de Bonn, p. 77 : „καὶ ἄλλως δε δερμουργός τε ὢν καὶ δρασύς, ἀλκίμος τε καὶ ῥέκτης ἀνὴρ“.

[2] Léon Diacre, p. 103 ; Skylitzès-Cédrène, II, p. 384 ; Trautmann, *Povest vrémenych let* (Nestor), Leipzig 1931, p. 47 :. „Nous ne sommes pas en état de vous faire résistance, mais prenez de nous un tribut et pour la drujina“.

[3] Trautmann, ouvr. cité, p. 45.

[4] Léon Diacre, p. 105 „εἰδ' οὐ βούλεσθαι Ῥωμαίους ταῦτα κατα βαλεῖν, ἀλλὰ τῆς Εὐρωπης θᾶττον ἀφίστασται, ὡς μὴ προσηκούσης αὐτοῖς, καὶ πρὸς τὴν Ἀσίαν μετασκευάζεσθαι, ἄλλως γὰρ μὴ οἴεσθαι Ταυροσκύθας εἰς σπονδὰς Ῥωμαίων ξυμβήσασθαι“.

Ce langage provocateur de Sviatoslav fait voir que la guerre était inévitable. La plupart des armées byzantines se trouvant en Asie, Tzimiscès, pour gagner du temps, envoya une autre ambassade au duc russe, avec un ultimatum, le sommant de quitter les régions occupées et de se retirer dans ses propres territoires. Cette ambassade qui n'avait autre but que de tergiverser, employa elle-même des termes pleins de hardiesse, semblables à ceux que Sviatoslav employait lui aussi à l'égard des Byzantins, ordonnant catégoriquement au duc russe d'enlever ses armées, lui rappelant la fin tragique de son père, Igor, qui lui aussi avait rêvé de conquérir Constantinople et qui fut obligé de se retirer vaincu, avec les quelques vaisseaux qui lui étaient restés. „Le même sort t'attendra aussi, si tu obliges l'armée byzantine à marcher contre toi ; tu ne rentreras jamais dans ton pays, et tu seras enterré dans cette terre ; aucun de tes vaisseaux n'abordera la Scythie pour annoncer votre complète défaite" [1]. En effet le langage employé par les ambassadeurs était imprudemment menaçant au moment où Sviatoslav se trouvait encore en pleine offensive et où dans la péninsule n'existait aucune armée impériale comparable à l'armée russe.

Le Russe, certainement indigné de la façon dont Jean Tzimiscès entendait lui faire la proposition de quitter les régions au Nord des Balcans, lui répondit en lui déclarant la guerre. „Il est fort inutile que votre maître se dérange pour venir chez nous. Nos tentes seront sous peu dressées sous les murs de Constantinople.... Nous leur montrerons qui nous sommes..., des nobles guerriers, avides de verser du sang" [2]. Maintenant le duc russe ne réclamait pas seulement la Bulgarie, mais aussi Constantinople avec toutes les richesses dont les ambassadeurs russes lui avaient fait la description, richesses qui auparavant avaient attiré des chefs barbares, et ont été la cause de leur perte.

Des facteurs psychologiques, comme la certitude de la victoire et le désir des aventures, ont déterminé sans doute cette attitude inébranlable chez Sviatoslav, mais nous ne pouvons pas négliger le fait que Kalokyr avait présenté au chef barbare la victoire contre les Byzantins comme quelque chose de très facile,

---

[1] Léon Diacre, p. 106.
[2] *Ibid.*, pp. 106-107.

le poussant, come le relèvent Zonaras et Skylitzès-Cédrène, à combattre les Byzantins. Kalokyr détermina aussi Sviatoslav à garder comme prisonniers les deux fils de Pierre, Boris et Romain, en vertu du traité qu'il avait avec le chef russe, lui assurant comme récompense la Bulgarie, un tribut agrandi et une alliance perpétuelle, si par son aide il deviendrait empereur à Constantinople [1].

Les actions guerrières ont été la suite de ees négociations. „Sviatoslav s'est dirigé contre les Grecs, et ceux-ci contre les Russes [2]." Le duc russe dispose tout pour cette dernière campagne; s'alliant aux Hongrois (Τούρκοι), aux Pethénègues, aux Bulgares (Μυσοί) et à d'autres peuplades touraniques (Οὖνοι), il en résulta une vaste coalition du monde barbare [3]. En mars 970 Sviatoslav, ayant comme avant-garde la foule des cavaliers auxiliaires, franchit les Balcans et s'avance sur la route de Constantinople. Les avant-coureurs russes, s'approchant d'Andrinople, dévastaient de nouveau la Thrace [4]. „Et les Grecs ont armés cent mille guerriers contre Sviatoslav et n'ont pas donné de tribut [5]."

Jean Tzimiscès n'avait pas de temps a perdre. En toute hâte ont été faits les préparatifs pour la guerre, les troupes de l'Asie furent concentrées en Europe, et une nouvelle troupe d'élite, les „Immortels (ἀθανάτοι), s'est formée [6]. Il parait que pendant ces préparations la situation politique interne de Constantinople n'était pas tout-à-fait consolidée. Bien que les informations sur la situation de la métropole manquent, nous pouvons tirer des conclusions, car l'empereur n'a pas conduit lui-même l'armée, mais l'a confiée à Bardas Skléros et à Pierre Phokas [7]. Bardas Skléros,

---

[1] Skylitzès-Cédrène, II, pp. 383-384; Zonaras, III, p. 523: „τοῖς λόγοις του Καλοκύρου χαυνωθέντες".

[2] Trautmann, ouvr. cité, p. 48.

[3] Léon Diacre, p. 108: „Οὔνων τε καὶ Μυσῶν πλῆθος ταύτῃ προσεταιρίσαντες", Skylitzès-Cédrène, II, p. 384; „Πατζινάκας καὶ τοὺς πρὸς δύσιν ἐν Πανονίᾳ κατωκισμένους Τούρκους"; Zonaras, vol. III, p. 523.

[4] Skylitzès-Cédrène, II, p. 384.

[5] Trautmann, ouvr. cité, p. 47.

[6] Skylitzès-Cédrène, II, p. 384.

[7] Léon Diacre, p. 107; Skylitzès-Cédrène, II, p. 384; Zonaras, III, p. 523.

le beau-frère de Jean Tzimiscès, qui s'était distingué dans des luttes victorieuses en Asie, était un homme d'une énergie et d'une bravoure singulières [1]. Pierre Phocas a donné aussi déjà des preuves de son talent stratégique et de sa vaillances dans des guerres portées pendant la règne de Nicéphore [2].

Cette armée d'élite, conduite par deux généraux des meilleurs de l'Empire, n'a pas été envoyée contre les Russes pour les battre en rase campagne et pour les chasser de la Thrace. Les Byzantins ne se sont jamais mesurés avec les Russes en rase campagne, de sorte que Jean Tzimiscès n'a pas voulu exposer ses dernières troupes au hasard d'une lutte avant que la situation intérieure de Constantinople ne se fût tout à fait clarifiée, lui permettant de diriger lui-même son armée. Les deux commandants de l'armée byzantine reçurent l'ordre de rester dans une position défensive, de faire leurs cantonnements en Thrace, de préparer les troupes par des exercices militaires pour le combat qu'ils attendaient et de défendre la province des pillages de ces hordes russes ; en même temps on leur demandait de tenir l'empereur au courant, à l'aide des espions, des intentions de Sviatoslav [3].

Conformément aux instructions reçues, les commandants impériaux établirent leurs cantonnements en Thrace pour surveiller les mouvements des troupes russes. A l'approche des barbares, Bardas Skléros se retira encore plus loin vers le Sud-Ouest sans s'engager dans la lutte que lui offraient les Russes. Selon Cédrène, cette retraite n'aurait eu d'autre but que de préparer un piège aux ennemis qui se sont livrés à des orgies nocturnes, se considérant déjà comme vainqueurs [4]. Il est probable que les généraux byzantins avaient cherché par cette manoeuvre à, habituer avec la manière de lutter des Russes et à se préparer pour la rencontre qui maintenant était devenue inévitable.

A Arcadiopolis ils décidèrent donc à résister et de tendre aux Russes un piège. Le choix de la vallée de Rima-sou, affluent de l'Erkénéli, où se trouve Arcadiopolis, la Lulé-Bourgas d'aujourd'hui, la manière dont Bardas Skléros su contraindre les Russes

---

[1] Léon Diacre, p. 107: „δραστήριον ἄνδρα καὶ τὴν ἀλκὴν γενναιότατον".

[2] Léon Diacre, pp. 107-8 raconte avec tous les détails une recontre entre Pierre Phocas et un chef barbare.

[3] Léon Diacre, p. 108.

[4] Skylitzès-Cédrène, vol. II, p. 385.

à s'engager dans cette lutte nous prouvent le talent stratégique de ce commandant. Arcadiopolis étant située à l'aide droite des impériaux, ceci donna à Bardas Skléros la possibilité d'occuper les collines de la rive gauche de Rima-sou et de placer entre ces collines et Arcadiopolis ses meilleurs troupes. Skylitzès-Cédrène peint d'une façon plastique, et avec beaucoup de détails, la lutte de cavalerie avec les troupes auxiliaires petchénègues, mais, voulant mettre en valeur les qualités militaires de Bardas Skléros, cette description est un peu exagérée. Le patrice Jean Alakas prit contact avec la cavalerie ennemie, puis, simulant une fuite pressée, il attira les Petchénègues dans le piège preparé d'avance ; là les barbares, qui ne s'attendaient à aucune résistance, furent d'abord attaqués de face par les Byzantins, tandis que des deux côtés les ailes de de l'armée impériale se fermaient comme une pince [1].

Nous décrivons ces premiers engagements à l'aide du texte de Skylitzès-Cédrène. Léon Diacre ne parle que d'une patrouille de reconnaissance; pour la description de la lutte principale nous compléterons donc les informations de Cédrène par celles de Léon Diacre. Après ce succès remporté contre l'armée auxiliaire des Petchénègues, Bardas Skléros donna le signal pour l'attaque principale, cherchant à utiliser ainsi la confusion des Russes, causée par cette défaite de leurs alliés. Les armées byzantines furent divisées en trois colonnes, le commandement du centre fut pris par Bardas Skléros, tandis que les ailes, placées dans la forêt qui s'étendait le long du fleuve, étaient commandées par des officiers inférieurs. Les ailes avaient l'ordre de rester en expectative et de se précipiter au signal donné, pour déterminer la victoire [2].

Malgré la défaite des Petchénègues, les Russes ne songeaient pas à la fuite et étaient décidés à attendre l'attaque de l'armée byzantine. Nous croyons qu'il faut placer le prétendu discours de Sviatoslav à ses armées au commencement de cette lutte, car ensuite le chroniqueur russe parle des pillages commis en Thrace et la retraite victorieuse de Sviatoslav à Péréiaslavetz". Quand les Russes l'ont vu, ils se sont effrayés de la multitude des guerriers. Et Sviatoslav dit : „Nous ne voulons pas faire

[1] Skylitzès-Cédrène, II, pp. 385-386; cf. Zonaras, III, p. 524.
[2] Léon Diacre p. 109.

honte à la Russie; nous voulons laisser ici nos os; si nous tombons, nous n'avons pas de honte, mais, si nous fuyons, nous aurons de la honte; par conséquent nous ne fuirons pas, mais nous lutterons et nous aurons la victoire“ [1].

L'attaque commença par la lourde cavalerie byzantine, suivie par l'infanterie. Au premier coup, la cavalerie légère bulgare et hongroise fut vaincue et dut se retirer; l'avance des Byzantins s'arrêta à cause de la résistance de l'infanterie russe, qui encouragea la cavalerie auxiliaire à faire la même chose.

Les deux armées donnèrent des preuves de bravoure. Les chroniqueurs byzantins, pour ajouter à la description du combat un coloris plus vif et personnel, présentent différents épisodes héroïques concernant des commandants impériaux. Le succès fut déterminé par le groupe qui était placé en embuscade et qui, au signal donné, se précipita des deux côtés sur les ennemis fatigués, provoquant une panique et une confusion générale. Les chefs russes cherchèrent vainement à encourager leurs troupes; la débâcle était générale [2].

Il est assez dificile de se rendre compte du nombre des combattants dans la bataille d'Arcadiopolis par les chroniques, qui exagèrent arbitrairement le nombre des adversaires et de leurs pertes. Selon le *Povest vréménych let*, le nombre des combattants se serait élevé à 10.000 Russes et 100.000 Byzantins *(sic)* [3], tandis que selon Zonaras il y aurait eu 300.000 Russes (!) et 20.000 Byzantins [4] (chez Léon Diacre: 10.000 Impériaux) [5]; Cédrène, désirant faire resortir d'avantage la différence numérique, nous donne le nombre de 308.000 Russes et 12.000 Byzantins [6]. Nous avons affaire à des chiffres qui ne correspondent aucunément à la réalité et ne nous permettent pas de tirer une conclusion sur le nombre réel des soldats. De fait, il n'y avait pas de grosse différence entre les Russes et les Impériaux; les troupes de Sviatoslav furent probablement un peu plus nombreuses que celles de

[1] Trautmann, ouvr. cité, p. 48.

[2] Léon Diacre, pp. 109-111; Cédrène, II, pp. 387-388; Zonaras, III, pp. 524-525.

[3] Trautmann, ouvr. cité, p. 47.

[4] Zonaras, III, p. 523.

[5] Léon Diacre, p. 109.

[6] Skylitzès-Cédrène, II, p. 384

l'empereur, mais cette supériorité fut remplacée par la qualité. D'un côté combattaient des troupes auxiliaires, polynationales et indisciplinées, de l'autre, les Immortels. S'il y avait eu une grande différence numérique, il eût été pour Bardas Skléros tmpossible de diviser ses troupes en trois colonnes et d'attaquer de force les Russes avec une seule. Léon Diacre ne craint pas de nous parler de 20.000 Russes tombés, auxquels il oppose seulement 55 Byzantins[1].

La bataille d'Arcadiopolis ne fut donc pas une rencontre dans la quelle les Russes auraient été détruits; le gros de l'armée fut à peine atteint, car pendant la même année nous les voyons piller jusqu'à Constantinople.

Les historiens russes contemporains, comme Diélov[2], Ouspenski[3], et le Bulgare Drinov[4], se fondant sur le *Povest vréménych let* („Il y eut une grande lutte et Sviatoslav sortit vainqueur, mais les Grecs battrent en retraite"), attribuent la victoire aux Russes. Il est certain que le point de vue national a influencé leur exposition, car la description imprécise de la *Povest* ne peut pas être comparée a celle des chroniques byzantines. Elle ne peut être considérée, selon Soloviev lui-même, que comme un souvenir des récits de combattants rentrés dans leur pays[5], d'autant plus que l'avance des envahisseurs n'a pas été empêchée par cette bataille.

Les événements politiques de Constantinople ne permirent pas à Bardas Skléros de profiter de ce succès miltaire, car, en même temps, Bardas Phokas, second fils de Léon Phokas, s'était révolté en Asie. Le basileus se trouvait dans une situation pénible. Pendant que Bardos Phokas avançait vers la capitale, les meilleurs troupes impériales, celles de Bardas Skléros, se trouvaient engagées dans les luttes livrées aux Russes. Dans ces cir-

---

[1] Léon Diacre, p. 111.

[2] N'ayant pas trouvé à la Bibl. Nationale de Paris tous les livres russes intéressant notre sujet, nous avons utilisé quelques indications bibliographiques telles que nous les avons trouvées chez Schlumberger, ouvr. cité: Biélov, *La lutte du grand-duc de Kiev Sviatoslav-Igorévitch contre l'empereur Jean Tzimiscès*, *Journal du Ministère de l'Instruction Publique russe*, t. CLXX, pp. 172-177.

[3] *Russie et Byzance au X-e siècle*, Odessa 1888, p. 26.

[4] *Les Slaves méridionaux et Byzance au X-e siècle*, Moscou 1876.

[5] Soloviev, *Istoriia Rossi s dreveichih vrémen*, I, p. 248,

constances, Jean Tzimiscès se décida à faire rappeler Bardas Skléros en Asie pour étouffer la rébellion [1].

Malheureusement, les chroniques byzantines négligent le champ de bataille du Nord, portant toute leur attention vers les opérations militaires de l'Asie Mineure. Pour poursuivre les événements de la péninsule balcanique il est indispensable donc de recourir à la *Povest* citée. Jean Kourkouas ne put pas empêcher l'avance russe: „Sviatoslav se dirigeait vers la ville, pillant le pays et les villes, qui se trouvent encore désertes jusqu'à nos jours“ [2].

Dans une épitaphe sur le sarcophage de Nicéphore Phokas, le poète contemporain Jean le Geomètre nous donne quelques renseignements sur l'état d'esprit de ce moment à Constantinople: „Lève-toi aujourd'hui, ô basileus“, lui criait-il „rassemble les fantassins, les cavaliers armés de lances, ton armée, les bataillons et les régiments. Car la puissance des Russes est en marche contre nous. Ils désolent ton peuple, ta capitale, ceux qu'autrefois faisait trembler la vue seule de ton nom sur les portes de Byzance. Non, tu n'y seras pas insensible; arme-toi de la pierre qui te couvre pour écraser ces sauvages agresseurs et qu'ensuite elle serve d'inébranlable soutien à nos pieds affermis. Mais, si tu ne veux pas quitter la tombe pour un moment, fais-leur entendre un seul des éclats de la voix: à ce seul bruit, il se disperseront. Si cela même t'est refusé, reçois-nous dans ton asile, car, du sein de la mort, tu suffiras pour sauver le monde chrétien, toi qui vainquis tout, hormis une femme“ [3].

Schlumberger croit que cette épitaphe a été composée à une époque antérieure à l'expédition de Bardas Skléros contre Sviatoslav, ce qui ne nous paraît pas vraisemblable, parce que, au temps où l'on a pu organiser une armée d'Immortels, la situation de Constantinople n'était pas aussi critique qu'au moment où notre poète invoquait l'aide de l'empereur assassiné [4].

Malgré les souffrances infligées au peuple par les Russes, la conduite de Tzimiscès a été prudente. Après avoir saccagé les

---

[1] Léon Diacre, pp. 112-121; Skylitzès Cédrène, II, p. 388; Zonaras, pp. 525-526.

[2] Trautmann, ouvr. cité, p. 49.

[3] Migne, *Patrologia Graeca*, CVI. Nous avons utilisé la traduction de Schlumberger, ouvr. cité, p. 35.

[4] Cf. Löhr, *Die Anfänge des russischen Reiches*, Berlin 1930, p. 68.

environs de Constantinople, les ennemis quittèrent la Thrace pour passer l'hiver au Nord des Balcans. Les motifs de leur retraite ont été, selon la *Povest*, les négociations de paix entre l'empereur et Sviatoslav, négociations qui aboutirent à une convention favorable à celui-ci. „Il [Sviatoslav] a glorieusement emporté avec lui beaucoup de dons et s'est rendu à Péréiaslavetz [1]." Il est probable que Jean Tzimiscès avait eu recours à ces négociations pour déterminer les Russes à quitter la Thrace.

L'insurrection de l'Asie une fois finie, l'empereur pouvait avoir à sa disposition toutes ses forces militaires. Les préparatifs pour la grande campagne du printemps prochain furent faits avec la plus grande attention. Toute la flotte fut concentrée près de Constantinople pour se diriger vers les bouches du Danube. Pour consolider son trône, Tzimiscès épousa la fille de l'empereur Constantin, Théodora: de pareils mariages étaient un moyen souvent employé par des usurpateurs pour se gagner un ecertaine légitimité [2].

La date de l'expédition, fixée par Schlumberger d'après Léon Diacre, fut le printemps de l'anée 972 [3]. Anastasiević et Dölger, vérifiant cette date, bien que différant d'avis en ce qui concerne le résultat de leurs recherches, ont adopté sur ce point la même conclusion, c'est-à-dire que l'expédition contre les Russes fut entreprise au printemps de l'année 971; par conséquent la bataille d'Arcadiopolis, l'insurrection de Bardas Phokas, les dévastations de la Thrace étant antérieures à cette expédition, elles ont dû avoir lieu en 970 [4].

Léon Diacre affirme que l'empereur épousa Théodora dans la seconde année de son règne (Νοέμβριος μὴν ἐνειστήκει, ἔτει δευτέρῳ τῆς τούτου ἡγεμονίας, ὅτε ἡ γαμήλιος ἐτελεῖτο ἑστίασις [5]) et

---

[1] Trautmann, ouvr. cité. p. 49.

[2] Skylitzès-Cédrène, II, p. 392; Léon Diacre, p. 125; Zonaras, III, p. 527.

[3] Schlumberger, ouvr. cité., p. 74.

[4] L'étude de Srkulj Stepan, *Die Enstehung der ältesten sogenannten Nestorchronik mit besonderer Rücksicht auf Svjatoslas Zug nach der Balkanhalbinsel*, Požega 1896, est devenue inutile par l'apparition de celles de Anastasiević et Dölger. Cf. Tscherkosic, *Les guerres du grand duc Sviatoslav, fils d'Igor, contre les Bulgares et Grecs*, Moscou 1843, p. 221; Muralt, *Essai de chronographie byzantine*, I, St.-Pétersbourg 1855.

[5] Léon Diacre, p. 127.

qu'il organisa à cette occasion des festivités, attendant le printemps pour commencer la guerre décisive. Le mois de novembre de la seconde année du règne de Tzimiscès doit être celui de 971, et, donc, pour l'expédition, printemps prochain 972, mais cette date n'est pas confirmée par l'affirmation unanime de Skylitzès-Cèdrène [1] de Zonaras [2], de Nestor [3] et de Yahyah [4], qui donne l'année 971 comme date certaine de cette guerre.

Léon Diacre a commis une errreur en fixant la date du mariage de l'empereur dans la deuxième année de son règne (11 décembre), car le mariage eut lieu, en réalité, pendant l'année même qui suivit son avènement au trône. L'erreur est explicable si l'on considère que les fêtes qu'occasionnèrent les noces de l'empereur se sont prolongées jusqu'au printemps de la deuxième année de son règne. Anastasiević ne considère pas cela comme une erreur. Il justifie la date que donne Léon Diacre par l'hypothèse d'une coïncidence de l'année du règne avec les indictions et l'année de la Création [5].

Au printemps de l'année 972 Tzimiscès entreprit cette guerre contre les Russes „qui fut digne des plus célèbres capitaines de l'antiquité et donne la plus haute idée de la science militaire et de la bravoure personnelle de cet empereur“ [6]. On organisa une magnifique parade de la flotte de guerre devant l'empereur sur le Bosphore et ensuite elle se dirigea vers le Danube pour couper la retraite aux troupes russes. Cette imposante force navale fut mise sous le commandement du grand dronguaire Léon, tandis que Tzimiscès lui-même commandait les armées terrestres, qui quittèrent la capitale aux premiers jours du printemps. A Andrinople les armées de Jean Kourkouas, unies à celles deson

---

[1] Skylitzès, II, p. 392; „Ἄγεται δὲ ἑαυτῷ γυναῖκα ὁ Ἰωάννης Θεοδώραν... Δευτέρῳ δὲ ἔτει τῆς βασιλείας αὐτοῦ μέλλων ἐκστρατεύειν κατὰ τῶν Ῥῶς.

[2] Zonaras, III, p. 527: „ἔτει δὲ δευτέρῳ τῆς αὐτοῦ βασιλείας“.

[3] Le traité du paix entre Sviatoslav et Tzimiscès est daté juillet de la 14-e indiction de l'année de la Création 6479 = 971; Trautmann, ouvr. cité, p. 50.

[4] Selon Yahya, Kratkovski et Vasiliev, *Patrologia orientalis*, Paris 1924, XVIII, p. 833, Tzimiscès aurait eu à supporter une guerre en l'année 360 de la Hedschra (4 novembre 970—23 octobre 971) en Bulgarie.

[5] Anastasiević, *Leon Diakonos über das Jahr der Befreiung Bulgariens von den Russen durch Tzimisces*, *Sem. Kondak.*, pp. 2-3.

[6] Lebeau, *Histoire du Bas Empire*, Paris 1824-1826, apud Schlumberger, ouvr. cité, p. 79.

maître, commencèrent leur marche vers les clissoures du Balcan, plus d'une fois dangereuses aux armées byzantines, mais cette fois-ci elles ne furent pas occupées par les Russes. L'avance des armées se fit sans bruit[1]. Léon Diacre parle de 5.000 hommes d'infanterie et 3.000 de cavalerie; Cédrène et Zonaras, de 5.000 hommes d'infanterie et 4.000 de cavalerie. Le récit de Skylitzès-Cédrène, selon lequel l'empereur fit voir à deux espions russes son camp et leur a laissé partout la liberté de communiquer à Sviatoslav ce qu'ils ont vu, nous paraît peu vraisemblable[2].

Il n'y avait pas du temps à perdre. On convoqua un conseil de guerre, où l'empereur montra qu'il fallait franchir les Balcans sans retard dès la semaine de Pâques, lorsque les Russes ne sauraient attendre une attaque de l'ennemi. „A la guerre le tout est d'oser. Si nous tardons, ne fût-ce qu'un jour, les Russes, avertis, occuperont les défilés. Alors vraiment nous risquerons le pire desastre"[3].

L'armée byzantine leva donc le camp et chemina vers les montagnes, ayant les Immortels à sa tête. Ceux-ci étaient suivis de près par l'empereur, qui commandait infanterie et cavalerie. Les troupes s'avançaient pour gagner du temps, se séparant de l'arrière-garde commandée par Basile. Celle-ci marchait plus lentement, ayant soin de l'approvisionnement de l'armée, ainsi que des matériaux de guerre[4].

Les chroniques byzantines nous donnent peu d'indications sur la route suivie par les armées byzantines, mentionnant seulement les points de départ et d'arrivée, Andrinople et Péréiaslavetz. Il est probable qu'elles franchirent les collines douces de Aïdos-Balkan, la riviere de Déli-Kamtchik, et ensuite la chaine du Petit-Balcan par les défilés de Dobrol (10-11 avril), sans qu'on leur eût opposé aucune résistance. Après avoir franchi les Balcans, l'armée se trouva devant la campagne de Benuiuk-Kamtchik, au milieu de laquelle était située la cité de Péréiaslavetz[5] (Preslav; Eski-Stamboul).

Après une journée de repos dans un camp fortifié, on des-

---

[1] Léon Diacre, pp. 128-130; Skylitzès-Cédrène, II, pp. 392-393.
[2] *Ibid.*, p. 393; Zonaras, III, p. 527.
[3] Léon Diacre, pp. 130-132.
[4] *Ibid.*, p. 132.
[5] *Ibid.*, pp. 132-33; Skylitzès-Cédrène, II, p. 393; Zonaras, III, p. 528.

cendit le 12 april (jeudi saint) dans la campagne [1], où les Russes ne craignaient rien. Ils remarquèrent l'approche de l'ennemi au moment même où celui-ci commença l'attaque, donnant le signal par le bruit assourdissant des trompettes.

Péréiaslavetz ne possédait qu'une garnison d'à peine 8.000 guerriers, dont la présence avait surtout un sens politique, celui de maintenir le status quo. Malgré leur infériorité numérique, les barbares, commandés par un certain Sphengel (Σφάγελλος), résistèrent à l'attaque byzantine en pleine campagne, et ce fut seulement une attaque de flanc de la cavalerie impériale qui les força à quitter en désordre le champ de bataille [2].

Pendant la nuit Kalokyr parvint à quitter la ville pour aller mettre au courant Sviastoslav, qui se trouvait à Silistrie [3]. Skylitzès-Cédrène raconte d'une façon très vague que le duc russe se serait rendu à la tête d'une armée auxiliaire à Péréiaslavetz, où il aurait engagé une bataille contre les Byzantins [4]. Cette version, que ne confirment pas Léon Diacre et Zonaras, n'est point vraisemblable [5]. D'ailleurs, Sviastoslav n'aurait pas eu le temps de parcourir la distance de Silistrie à Péréiaslavetz pour pouvoir, le lendemain même, participer, avec une armée de secours, à la bataille qui s'engagea ce jour-là entre les Russes et les Byzantins. Skylitzès lui-même, oubliant sa première affirmation, dit que le grand chef reçut à Silistrie la nouvelle de la chute de la ville [6].

Le leudemain, jeudi saint, l'arrière-garde byzantine, avec ses machines de guerre, étant là, prête à combattre, l'empereur donna le signal de l'assaut. Après une bataille acharnée, la cité fut prise d'assaut, malgré la vaillance des Russes qui combattaient héroïquement sur les murailles de la cité et du château, dans la cour même de ce château, un grand nombre d'entre eux

[1] Léon Diacre, p. 134.

[2] *Ibid.*, pp. 133-134; Skylitzès-Cédrène, II, pp. 394-395; Zonaras, III, pp. 528-529.

[3] Léon Diacre, p. 134; Skylitzès-Cédrène II, p. 394.

[4] *Ibid*, p. 394.

[5] Cf. Biélov, ouvr. cité, p. 179.

[6] Skylitzès-Cédrène, II, p. 397: Ὁ δὲ Σφενδοσθλάβος τὴν τῆς Περσθλάβας πυθόμενος ἅλωσιν, εἰς ταραχὴν ἐνέπεσεν.

ayant finalement trouvé la mort dans les flammes qui dévorèrent les fortifications en bois [1].

La conquête de cette cité eut non seulement des conséquences stratégiques, mais aussi politiques. Boris, le fils du Tzar Pierre, fut fait prisonnier par Tzimiscès, qui lui fit un accueil digne du fils d'un empereur, lui montrant que le but de la guerre n'était pas l'asservissement des Bulgares, mais, au contraire, leur délivrance [2].

Aussitôt les troupes auxiliaires de Sviatoslav commencèrent á déserter [3]. Tzimiscès donna à ses troupes quelques jours de repas; les Pâques furent célébrées à Péréiaslavetz, qui, en l'honneur de l'empereur, reçut le nom de Ioannopolis [4].

De Péréiaslavetz Tzimiscès s'avança rapidement vers Silistrie. Cependant l'armée avait franchi les derniers plateaux du Petit Balcan et la vallée du Pravadi, détruisant une embuscade russe dans les gorges de l'Érekli, et continuait le chemin sur la voie militaire qui menait vers Silistrie, le long du fleuve Taban [5].

Sviatoslav ne pensait pas à la fuite; furieux de la chute de Péréiaslavetz, il attendait l'armée byzantine dans la plaine qui s'étend au Sud de Silistrie, dont il connaissait tous les accidents de terrain. Les deux armées se rencontrèrent dans cette plaine onduleuse le mardi, 23 avril, jour de la St. Georges. Cette fois, le duc russe avait massé ses troupes en une phalange, plaçant sur ses ailes la cavalerie pétchenègue. A l'infanterie russe Tzimiscès opposera la sienne, tandis que la lourde cavalerie byzantine, restée aux flancs, devait lutter contre les Pétchénègues [6].

Pour la description de cette lutte nous préférons aux relations des chroniqueurs byzantins celle de la chronique arménienne d'Étienne de Taron (chap. VIII), qui attribue la victoire à la résistance de l'infanterie impériale. „Après s'être rangés en ligne de bataille, les Russes battirent les ailes de l'armée byzantine qui se retirait. Mais l'empereur resta immobile avec toute l'infanterie arménienne,

---

[1] Léon Diacre, pp. 134-138; Skylitzès-Cédrène, II, pp. 391-397; Zonaras, III, p. 529.

[2] Skylitzès-Cédrène, II, p. 396 „...οὐκ ἐπὶ δουλείᾳ φάσκων Βουλγάρων, ἀλλ' ἐπ' ἐλευθερίᾳ μᾶλλον ἀφίξεσθαι. Cf. Léon Diacre, p. 136.

[3] Scylitzès-Cédrène, II, pp. 397-398.

[4] Léon Diacre, p. 138.

[5] *Ibid.*, p. 139.

[6] *Ibid.*, p. 140.

et cette infanterie, que les Byzantins nomment „satarth“, dessina une attaque vaillante, de sorte que les boucliers ennemis durent prendre la fuite. L'empereur vint alors, l'épée à la main, avec toute la cavalerie et, après avoir détruit l'armée, il soumit le peuple bulgare [1].

Cette description de la lutte n'est pas localisée, ni datée, mais nous pouvons faire cette identification à l'aide de la chronique de Skylitzès-Cédrène, qui met en évidence le refoulement des ailes de l'armée byzantine et l'attaque décisive du centre, conduite personellement par Tzimiscès [2]. Sur la façon dont était rangée l'armée byzantine nous sommes informés par Léon Diacre [3].

L'obscurité favorisa la retraite des Russes à Silistrie [4]. Tzimiscès s'était rendu compte que la prise d'assaut de la cité est impossible, mais il pouvait attendre jusqu'à ce que les Russes pressés par la famine eussent été forcés de chercher une délivrance. Pour prévenir l'armée byzantine contre une attaque nocturne, l'empereur fit tous ses préparatifs. Le camp fut fortifié par un fossé quadrangulaire et un terrassement intérieur, surmonté en guise de palissade d'une double rangée de piques et de boucliers [5].

Le siège de Silistrie dura soixante-cinq jours (Skylitzès) [6], et la durée entière de la campagne environ trois mois [7].

Les Russes essayèrent de couper les lignes byzantines, mais furent toujours repoussés avec de grandes pertes. Les femmes prirent part à ces luttes sanglantes [8]. Au commencement, Sviatoslav réussit, à la faveur d'une nuit orageuse, à franchir la chaîne des vaisseaux byzantins, rassemblant dans les campagnes

[1] Heinr. Gelzer et Aug. Burkhardt, *Des Stephanos von Taron armenische Geschichte*, Leipzig 1907, p. 135.

[2] Skylitzès-Cédrène, II, p. 399.

[3] Léon Diacre, p. 140.

[4] Skylitzès-Cédrène, II, p. 399.

[5] Léon Diacre, pp. 142-143.

[6] Anastasievič, dans ses études déjà citées, suppose une siège de trois années. F. Dölger a réfuté cette supposition. Nous nous rangeons à l'opinion de Dölger et considérons la campagne terminée pendant l'année 971.

[7] Yahya-Ibn-Saïd d'Antioche, *Patrologia orientalis*, XVIII, p. 833: trois années, trois mois (cf. V. R. Rosen, *Imperator Vasiliou Bolgaroboïca*, 1883, p. 181).

[8] Léon Diacre, pp. 143-145, 148-149; Skylitzès-Cédrène, II, pp. 402-403, 405-406; Zonaras, III, pp. 531-532.

des provisions de blé et détruisant un corps de troupes grecques, qui fourageait sur les bords du Danube. Mais depuis lors la vigilance byzantine devint plus grande, car Tzimiscès menaça les commandants de la flotte byzantine de leur couper la tête si les Russes réussissent encore une fois à passer à travers la flotte [1].

Le blocus se resserra donc et le manque d'approvisionnement devint insupportable. Maintenant Sviatoslav était résolu à rompre l'encerclement: „que deviendront la gloire des Russes et la terreur qu'ils inspiraient aux peuples voisins? Livrons un dernier combat; je marcherai le premier; si je tombe, alors pensez à vous!". „Nous tomberons avec toi", répondirent les chefs russes [2].

La lutte finale, dont le récit est divisé par Skylitzès-Cédrène en deux parties (première partie, 20 juillet 971 [3], deuxième partie, veille de Saint Stratélate [4]), doit être considérée, — comme le montre aussi Léon Diacre [5], — une seule au point de vue de l'action et du temps. Entre le 20 juillet 971 et la veille de Saint Stratélate, il y a une intervalle de dix mois et demi; or, étant donné le manque de provisions, cet intervalle est absolument invraisemblable [6].

Le 20, Sviatoslav quitta avec les siens Silistrie. Les portes de la cité furent fermées par son ordre pour montrer à ses guerriers qu'une retraite n'est plus possible. Un combat terrible s'engagea et, selon Léon Diacre, douze fois les Russes repoussèrent les Byzantins et douze fois ils revinrent à la charge. Vers le soir enfin, les cataphractes grecs, tout couverts d'acier, sous la conduite personelle de Tzimiscès, rompirent, dans une charge héroïque, les lignes de l'infanterie russe; un second corps de cavalerie, commandé par Bardas Skléros, attaqua les Russes par derrière et leur coupa la retraite [7].

---

[1] Skylitzès-Cédrène, II, pp. 402-403; Zonaras, III, p. 531.

[2] Léon Diacre, pp. 150-151; Skylitzès-Cédrène, II, pp. 407-408; Zonaras, III, p. 502.

[3] Skylitzès-Cédrène, II, p. 405.

[4] *Ibid.*, p. 411.

[5] Léon Diacre, pp. 152-153.

[6] Les considérations chronologiques, qui confirment ceci, sont relevées dans l'article de M. F. Dölger.

[7] Léon Diacre, pp. 152-155; Skylitzès-Cédrène, II, pp. 407-411; Zonaras III, pp. 532-533.

Les Byzantins trouvent que la victoire fut due aux forces divines. St. Théodore Stratélate s'était montré en tête de leurs escadrons et avait décidé la victoire [1].

Sviatoslav avait été blessé, sa fierté foulée aux pieds, et il était prêt à demander la paix à l'empereur. Tzimiscès reçut l'ambassade russe, et on tomba vite d'accord sur les conditions.

La *Povest* transforme cette défaite des Russes en une complète victoire, mais la lecture du traité du paix mentionné dans cette chronique montre clairement que les Russes avaient été vaincus. „Je [Sviatoslav] veux avoir paix et amitié constante avec tous les empereurs grecs... Jamais je n'attaquerai notre pays... Et, si quelque autre s'attaquerait à votre pays, je marcherai contre lui et je combattrai contre lui"... [2].

Le texte de la chronique russe est complété par quelques indications fournies par Léon Diacre sur la libre retraite, le ravitaillement des troupes et le renouvellement du traité de commerce de 944 [3].

La tentative de Sviatoslav de créer aux bords du Danube un grand État russe ne resta qu'un épisode, car Sviatoslav, le promoteur de cette idée, trouva après sa retraite de Silistrie une mort banale par les armes des Pétchénègues. Mais cette incursion russe dans la péninsule ne resta pas sans traces pour l'histoire de ces régions, car elle détruissit l'État bulgare, préparant la conquête de la Bulgarie par l'Empire byzantin.

C. Göllner.

La Roumanie inconnue [4]

par N. Iorga.

Mesdames et Messieurs,

Je dois commencer par remercier M. le Président des bonnes paroles qu'il m'a adressées et que je ne mérite qu'en partie, je dirais même que pour une très petite partie d'une oeuvre qui

---

[1] Léon Diacre, pp. 152-155; Skylitzès-Cédrène, II, pp. 407-411; Zonaras, III, pp. 532-533.

[2] Traulmann, ouvr. cité, p. 50.

[3] Léon Diacre, pp. 155-156.

[4] Conférence donnée à la Société Normande de Géographie, Rouen, 25 janvier 1936.

n'est que l'accomplissement du plus élémentaire des devoirs. Et je commencerai aussitôt sans aucun ambage une conférence qui cherchera à montrer une partie de mon pays qui est généralement restée absolument inconnue.

Inconnue non seulement par les étrangers, par différentes catégories d'étrangers — je ne compte que les étrangers sympathiques; il y en a d'autres qui viennent et nous n'en avons que très peu cure —, qui ne connaissent pas, naturellement, cette région de la Roumanie, ou plutôt cet ensemble de régions roumaines, mais ceux qui les connaissent le moins, ce sont les Roumains eux-mêmes.

Il n'y a pas d'hommes en Europe qui connaissent moins leur pays que les Roumains. Ils l'aiment d'instinct, mais sans avoir la connaissance du sol, sans avoir la connaissance, tout aussi importante, de cette majorité paysanne rattachée étroitement à l'histoire du pays qui est sans doute la chose la plus solide, la chose la plus utile pour la défense de ce pays. La Roumanie dont la population s'élèvera bientôt à une vingtaine de milions d'habitants, doit ses frontières actuelles au dévouement de ses soldats, à l'habileté de ses hommes politiques et en même temps à de grandes amitiés. Vous me permettrez alors de n'être pas un flatteur, mais d'être l'expression même de la reconnaissance roumaine en disant que ces frontières nous les devons en grande partie aussi à l'appui de cette noble nation qui nous a enseigné beaucoup, mais qui pendant la guerre nous a montré ce que signifient la patience, la résistance et l'espoir. C'est par ces trois qualités que nous sommes arrivés à avoir ce que nous avons. Et nous avons l'intention de défendre ce que nous avons par l'exercice permanent de ces trois qualités (Applaudissements), et sans doute, de nouveau, avec l'appui de ceux auxquels nous devons tant.

Mais, avant d'entrer dans ce qui formera l'objet principal de cette conférence, je voudrais ajouter autre chose pour qu'on ne se méprenne pas sur le sens que j'entends donner à ma conférence.

Invité par M. le président Petitclerc, j'ai *consenti* à parler de la Roumanie, moi qui en parle rarement. Ordinairement ceux qui parlent à l'étranger d'un pays, ce sont ceux qui ont un autre intérêt que celui que je porte à ma patrie et à ma race. Je

n'aime pas à parler des choses qui me sont sacrées. Et, comme je n'irais pas faire l'éloge de ma famille, je n'aimerais pas parler de la nation à laquelle j'appartiens et de ce sol si bien défendu et à la défense duquel je crois avoir contribué à un certain moment.

Je hais toute propagande. La propagande est une des formes les plus indiscrètes, et parfois les plus indécentes, de la littérature et de la présentation verbale. C'est discréditer un pays que de chercher à le relever par des moyens qui sont parfois honnêtes, mais très souvent au-dessous de l'honnêteté. Il y a des propagandes qui dégoûtent, et je ne consentirais jamais à représenter un des chapitres de cette propagande qui pèse tant sur les loisirs qu'on peut consacrer à la lecture et à écouter des conférences.

Si j'ai accepté donc de parler sur ce sujet, au lieu d'en choisir un autre, voici pourquoi:

Si ma science est médiocre, ma curiosité est infinie. De cette façon je suis arrivé à connaître plus ou moins bien beaucoup de pays et beaucoup de races, ainsi que neuf dixièmes de l'histoire générale. Je ne prétends pas y être un maître, mais je ne suis pas un novice, et j'aurais pu ainsi parler sur des sujets qui sont, je le croirais, tout aussi intéressants et parfois même plus sympathiques. Si j'ai consenti à parler de la Roumanie, c'est que je crois pouvoir exprimer ici, devant ce public si nombreux qui me fait l'honneur de me consacrer une heure pour la première fois ce qui me paraît être une vérité géographique.

Comme je ne suis pas géographe et qu'il m'est arrivé de trouver certaines vérités géographiques, on comprend bien que je tiens beaucoup à les faire connaître, à les soumettre à l'esprit critique de ceux qui m'écouteront, et même aux lecteurs, puisque cette conférence sera publiée.

Voici quelle est la vérité fondamentale que je veux présenter, et j'en donne d'abord la définition:

La Roumanie, comme la plupart des pays du Sud-Est de l'Europe, est une collection de vallées. Bien entendu, il y a aussi la montagne, il y a le Danube, il y a le bord de la Mer Noire, mais avant tout c'est un pays de vallées qui ont été habitées par des paysans. Ces paysans ont donné une bourgeoisie assez faible, et c'est pourquoi le pays a été, à toutes les époques,

envahi par des bourgeois, par des marchands, par des industriels appartenant à toutes les nations du Sud-Est européen. Et même, comme les Roumains sont restés seuls libres dans ce Sud-Est chrétien de l'Europe, parmi les fragments de l'ancien Empire byzantin, il est arrivé que toute la vie qui avait été jadis byzantine, toute cette vie chrétienne orthodoxe s'est réfugiée chez nous. Nous avons eu ainsi une bourgeoisie en partie étrangère, mais, pour l'époque ancienne, chrétienne, et chrétienne appartenant à la religion de l'Orient. Nous avons eu cette immigration, parce que les paysans n'ont pas pu donner une bourgeoisie et aussi pour cet autre fait: que nous le voulions ou non, cette population chrétienne, tous ces habitants des villes conquises par le Sultan et soumises à un régime qui n'était pas aussi dur qu'on se l'imagine, mais qui était bien différent du régime chrétien de l'empire byzantin, ont dû venir chez nous.

Ces paysans n'ont pas créé donc une grande bourgeoisie. Nous n'avons jamais eu de villes murées. Nos villes sont des bourgades.

Ce sont les places où habitaient les princes de Moldavie, les princes de Valachie, ces deux Roumanies: l'une du Nord, l'autre du Sud. Ces princes ont eu plusieurs résidences et il y a eu donc plusieurs capitales dans la même principauté.

Ou bien ces villes sont les places où viennent les paysans à un certain moment, non seulement dans ce qu'on appelle l'Ancien Royaume, la patrie qui est restée, de fait indépendante, avec une suzeraineté plutôt nominale du Sultan, mais même dans les parties de la Roumanie qui ont été occupées pendant des siècles par l'étranger. Par exemple, en Transylvanie, qui a été sous la domination hongroise pendant plusieurs siècles, dans la Bucovine, qui a été pendant plus d'un siècle sous le joug de l'Autriche, dans la Bessarabie, qui a vécu, à partir de 1812, sous la domination du Tzar, même là, les villes ne sont que l'endroit où, à tel jour de la semaine, le dimanche et pendant les jours de fête, les paysans viennent pour vendre leurs produits et pour acheter aux marchands, d'un caractère qui n'est pas toujours national, lesquels y ont leurs boutiques.

Mais *l'essentiel reste la vallée et le paysan*. Alors, pour connaître la Roumanie, il faut avoir le sens exact de ce qu'est la vallée pour pouvoir apprécier en même temps la valeur du paysan.

Et je pourrais ajouter même que les régions voisines dans la péninsule balcanique ont le même caractère, c'est-à-dire qu'il y a toujours la vallée et toujours le paysan de sa vallée.

Un jeune penseur français, M. Ancel, affirmait, dans un livre récent, qu'il faut les priser à leur juste valeur, qui est grande. Il a affirmé lui aussi que toutes ces régions du Sud-Est européen sont une paysannerie et que ce pays de paysannerie est rangé par vallées. *La vallée, c'est la patrie du paysan, et c'est de cette petite patrie du paysan que s'est formée ensuite la grande patrie, le pays entier, la forme politique entière et définitive.*

Ordinairement cependant, on ne tient pas compte de ce fait, et ce qu'on présente, c'est une Roumanie orientée d'une autre façon.

Essayons de montrer la façon dont un étranger venant en Roumanie voit le pays, le pays qu'on connaît et que je considère comme n'étant pas le vrai pays, car il ne représente qu'une partie, et pas la plus importante, du pays.

On arrive à la frontière. Douane plus ou moins honnête, parfois désagréable pour l'étranger, mais je crois qu'il y a d'un bout à l'autre de l'Europe des traditions de douanes qui n'appartiennent guère aux besoins d'intercirculation des nations de ce moment.

On entre; on est plus ou moins dépouillé de ce que la douane croit avoir le droit de saisir. Puis vient cette question de la monnaie: il n'y a personne, je crois, pas même les ministres qui disposent des finances du pays et le gouverneur de la Banque Nationale, qui puisse s'orienter en ce moment dans les mesures si complexes, parfois contradictoires, qui paraissent devoir servir la monnaie roumaine, comme toute autre, du reste. Ce qui signifie qu'il ne faut jamais soumettre la vie organique aux illusions des bureaux. Plus il y a de bureaux, plus il y a de mesures, et plus le pays va mal.

Les chemins de fer de Roumanie ne sont pas les plus mauvais. Il ont été très mauvais; après la guerre cependant il y a eu quelqu'un appartenant à l'armée qui, à un moment, a eu le courage de mettre ordre dans cette partie de la vie administrative du pays; cet ordre existe aujourd'hui.

On entre ordinairement en Roumanie par deux frontières: ou

bien par une frontière que je pourrais appeler transylvaine, bien que la Transylvanie proprement dite ne représente pas tous les territoires qui ont été pris à la Hongrie. La pensée populaire n'admet pas même la Transylvanie de la carte, car la vraie Transylvanie, dont la notion est conservée par le paysan, c'est l'ancienne „Forêt du roi", qui s'étend sur une bonne moitié du territoire transylvain. Mais il y a aussi le Banat et d'autres régions à l'Occident de la Transylvanie, il y a, au Nord, un morceau de cet ancien Maramureş qui a été distribué entre la Roumanie et la Tchécoslovaquie, où on a introduit le terme de Russie sub-carpathique — la géographie a gagné beaucoup de termes hypocrites après la guerre et, pour ne pas nommer cette région de son vrai nom, pour éviter aussi certaines prétentions à s'étendre sur ce territoire, on a créé la Russie sud-carpathique.

Seulement, si la pénétration par la Transylvanie est sans doute très intéressante, et j'en parlerai, pour montrer quelle est la Roumanie qu'on connaît, mais qui n'est pas la vraie Roumanie, je préfère néanmoins parler d'abord de la pénétration du côté du Danube, c'est-à-dire par ce Banat qui a été partagé entre la Roumanie et entre la Yougoslavie. Ce pays avait une certaine unité, étant une création de l'Autriche du XVIII-e siècle, de Marie-Thérèse et Joseph II, avec un système admirable de canaux, avec des irrigations magnifiquement taillées. Mais, maintenant, avec le principe des nationalités, on a coupé le canal en deux, de sorte qu'un pays a la source et l'autre l'embouchure, et il suffirait donc que le pays qui possède la source vive en mauvaises relations avec l'autre pour que le canal soit tari. Dans le cas présent, c'est nous qui avons la source, de sorte que cela nous donne une situation supérieure à celle de nos voisins et alliés, les Yougoslaves.

Tant qu'on est là, on n'est donc pas encore sur le territoire de l'„Ancien Royaume"; on est sur le territoire créé par Marie-Thérèse. Or, cette création autrichienne — et je préfère énoncer dès maintenant ce principe — est *une oeuvre à la romaine*. L'Autriche et la Russie n'ont été, du reste, comme l'Empire byzantin et comme l'Empire ottoman, que des formes de Rome. L'aigle byzantine, l'aigle bicéphale, — acéphale pour le moment, parce qu'on sait à quoi est réduite l'Autriche, — et l'aigle russe, qui est dans la même catégorie, décapitée qu'elle est par les bolchéviks,

forment trois manifestations, moyenâgeuses et modernes, de Rome.

Or, le système romain est avant tout un système de villes ; la campagne n'intéresse guère.

Si on voudrait écrire l'histoire du paysan romain, on pourrait s'arrêter à la grande tragédie des plébéïens, aux projets de réforme des deux Gracchus; on pourrait arriver tout au plus aux créations rurales dues à Sylla et à tous les grands démagogues de Rome vers la fin de la République — et Sylla était lui-même un démagogue aristocrate, ce qui signifie la pire espèce de tous les démagogues. On pourrait parler aussi de certaines émigrations paysannes auxquelles est due en grande partie l'existence de la nation roumaine, puisque cette nation roumaine est formée d'un fonds de race et d'une infiltration romaine qui n'est pas celle des légions. On ne crée pas en effet une race avec les seuls soldats qui ont fini leur service, et on ne la crée pas avec des personnes auxquelles on montre le gain qu'on peut avoir dans des mines d'or, ou, encore, avec des fonctionnaires: les fonctionnaires ne peuvent créer qu' une partie d'une race, si c'est un pays de bureaucratie. Il faut autre chose, les masses populaires, pour créer une nation. Les Roumains sont donc en grande partie, du reste comme la population restée romaine dans la péninsule des Balcans et celle qui s'est slavisée et qui s'appelle maintenant Serbes et Bulgares, Monténégrins, les descendants de paysans qui ont quitté l'Italie au moment de la grande crise rurale où l'on transformait les champs en villas, en jardins, en terrains de chasse pour les grands propriétaires et où l'on vivait, à Rome et dans toutes les villes d'Italie, du travail des esclaves.

A Rome sans doute il y a eu aussi des paysans, ainsi que dans l'Italie et dans les régions centrales de l'Empire romain; seulement le paysan n'a jamais été l'élément essentiel, qui était la ville. Rome elle-même est devenue une immense métropole, et, lorsqu'elle a dépassé les frontières de l'Italie, lorsqu'elle a commencé sa grande oeuvre de conquête, elle a cherché partout la cité, et ce qui l'a intéréssée dans la Péninsule des Balcans c'était les fondations venant de l'évolution magnifique de la race grecque.

L'Autriche du XVIII-e siècle s'en tenait donc, elle aussi, aux villes. Ce qu'elle a créé partout, c'était ou bien la ville elle-même

ou une contrefaçon villageoise de la ville. L'Autrichien n'a connu le paysan que sous une seule forme: comme contribuable, parce que l'Autriche a été avant tout une immense organisation fiscale. C'était ce qu'on appelle en allemand une „Zucht". Lorsqu'on élève des lapins, cela s'appelle „Kaninchenzucht", lorsqu'on élève des hommes pour les tondre par l'activité du receveur, on peut appeler cela „Menschenzucht" (Applaudissements). Le Banat n'est qu'une des formes les plus évoluées de cet élevage — pas de l'éducation, de *l'élevage* — de l'homme.

En Autriche, l'homme est avant tout un „sujet". On ne lui donne pas le droit de manifester sa personnalité humaine. Il est avant tout ce sujet, l'„Unterthan".

Vous verrez donc dans le Banat de marque autrichienne des villages qui se ressemblent parfaitement de l'un à l'autre. Les mêmes maisons recouvertes de tuiles ayant plutôt la forme de ces grosses caisses que les paysans, dans l'ancienne Autriche-Hongrie, employaient pour y mettre la dot de leurs filles. Une caisse en forme de parallélogramme avec des fleurs plus ou moins bien imitées, et la jeune fille s'en allait avec sa caisse sous le bras pour se fonder un ménage.

On ne peut avoir aucune admiration pour ces villages qui ont un caractère absolument égal, qu'il s'agisse de Lubliana, qui est près de l'Italie, ou du Banat ou de certaines régions de la Transylvanie.

Marie-Thérèse était une excellente personne qui a su placer une grande partie des nombreux membres de sa famille: les uns ont prospéré, d'autres beaucoup moins, mais, en fait de goût, elle n'en avait aucun. Elle — et la société viennoise contemporaine — ne savait pas ce qu'est la beauté, elle n'avait pas l'instinct du beau. Alors on a créé une forme tout à fait artificielle de la vie.

Mais, lorsqu'on arrive dans l'Ancien Royaume, après avoir passé Orşova et Vârciorova, on va, par le chemin de fer, directement aux villes. On trouve Craiova et Slatina, puis on remonte vers la région des montagnes. On y cherche la ville, et on trouve Piteşti.

De là, descendant dans la plaine, on arrive à Bucarest. Et, de Bucarest, en traversant le Danube, on va à Constantza, la ligne que les voyageurs en Orient connaissent.

Si on vient de l'autre côté, du côté de la Transylvanie, on traverse d'abord une région plutôt indifférente, pour arriver aux montagnes occidentales du massif transylvain, une région très belle, mais ayant la population la plus pauvre du pays et le plus grand nombre de goîtreux par suite d'une misère effroyable, dont nous avons hérité, en gagnant le territoire qui a appartenu à la Hongrie. Et, lorsqu'on nous parle à chaque moment de l'excellente administration de l'Autriche et de l'Autriche-Hongrie, on peut leur présenter un magnifique front de goîtreux qui doivent remercier en grande partie les bons sentiments qu'on avait pour les masses populaires à l'époque de cette fiscalité autrichienne!

Après être entré en Transylvanie, on se dirige vers les grandes villes saxonnes, qui doivent être desservies, et même on a négligé, pour la voie principale, une des plus belles villes saxonnes, qui représente une des formes les plus caractéristiques — à peine entamée par le mauvais goût roumain après la création de la „Grande Roumanie" — de la cité germanique, de la cité de l'Europe centrale et de l'Europe occidentale au moyen-âge. Il s'agit de la vieille Hermannstadt, en roumain Sibiiu. Pour y arriver il faut descendre de la grande route qui s'arrête vers l'Est de la Transylvanie pour passer les Carpathes et faire la grande déviation vers Bucarest.

Il arrive de temps en temps que des professeurs étrangers, surtout des professeurs français venant en Roumanie soient obligés de visiter en même temps Bucarest, qui est l'ancienne métropole de la Valachie, devenue la capitale de la Roumanie, Jassy, l'ancienne capitale de la Moldavie, Cernăuţi, l'ancienne Czernowicz autrichienne, capitale de la Bucovine où il y a une université. Ils iront encore en Transylvanie, à l'université de Cluj, la Kolozsvár des Hongrois, la Klausenburg des Saxons, nom double parce que là l'élément saxon créateur a été remplacé par l'élément hongrois et les Roumains, à part les étudiants et les fonctionnaires de l'administration, n'ont qu'un moindre nombre de représentants.

Le professeur français qui a donné une conférence ou plusieurs, revient en France bien convaincu qu'il a connu la Roumanie parce qu'il est entré du côté de la Transylvanie ou du côté du Danube et qu'il a traversé la plaine valaque et peut-être même a-t-il poussé jusqu'à Constantza, qu'il a dû faire ce voyage à la capitale moldave, à la capitale bucovinienne, à la

capitale transylvaine — il n'a pas été obligé d'aller aussi à la capitale bessarabienne, parce qu'il n'y a pas d'université, mais une simple Faculté de théologie.

Or, voici ce que représente cette route, si connue, dans un pays qui est cependant inconnu.

Elle aurait pu présenter, comme élément d'originalité, une certaine forme de la bourgade roumaine, forme assez intéressante, seulement il est bien rare qu'elle existe encore.

Pendant l'été, je passe des mois entiers dans une localité près de la montagne valaque où j'ai créé plusieurs établissements qui ont un droit sur mon intérêt, sur mon travail.

Heureusement cette petite localité a conservé son ancien caractère et je vous avoue que je ne consentirais pas à y habiter, que j'abandonnerais mes établissements et tout ce que j'ai pu créer, si cette petite ville de 5.000 habitants arrivait à avoir le même sort que les autres.

Voici ce qu'il y a dans cette petite bourgade, et ceci donne le caractère même de l'ancien établissement, très modeste, auquel on peut accorder le qualificatif d'urbain. D'abord, au milieu, un couvent. Maintenant les moines ont disparu. Il n'y a qu'une église et les bâtiments qui servaient à abriter les moines sont attribués à une école.

Mais l'église reste, qui domine tout le paysage. Il y a aussi d'autres églises. Mais la bourgade centrale est arrivée à s'ajouter les villages voisins: autant de clochers, autant de villages qui sont entrés dans cette communauté urbaine. Chaque paroisse conserve cependant ses fidèles. A côté du couvent, il y a donc les églises de chacun des villages, qui sont arrivés à se confondre.

Des marchands sont venus d'un peu partout, et ces marchands occupent ce qui devrait être appelé — mais nous n'avons pas adopté le terme — un bazar, comme ceux qu'on retrouve dans les provinces de l'ancien Empire Ottoman et encore, d'une façon étonnamment ressemblante, – au Maroc sans doute, mais aussi jusqu'au Portugal. J'ai été très frappé, en allant à Evora, de rencontrer absolument l'ancien „bazar“ dans cette petite bourgade que j'habite pendant l'été.

Depuis quelque temps, il n'existe plus les arcades qui permettaient de faire ses achats même au moment des pluies. Toute

une mode d'urbanisme actuelle se prononce contre les arcades et c'est bien fâcheux quand on pense à la beauté des villes de Pologne ou d'Italie toutes en arcades et à la facilité qu'on a de s'y promener pendant les moments les plus affreux de la mauvaise saison. On se rend compte alors combien a été grande l'utilité des arcades et on reconnaît aussi leur beauté.

Il y a eu donc là des marchands venus de la péninsule des Balcans, aussitôt roumanisés et qui épousaient des paysannes de l'endroit.

En outre, on reconnaît le quartier de la noblesse, tout à fait séparé des autres A l'heure actuelle où cette noblesse n'existe plus comme auparavant, la population fait cependant une distinction bien nette entre les deux quartiers. Comme au milieu de la bourgade coule une petite rivière sous un pont de pierre, on a les habitants du côté de la gare, avant le pont, et ceux qui viennent après le pont. Moi, j'habite du côté de la gare, qui n'est pas le quartier des boïars. Eh bien, j'ai beau pu être président du Conseil, tout cela n'a aucune valeur: je suis monsieur Un Tel comme les marchands de là; le boïar est celui qui habite de l'autre côté de la rivière. Il arrive même, tant la distinction est bien établie, que, pendant mes cours d'été, visités aussi par le roi et par beaucoup de personnalités importantes, les habitants d'au-delà du pont n'y viennent pas.

Voici ce qu'était jadis, partout, la bourgade. Seulement cette bourgade a été totalement transformée par le nouveau régime. Bucarest elle-même était composée, au début, de ces groupes: couvents, églises, quartier des marchands, dont très peu de chose persiste, bien qu'il y ait encore une grande rue qu'on appelle la rue des marchands de Leipzig, Lipscani; quartier des boïars, qui était nettement séparé, sur la Rue de la Victoire, la Calea Victoriei, et où il y avait jusque hier la grande circulation, qui a passé maintenant sur les boulevards avec des blockhaus, des sky-scrapers, avec cet élément d'architecture magnifique, monotone et ridicule qui s'élance vers les cieux inaccessibles, faisant ressembler la capitale roumaine à une caricature de la Manhattan à New-York. Il y avait auparavant ces régions bien séparées. On allait jusqu'au bout des faubourgs par cette Voie de la Victoire. Mais l'ancienne Bucarest est une chose finie. On s'attaque sur ses débris, la pioche fonctionne du matin jusqu'au

soir pendant la bonne saison pour faire disparaître tout ce qui se rattache au passé historique.

De ce passé historique restent les églises, qui ont d'intéressantes fresques. Ici j'ajouterai que la plupart des visiteurs de la Roumanie ne se rendent pas compte de ce qu'est une fresque byzantine. On cherche des choses correspondant aux produits, évidemment supérieurs, de l'art occidental, mais dans l'Orient de l'Europe il y a une tradition plusieurs fois séculaire et cette tradition dans l'art se manifeste par ces fresques qui, je vous l'assure, si elles ne sont pas refaites ou recouvertes d'une peinture à l'huile, représentent une partie de ce que nous avons de plus beau dans le pays.

Elles existent encore, ces églises, mais tellement entourées de grandes bâtisses, végétant, moisissant et pourrissant dans leur ombre, et très peu fréquentées, du reste, parce que l'ancienne piété a de beaucoup diminué et il y a tout autour des éléments étrangers qui ne vont pas à l'église, de sorte qu'elles sont presque perdues et menacées de ruine dans cette grande ville de caractère européen, et surtout américain, qui a surgi tout à coup.

Voici la Roumanie qu'on connaît et qui n'est pas la vraie. J'arrive maintenant à l'autre, à la vraie Roumanie dont le caractère a été déja défini par l'introduction même de cette conférence et sur laquelle je m'arrêterai pour fixer des distinctions qui me paraissent nécessaires, et pour donner des explications.

J'ai dit qu'il y a la vallée et, dans la vallée, le paysan. Chacune de ces vallées représente toujours un type défini de la race. Les Roumains forment sans doute une des nations les plus unitaires de l'Europe. Dans ce grand pays de France, on a encore la différence des races qui se sont confondues pour former une si belle unité morale, la nation française. Mais il y a le même climat, les mêmes conditions de vie, la même atmosphère morale qui créent la nation. Car la nation n'est pas une chose qui a été créée telle et qui reste; c'est un organisme qui est soumis à l'influence du milieu, se développe et arrive à confondre des éléments de l'humanité qui ont été au commencement tout à fait différents.

Les Roumains sont donc sans doute une race unitaire, à ce point que, si on voit un Roumain des Carpathes, un berger, un

Roumain de la plaine, donc un agriculteur, un Roumain de cette région des vergers qui est, entre la montagne et la plaine, la mieux peuplée et celle qui a représenté la grande force du pays, même si on entre dans la péninsule des Balcans et qu'on cherche les restes de la population roumaine du côté de la Macédoine, c'est le même type. Tel parle un autre dialecte: on ne peut pas s'entendre avec un Roumain de Macédoine sans connaître son dialecte et lui-même ne connaît le roumain que lorsqu'il a fait des études. Mais la race est la même.

Seulement, si on regarde bien, il y a aussi des nuances. Par exemple, lorsqu'on entre du côté du Danube, dans le district de Mehedinţi, ce qui signifie le district de ceux qui, au commencement, étaient sous la garde de la ville de Mehadia, création hongroise, — donc, ici, il n'y a plus l'orientation de la vallée, mais l'étranger qui s'est implanté et a créé le régime de la forteresse —, on trouve encore les descendants des anciens Daces, un des éléments primordiaux de la nation roumaine. En voyageant en Transylvanie, du côté qui correspond au district de Mehedinţi, j'ai été frappé de voir les mêmes anciens Daces qui survivent. Rien n'est plus opposé comme aspect physique que ce Dace de taille moins que moyenne, avec des taches de rousseur sur la figure, les cheveux blonds ou roux, très osseux, et, à quelques kilomètres de distance, le descendant de l'ancien colon romain, avec de grands yeux noirs, dans une figure souriante, claire, homme libre de ses mouvements, élégant, portant aussi un costume tout à fait différent.

Si on avance vers l'Est, on a le commencement des vallées roumaines. D'abord la vallée du Jiiu, rivière qui part de la Transylvanie, et, faisant un détour, descend en Valachie, pour passer en marge de la ville de Craiova.

Dans cette vallée, on peut connaître une autre race. C'est un paysan roumain qui a en grande partie le même sang, mais les éléments qui ont contribué à le créer sont un peu différents. Plus loin, la grande rivière de l'Olt. D'un côté et de l'autre, des habitants qui sont encore d'un autre caractère. Je n'irai pas mentionner toutes les rivières qui descendent sur la Valachie et ce qui leur correspond en Moldavie, dont je m'occuperai aussitôt; mais partout il y a une certaine distinction de province.

On dit, et on a raison de le dire, que les paysans de telle

région sont beaucoup plus beaux que les autres. On ne peut pas mettre en comparaison le rude Dace du côté de l'ancienne capitale du roi Décébale et le beau Banatien ou l'habitant des deux rives de l'Olt. Or, il n'y a pas que le type qui est différent, mais en même temps la maison et le costume. Le Dace se vêt très mal, alors que, du côté du Banat, il y a, au contraire, une richesse de costume extraordinaire, richesse dûe aussi au caractère plus ensoleillé de la région ; au lieu d'être tassé dans la montagne, dans des endroits très peu éclairés par le soleil, on est ici en pleine nature méridionale qui se manifeste même dans le costume.

Il y a eu aussi une domination turque dans le Banat et de cette domination turque vient le magnifique collier de médailles, la ceinture de fil d'or dont se détachent les longues franges rouges.

Si on passe sur la rive droite de l'Olt, là il y a un costume tout de discrétion : rien que le noir et le blanc, avec des fichus noirs. C'est la forme la plus aristocratique d'un costume populaire dont l'origine est très lointaine : il vient de la préhistoire, des anciens Thraces, sans l'élément byzantin, l'élément de Cour, qui se sont ajoutés ensuite. Car, sur la rive droite de l'Olt, il n'y a pas l'influence de Byzance, mais seulement l'ancienne transmission thrace.

En passant l'Olt, on se trouve dans une vallée toute différente. Là, il n'y a que des costumes rouge et or. En effet, à Argeş, il y a eu l'ancienne capitale, et le prince imitait le costume byzantin, les boïars imitant, à leur tour, le costume du prince, et le rouge sur le costume des paysans n'est autre chose que la pourpre dans laquelle a été enseveli tel prince dont on vient de découvrir, il y a quelques années, le corps parfaitement conservé, recouvert d'un magnifique vêtement de soie rouge, portant les fleurs de lys des anciens Angevins.

Du costume de pourpre du prince et de ces fleurs de lys, on est arrivé, par une imitation populaire, par une descente dans le folklore, au vêtement des paysannes qui emploient le même rouge et qui parsèment leurs vêtements des plus belles fleurs et des „papillons“ en métal qui les agrémentent.

En même temps que la différence de la race, que la différence du costume, il y a aussi la différence de la demeure. La maison

du paysan n'est jamais la même; cette maison du paysan, sauf la grande différence entre l'habitation de la montagne et entre l'habitation de la plaine, est toujours distinguée d'après les rivières. Ceci, on l'observe très bien en Valachie; en Moldavie beaucoup moins. Voici pourquoi — et cette explication que je donne pour la Moldavie a la même valeur pour la Transylvanie— : à côté de la vallée paysanne, il y a eu dans cette région de l'Europe orientale, après quelque temps, une pénétration du „bourg" carolingien. Il vient de France. Charlemagne a conquis la Pannonie, détruisant la domination des Avars mongols. Il a établi partout ces „bourgs" qui occupent une grande partie du territoire de l'Allemagne: Mersebourg, Magdebourg, et ainsi de suite.

La citadelle franque est restée dans cette région du Danube moyen, dans cette Pannonie, et, lorsque les Hongrois sont venus, et avant eux les Slaves, ils ont adopté le „bourg" carolingien. Ils l'ont traduit dans leur langue: pour les Slaves, il devient un „grade": Belgrade, etc.; pour les Hongrois, le „vár": Budavár, etc.

On brise ainsi la ligne de la vallée, on fragmente cette grande unité organique. A sa place, on a pour le district, comme dans les comtés de Transylvanie, des formations de caractère presque géométrique, correspondantes aux formes que la Révolution française a données, sur la ruine des anciennes provinces, à la France.

Ainsi, la Moldavie, la partie du Nord de la Roumanie, n'est pas le développement naturel de la vie paysanne. C'est autre chose. Elle vient d'une citadelle militaire roumaine dans telle région soumise au roi de Hongrie, le Maramureş.

Donc, en dépassant les districts de Valachie qui sont le long des vallées et qui portent le nom de ces vallées, — sauf Mehedinţi dont je viens de parler, sauf Brăila aussi, où il y a eu une forteresse turque et c'est à cause de cela qu'il n'y a plus le régime de la vallée, mais celui de forteresse—, en entrant en Moldavie on n'a que des formes tout à fait différentes. Là domine le quadrilatère. Ainsi dans les districts de Bacău, de Roman, etc. L'unité de la vallée, sa beauté, son intérêt, son sens politique en ont été brisés.

Maintenant, j'arrive à un dernier élément de cette vie de vallée.

Le long de la vallée, les princes ont fondé leur monastère ou leur citadelle.

Prenons, pour les connaître, les vallées dès le commencement de la rivière et descendons. On aura ainsi toute une succession, tout un front de couvents et de forteresses.

Sur le Dniester, le Nistru, à l'Est, magnifique fleuve qu'il faut traverser surtout en été, où, sur une rive et sur l'autre, il y a le plus magnifique concert d'oiseaux: les rossignols s'égosillent, se tuent en chantant.

Sur cette ancienne frontière il n'y a que des forteresses, de celle de Hotin, qui a conservé son ancienne enceinte, jusqu'à Cetatea-Albă, l'ancienne Akkerman des Turcs, dont les murs sont sans doute les plus beaux de tout le Sud-Est de l'Europe.

Ici, il n'y a pas de couvents; les moines ne sont pas de mise sur ces points de la frontière qui se défend. Ce n'est pas le son des cloches qui servira à défendre le pays. Il y a les seules forteresses et, derrière, de magnifiques paysans qui étaient jadis des boïars et qui s'intitulent entre eux: sire et madame, même lorsqu'ils vont garder les troupeaux ou donner un coup de pioche dans leur jardin.

S'il vous arrive jamais de demander à un de ces paysans à qui appartient la maison ou le champ ou le troupeau, il saura vous répondre de telle façon à donner une leçon à l'ignorant qui ne sait pas la composition sociale de la région. Il m'est arrivé d'interroger un enfant de dix ans: à qui sont ces brebis? L'enfant m'a regardé, je dirais presque de toute sa hauteur historique, qui dépassait beaucoup ses proportions physiques, et m'a dit: „à qui? Mais à moi“. Pas même à ses parents; c'était à lui.

Ils représentent une des plus belles classes du pays. Ce sont des paysans devant lesquels il faut s'incliner, s'agenouiller même devant leur grand passé.

Seulement l'administration actuelle, qui est la même dans tous les pays, anonyme, ne faisant aucune distinction entre les personnes, quant aux origines, au rôle historique, les considerant uniquement au point de vue de la contribution, de la conscription et de la paperasserie bureaucratique, l'administration, dis-je, ne pense guère à conserver ce trésor du pays que sont les paysans de là.

Puis il y a la rivière du Pruth. Ici, le caractère des monuments est tout à fait différent, parce que la frontière du Pruth a

été aussitôt dépassée, et, comme elle a été transportée sur le Dniester, il n'y a, ici, pas de fortifications.

Le Séreth est une grande rivière qui traverse la Moldavie en plein milieu. Du côté droit, elle n'a rien, pas une forteresse et pas un couvent, sauf des fondations tout à fait récentes. Mais, du côté des Carpathes, se continue une autre ligne du Séreth. Les couvents y sont en même temps des forteresses, et, sans doute, au commencement il y a eu la forteresse, la piété venant ensuite.

Toute cette Moldavie est, du reste, un pays militaire et la vallée n'èst donc qu'une succession de forteresses, sauf pour les régions où il n'y a pas eu de défense, ou bien, comme nous l'avons vu, la défense a été bientôt transportée ailleurs.

La Valachie est un pays de paysans, et le parti paysan qui existe maintenant dans le pays, qui pense à transformer la forme même de l'État d'une façon plutôt naïvement démagogique, ne vient pas de la Moldavie, mais de la Valachie. Ici, on peut prendre les lignes des rivières, des vallées, et on trouvera ci et là des couvents disséminés. Tel prince, tel boïar a voulu créer quelque chose.

Mais si, se dirigeant vers l'Occident, on passe l'Olt, c'est autre chose. L'Olt, jusqu'au moment où il descend dans la plaine, est garni des plus beaux couvents.

Mais je tiendrais beaucoup à ce que ce qui a été jadis la Roumanie inconnue devienne la Roumanie connue. En effet, si on ne connaît pas la nature roumaine dans les régions qu'on ne voit pas par les fenêtres des vagons, si on ne va pas trouver le paysan dans toute sa vie, dans sa maison, avec son vêtement, dans l'art dont il est un des principaux artisans, si on n'a pas visité un certain nombre de couvents, si on n'est pas entré dans ces forteresses en ruines, si on n'a pas eu de contact direct avec la race telle qu'elle s'est conservée, en dépit de toutes les dominations étrangères et de toutes les modes qui sont venues de l'étranger, on ne peut pas dire avoir connu la Roumanie.

Et, comme M. le président Petitclerc a parlé du livre récent de quelqu'un que je connais bien, dont j'apprécie beaucoup les ouvrages: celui sur l'Amérique-du-Nord, sur New-York, que je connais aussi, et celui, peut-être encore supérieur, sur Londres,

M. Paul Morand, j'en dirai un mot à mon tour. Dans ce livre, il y a une partie historique qui est belle et parfois très bien informée. Puis, une autre partie qui traite de Bucarest. Heureusement il dit: Bucarest, s'il avait dit: Roumanie, ce serait autre chose. A Bucarest il a vu certaines choses qui lui ont été montrées par certaines personnes. Or, lorsqu'on va en Roumanie, il faut se méfier surtout des „certaines personnes". Les certaines personnes sont très aimables, mais une règle générale est de ne jamais se laisser guider par la personne aimable, parce que c'est le plus dangereux des guides.

Ainsi M. Paul Morand a connu aussi des choses que je n'ai jamais connues moi-même et que Dieu me garde de connaître jamais, car, en tout cas, elles ne sont plus de mon âge...

Il a donné ainsi une description de Bucarest qui peut être belle dans certaines pages, mais qui n'est pas exacte. Il y a un livre à refaire, — je le dis franchement et je ne changerai rien à ces notes sténographiques, et M. Paul Morand connaît ma pensée sur son livre —, mais je suis tout disposé à contribuer, de mes faibles moyens, à une nouvelle édition, et surtout je souhaite lire dans quelques années le livre, le beau livre que son si grand talent peut donner sur la Roumanie. Et ce que je dis ici, en m'adressant à ce public si nombreux et si tolérant à mon égard, je le dis en même temps à tous ceux qui ont traité de la Roumanie.

Je n'ai pas encore lu le livre de M. Georges Oudard, duquel on m'a dit beaucoup de bien [1]. Je connais aussi des livres d'une haute pensée qui traitent aussi de la Roumanie, mais ceux qui sont venus nous voir se sont donné la peine de voir en largeur et en profondeur.

Car on ne connaît en effet jamais un pays que si on le voit dans toute sa largeur et dans toute sa profondeur.

C'est une critique que je présente pour la première fois, évitant tout ce qui pourrait blesser des personnes qui ne pouvaient pas avoir une information meilleure. Mais celui qui connaît son pays et l'aime, désire que ce pays soit présenté dans les réalités les plus incontestables et les plus sympathiques. Je m'offre, par mes élèves et, parfois, par moi-même, comme vieux guide, „pa-

[1] Il le mérite bien (octobre 1936.)

tenté et autorisé“, comme on dit en Italie, aux personnes qui voudraient se donner la peine de sortir un peu de Bucarest pour faire la connaissance de ce pays. Je crois que les impressions qu'elles en rapporteront seront moins variées, moins brillantes, mais plus humaines et plus roumaines que celles qu'on trouve dans des ouvrages si bien écrits, mais, plus un ouvrage faux est bien écrit, plus est grand le mal qu'il peut faire.

Je crois, sans avoir trop abusé de votre temps, avoir rempli au moins en partie la tâche que je me suis imposée et je vous en remercie très chaleureusement, ajoutant que rarement j'ai eu devant moi, dans n'importe quel pays, un public qui eût montré autant d'intérêt pour un sujet étranger que le public qui m'a honoré de sa présence. (Vifs applaudissements.)

COMPTES-RENDUS

Alfons Raab, *Die Politik Deutschlands im nahen Orient von 1877-1908*, Vienne 1936.

L'auteur, qui signe double docteur („dr. phil, et rer. pol. et jur.“), donne, dans cette étude assez étendue, mais peu appuyée sur les sources, des essais sur les directions des différents chefs de la politique allemande à partir de Bismarck, à l'égard des problèmes du Sud-Est européen. Sur la même page (7) est attribué, à la conférence de Londres, à la Turquie le rôle de la Russie et Alexandre Couza devient Nicolas Couza. Il aurait été renversé par „une conspiration aristocratico-militaire“. Philippe de Flandre aurait été forcé par Napoléon III à ne pas accepter le trône roumain. Charles I-er n'était pas précisément „ein Urenkel“ de l'impératrice Joséphine. Le ton général est plutôt celui d'un feuilleton.

* * *

Camillo Giardina, *I „boni homines“ in Italia, contributo alla storia delle persone e della procedura civile e al problema dell' origine del consolato*, Bologne 1932.

Cette large étude de M. Giardina explique son but dans le titre même : les *boni homines* sont considérés seulement en rapport avec la procédure et comme origine possible de ce consulat dont d'autres aussi ont cherché, et dans ce même domaine, le point de départ.

C'est un travail menu, d'une information abondante, auquel on devra désormais recourir pour la forme italienne de cette institution qui est de caractère romain populaire, s'étendant sur toutes les régions de la latinité (c'est à des éléments de cet ensemble latin que d'autres nations, comme les Hongrois, ont dû recourir pour s'en valoir, surtout dans les procès villageois).

L'auteur lui-même rappelle que Davidsohn, dans son Histoire de Florence, observait les „hommes bons" chez les Ladins (p. 5). Il présente la longue série des auteurs qui voyaient dans cette catégorie toute une aristocratie, et — même de propriétaires terriens, sauf Sella, qui admettait que, au début au moins, ils n'étaient que des témoins dont l'autorité pouvait appuyer un acte public, et surtout Cipolla, puis MM. Aldo Cerlini, Lizier, Roberti et Basta (aussi, avec une remarque nouvelle: celle de la présence des prêtres, M. Caggese). Albertoni lui-même, qui avait des termes de comparaison, croyait à une „catégorie de personnes bien déterminée", tout en n'étant pas „une classe sociale isolée et fermée".

En général (sauf M. Besta) on ne les voyait que dans les cités, et c'est de là que part le défaut d'interprétation. Pour prouver qu'il s'agit d'une délégation permanente de caractère juridique l'auteur fouille dans la masse des documents appartenant à toutes les régions italiennes. Il la trouve comme appartenant à n'importe quelle classe (chap. II), clercs et laïcs, officiers, soldats, *vassasi* et citoyens (en Lombardie), avocats, juges, notaires et gens du public, hommes libres et serfs mêmes, les *probi homines* étant avec des *laboratores* en Pouille. On trouve aussi à côté de ces „gens de bien" les „anciens" *(senes homines)* dans l'Italie méridionale et la Sicile (γέροντες). Les *majores natu* sont appelés aussi pour témoigner sur des frontières de champs.

Or, c'est ce qu'on rencontre en Roumanie, où le phénomène des *oameni buni şi bătrîni* est connu à M. Giardina par un passage d'Albertoni (*Diritto bizantino,* p. 27 et suiv.): il en est question dans tout ce que j'ai écrit depuis des dizaines d'années, aussi dans une étude publiée en italien (dans les *Studi medioevali* de Naples), en traitant du droit et des coutumes populaires, des plus anciennes formes d'organisation chez les Roumains. (Voy. plus récemment mes deux volumes d'*Anciens documents de droit roumain.)* C'est en somme du folklore juridique, auquel

ont pu s'ajouter aussi des attributions administratives, d'un caractère tout à fait général.

Les fonctions des *boni homines* (on écrit une fois: *bones homines)*, des „tertii et quarti homines", „craignant Dieu", réunis parfois dans un *eolloquium* (cf. la confusion faite par le roumain entre le *conventus* et la parole, dans le mot *cuvînt)*, sont examinées ensuite avec la même abondance des sources, dans le chapitre III (voy. surtout l'énorme statistique qui est présentée aux pages 34-39, dans les notes). Ce sont des *extimatores*, des experts, mais, parfois aussi, un tribunal rural des arbitres, des vérificateurs de titres (en Sardaigne). Cette attribution ne se rencontre pas dans les pays roumains, où l'évolution de cette coutume s'est arrêtée, par l'autorité, désormais sans rivale, du prince. On n'y trouvera rien de correspondant à la formule „nobiliores homines" (voy. p. 70). On rencontre la notion de „judici et boni homines" au XI-e siècle en Toscane: il y a donc *une association entre les vrais juges et les seuls témoins*, ces *idonei viri*, ces *sapientes viri* (à Amalfi), qui figurent ailleurs seulement comme „conseillers", comme assesseurs.

Dans le bref chapitre V une distinction, bien naturelle et parfaitement légitimée, est tracée. Certainement nos „hommes bons" sont „per lo più individui di scarsa cultura" (p. 73). Peut-être pour les „archontes" dans la formule byzantino-italienne χρήσιμοι ἄρχοντες (*sic*) ne faut-il pas tracer une distinction aussi nette

L'exemple rhéto-romain est présenté dans le chapitre VI, où la vie populaire est tout simplement enregistrée dans la *lex romana rhetica curiensis* (de Coïra) ou dans la *lex romana utinensis* (d'Udine). Là, l'évolution, dépassant ce qui peut être retrouvé chez les Roumains, car la communauté populaire est encore plus indépendante, les „hommes bons" prononcent le jugement ou élisent même les juges.

Dans le chapitre VII les *boni homines,* en rapport avec les églises qu'ils fondent ou qu'ils gardent, qu'ils surveillent, ne sont que des gens pieux, des bons chrétiens. L'idée, présentée d'une façon dubitative, qu'ils pouvaient être „copropriétaires" de l'église (p. 87) ne pourrait guère être acceptée.

Sur les „fonctions politiques et administratives" le chapitre VIII. Les „boni homines, boni viri antiani, antiquiores homines" ou „jurati" du Trentin se rapprochent, dans un domaine de vie

publique d'après les seules coutumes, de ce que l'institution populaire a dû être chez les Roumains. Ailleurs (p. 93) il y a aussi l'arbitrage politique. Les autres cas présentés dans ce chapitre n'ont pas de valeur significative. Il peut y avoir des *délégations* de tout genre (comme chez les Roumains, de même qu'à Venise, pour les élections). Il y a aussi un sens vague des „hommes bons" comme représentants du „populus".

La question si de cette coutume dérivèrent les consuls et les origines des communes, question qui sera toujours controversée, nous intéresse beaucoup moins. Elle est traitée avec circonspection dans le chapitre IX, sans vouloir présenter „une nouvelle théorie" (p. 99). L'auteur a raison de ne pas vouloir se rallier à l'hypothèse, affirmative, de Davidsohn (sans doute Jean Buonomo, p. 104, n'a rien à faire avec les *boni homines* dans n'importe quel sens). Le consulat est certainement une création spontanée des villes sous la double influence du droit byzantin de l'Italie méridionale et de la résurrection du droit romain dans celle du Nord. Oui „dai *boni homines* non ebbe origine il consolato" (p. 114).

L'auteur revient sur les fonctions politiques et administratives qu'auraient pu avoir les „hommes bons" dans l'Italie méridionale (chapitre X). On ne peut pas rejeter la dérivation, évidente, que nous avons cherché à montrer, dans notre communication au Congrès d'études byzantines de Rome (elle sera publiée dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine),* de la commune italienne du régime de tolérance byzantine envers les autonomies locales, citadines ; seulement le rapport de la liberté n'est pas avec les *boni homines* comme tels, mais avec tout un vague ensemble de coutumes et de traditions.

La question est reprise, contre l'opinion de Heinemann, pour l'Italie méridionale, dans le chapitre XI. Le rôle des „hommes bons" est ensuite présenté dans les lois écrites (chapitre XII) : ce ne sont que des experts élus, comme à l'époque même de Théodoric (p. 154 et note 507. Davidsohn avait cru à une origine franque ; *ibid.*).

En concluant l'étude de ce beau livre, nous ne manifesterons qu'une dernière divergence : „le problème de l'origine des *boni homines n'est pas* tout à fait (*quanto mai*) obscur" (voy. p. 155), et il ne faut pas recourir à l'hypothèse de „coutumes juridi-

ques de nations plus anciennes". Si on les trouve aussi en France et en Espagne [1], c'est qu'il s'agit de la même transmission latine, d'une époque où, l'Empire manquant, il fallait que la vie populaire elle-même trouve des formes pour le remplacer dans le domaine juridique et ausssi dans bien d'autres [2].

* * *

G. Hofmann S. I., *Il vicariato apostolico di Costantinopoli, 1553-1830,* Rome 1935 (*Orientalia Christiana Analecta*, 103).

Cette histoire du vicariat patriarcal latin de Constantinople après la conquête ottomane est rédigée aussi d'après les sources inédites dont est tiré la partie documentaire. Elle ne contient qu'une quarantaine de pages, mais les documents sont nombreux et parfois d'un vrai intérêt.

Ils commencent à l'année 1610. Les rapports des visitateurs se bornent à présenter l'état où se trouvent les églises. Mais on y trouvera aussi la description des funérailles d'un internonce, en 1672 (no. 7). Le cercle de visitation s'étend à l'Asie voisine.

Beaucoup de renseignements sur les Arméniens catholiques.

Quelques illustrations intéressantes.

Le père Hofmann a publié aussi, dans la même collection (no. 107), un volume sur l'évêque de Tinos (et Mykonos) (*Vescovadi cattolici della Grecia, II, Tinos;* vue de l'ancienne catédrale, p. 24). Sur les quatre ans de la domination russe (1711-1714), p. 30 et suiv.: l'officier russe de l'occupation, Mordvinov, aidé par des Albanais, profana et dépouilla l'église (p. 143 et suiv.). Remarquons la pétition grecque datée 1614, p. 58 et suiv.

* * *

Thomas Whittemore, *Mosaics of St. Sophia at Istanbul, second preliminary raport work done in 1933 and 1934, The mosaics of the Southern vestibule,* Paris 1936.

Cette splendide publication contient, en dehors des renseigne-

---

[1] Des cas roumains sont mentionnés, dans la note 516.

[2] Le *din sus* et *din jos* des documents roumains (voy. p. 155. note 514), ne désigne pas des *localités* differentes, mais bien la partie „d'en haut" *(sursum-sus)* ou „d'en bas" *(deorsum-jos) du même village.* Pour la Hongrie, mentionnée par Albertoni, il s'agit d'une importation, et pour les villes seules.

ments techniques et de la description minutieuse des découvertes, avec une large bibliographie une série de magnifiques reproductions (à signaler les ornements du vestibule et les portraits de Justinien et de Constantin).

* * *

Henry Baerlein, *Bessarabia and beyond,* Londres [1935].

Sous une forme romancée, l'auteur présente la vie bessarabienne, commençant par la colonie de Suisses romands à Şaba, pour passer ensuite dans la région du Bas-Danube, dans celle du Dniester roumain et ailleurs à travers la province qu'il s'est proposé de décrire. Quelques bons portraits et des idées générales, de sympathie pour les Roumains, des interviews avec des personnes dont est donné le nom. Une partie de la Bucovine est présentée aussi, avec un bref passage en Transylvanie. Belles illustrations.

* * *

Stanoyé Stanoyévitch, *Histoire de Yougoslavie,* Belgrade 1936.

M. Stanoïévitch reprend dans un résumé synthétique l'histoire de sa nation plutôt que celle d'une patrie qui vient de se former par la réunion de contrées ayant vécu jusqu'ici dans d'autres conditions et avec un autre caractère.

Dans cet exposé bref et clair, l'auteur présente souvent des points de vue personnels. Il place la première patrie des Slaves-du-Sud au-delà du Danube, „entre le Pruth et le Dniester", dans „les plaines marécageuses" (p. 10) qui ne peuvent être que le Boudchak. La formation des États part du Croate Tomislav, qui précède Tchaslav, Serbe de l'Adriatique. La partie ancienne est présentée très rapidement (pourquoi „le roi Loudevik" pour Louis-le-Grand, l'Angevin de Hongrie ?). Résumé compréhensif de la civilisation des Serbes au moyen-âge. L'importance due est accordée à la résurrection, par Mohammed Sokoli, de l'Église serbe à Petch. Dans la croisade autrichienne à la fin du XVI-e siècle est marquée la part des Croates. Un paragraphe concerne le mouvement littéraire en Croatie pendant le même siècle. L'époque moderne est plus largement traitée. M. Stanoïévitch reconnaît que la révolution nationale ne se dirigeait pas contre le Sultan, — considéré aussi comme Tzar slave —, mais contre les abus locaux.

* * *

Louis Bréhier, *La sculpture et les arts mineurs byzantins,* Paris 1936.

Ce magnifique nouvel ouvrage de M. Bréhier commence par un large exposé. La sculpture est considérée comme une partie de la décoration, non sans toucher aux statues, dont celle de Barletta serait plutôt „d'une époque antérieure à Justinien", les chevaliers de Venise étant d'une époque postclassique avancée (des „empereurs ?"). Une large place est faite aux observations concernant la technique, qui à cette époque témoigne de „la même minutie qu'une oeuvre d'orfèvrerie" (p. 13). Est soulignée l'influence arabe et arménienne (aussi d'après des étoffes).

Mais la plus importante partie du livre revient aux arts mineurs proprement dits, présentés dans tous leurs domaines. Nouvelles et très justes les appréciations sur les monnaies (p. 47). Peut-être les sceaux mériteraient-ils un peu plus. Est relevée l'influence orientale, plutôt que „musulmane", dans la céramique. Précieux le paragraphe, si bien informé, sur les étoffes. Ci et là des renvois à l'art roumain (pp. 56-57, 89, 103) (telle de ces pièces auss dans nos *Arts Mineurs*). Le no. XII, II, est aujourd'hui aux Archives d'État de Venise. Ce doit être Nicéphore Phokas (d'après le costume et la description de Liutprand) ou Basile II, mais plutôt le premier (mieux connu en Occident; cf. aussi les monnaies; pl. LXXV, D, E). Certains portraits se trouvent aussi dans l'*Épopée byzantine* de Schlumberger. L'inédit ne manque cependant pas. Dans l'illustration aussi les étoffes dominent et il y en a de très belles (surtout le no. XCIII).

* * *

International Researche Library, Politics and political parties in Roumania, Londres 1936.

L'auteur de ce gros livre, qui se propose de donner des orientations sur la vie politique en Roumanie, déclare franchement que l'information et le style même appartiennent aux partis dont il est question et que l'ordre suivi est celui de l'importance de la représentation au Parlement. On est donc, dès la préface, averti. Il n'y aura pas d'erreurs de fait, mais une falsification permanente, au gré des intéressés.

Mais le chapitre sur la Constitution est bon et aussi celui sur certaines lois fondamentales. Il n'y a rien à reprendre dans l'ex-

posé des changements intervenus après la grande guerre (mais je n'ai jamais demandé l'acceptation de M. Maniu pour un Ministère présidé par moi; il s'agit de celui que devait former M. Titulescu, p. 77). Une dernière partie traite de la politique extérieure du royaume. Suivent les pages sur la presse et les biographies.

* * *

Vittorio Foschini, *Nella terra della Zarina Ioanna*, Florence 1934. C'est un récit de voyage de quelqu'un qui, doué de talent littéraire, n'a pas sans doute la prétention de présenter des statistiques et de faire de l'histoire. Le style est celui d'un agréable feuilleton. Cependant il sera parlé des souvenirs de Sofia (avec autant de fautes d'impression et d'histoire qu'on veut; ainsi Lalachaline pour Lala-Chahine et le „voivada Janko" pour le célèbre Jean Hunyadi). Pour la ville d'aujourd'hui l'auteur n'a pas trop de compliments (p. 23 et suiv.: „lurido borgo ebraico ricco solo di sporcizia e di miseria"), faisant une exception pour les quartiers modernes, mais „très pleins de poussière". Il cherche avec passion le contact avec les Tziganes, et il n'en manque pas. Il s'en va chercher le bruit, qui l'agace, des cafés orientaux, et il trouve plaisir à être servi par un personnel féminin. Suit le chapitre *bagno turco, che passione!* On peut être du même avis. Enfin, description de la ville au milieu du *pulviscolo* que M. Foschini n'oublie pas, avec les *cimici e le pulci dei cinematografi et degli alberghetti di quarto ordine* (p. 81), avec des déjeuners pris „tra sputi, polvere, bestemmie, fumo, vociare iroso degl' avventori *malvestiti e communistoidi*" (p. 81). En général, il appelle les Bulgares des *fatutti, satutti* (p. 83). Aussi, avec les „tramways antidiluviens", le „mauvais gouvernement, démocrato-libéral, accablé de péchés et de hontes" (p. 84). Il y a tout un poème de la poussière. Quelques notes sur les environs de la capitale. Ce sont, avec la description du grand couvent de Rylo (où il trouve un Frioulan), la partie la plus sympathique du livre. Mais encore les punaises (p. 135)... Vue des mines de Pernik et d'autres localités, plus lointaines, dans le même style et avec le même profit. Un chapitre sur Plevna, excursion à Varna (mais Amédée de Savoie n'y vint pas — p. 181 — en „1336", et toute l'histoire est controuvée; à la page 192 Edrisi devient

„Indrissi“). Des pages sur le roi et la reine. D'autres sur Trnovo, admirée (mais encore la guerre aux punaises, et toute une légende sur la fin de l'empereur Baudouin). Puis Philippopolis. Du tabac en Macédoine qui n'est pas la Macédoine. Des plaisanteries sur Bourgas. Uu voyage sur le Danube.

* * *

Anastase N. Hâciu, *Aromânii: comerț, industrie, arte, expansiune, civilisație*, Focșani 1936.

M. Anastase N. Hâciu, qui n'est cependant que professeur de philosophie, vient de donner un admirable livre d'information sur la vie des Roumains de Macédoine dont il descend lui-même. Il mérite, pour la qualité énorme de renseignements qu'il contient, d'être analysé presque page par page.

La première partie montre comment ces Roumains de la péninsule des Balcans ont passé naturellement de l'élevage des brebis à la fonction de guides pour les caravanes, à l'établissement comme hôteliers, marchands, architectes et orfèvres; ils allèrent ainsi, continuant leur vie errante, de Philadelphie à Odessa et au Caire. Pour la partie ancienne, les faits sont réunis avec un zèle parfois heureux. A partir du XVII-e siècle l'auteur a eu les beaux travaux de M. Valère Papahagi, pour le XVIII-e les témoignages rendus par Pouqueville et Leake. Tels personnages bien connus dans le commerce de cette époque ne seraient pas Grecs, mais Roumains (p. 43). La présence et l'activité des marchands roumains de cette région sont étudiées dans toutes les provinces balcaniques (p. 49 et suiv.).

La description des différentes régions sera particulièrement utile. Très souvent les éléments de statistique sont fournis par des correspondances. M. Hâciu a pu apprendre ainsi l'origine roumaine de beaucoup des chefs grecs de ces provinces (ainsi le Métropolite même de Ianina, Spiridon Vlachos, p. 80; l'homme politique serbe Vladan Guéorguévitch, originaire de Furca, p. 82). L'auteur établit le caractère roumain du port de Durazzo (pp. 120-122). Il fixe comme triple source de l'avance roumaine dans les Balcans les régions de Gramosté, Frachéri et Moschopolis (p. 134 et suiv.). Le grand rôle actuel des Farchériotes, dont le nom paraît devoir demeurer inexplicable (un rapport avec Pharsale doit cependant exister) est largement présenté (p. 141 et suiv.).

Ils n'ont pas d'éléments grecs dans leur dialecte (p. 143). Pouqueville avait raison lorsqu'il rapprochait Moschopolis de la province de Mousakia (*Muşat* = en roumain: beau; cf. p. 167, et le Mousakios de Théophylacte et Théophile au VI-e siècle. Mais voy. aussi Moscholouri, en Thessalie, p. 153).

Toute cette partie, d'une inégalable richesse, repose sur des informations personnelles, heureusement recueillies à temps.

Un second livre traite des établissements extérieurs, commençant par ceux qui représentaient une partie si importante de la monarchie autrichienne. Pour la Transylvanie M. Hâciu ne connaît pas ma collection de documents grecs et roumains concernant cette colonie macédonienne (je ne crois pas à l'origine bulgare des ainsi dits „Sclavons", *Şchei*, de Braşov), ni, à ce qu'il paraît, le volume contenant les actes de la colonie de Sibiiu. Il aurait fallu insister sur la Maison d'édition des Markidès Poullio (Pulliu) à Vienne. Tout un long et abondant chapitre est consacré à ceux qui se sont établis dans les pays roumains du Danube. Un autre traite de l'exercice des arts, dont l'origine doit être cherchée plutôt à Venise que dans l'Orient byzantin (mais Urbain, qui enseigna aux Turcs en 1453 les arcanes de la balistique, était un „Dace", c'est-à-dire, d'après l'équivalent habituel chez l'historien grec qui en parle, sans doute un Hongrois; p. 507). C'est encore de Venise que vint le style „macédonien" dont ces Latins de la péninsule des Balcans furent les maîtres (voy. surtout la description d'un palais de soixante-quatre chambres à la page 511). M. Hâciu nous fait savoir qu'ils travaillèrent au couvent athonite de Simopétra (pp. 511-512).

Des considérations de caractère général finissent cet ouvrage si utile. L'auteur cherche à montrer le rôle des siens dans le développement de la civilisation de ces régions. L'origine roumaine est réclamée non seulement pour une grande partie des champions de la révolution de 1821, mais aussi pour des poètes aussi remarquables que Valaoritis (Bălaur) et Zalakostas, pour l'érudit Spiros Lambros, pour les généraux contemporains Plastiras et Kondylis (p. 571).

Sur les „Tzintzares" roumains dans la création de l'État serbe (on a pensé à Carageorges lui-même), p. 575. Pierre Itchko, le premier diplomate serbe, et Voutchitch même auraient été de la même origine (*ibid.*). Sur les grands banquiers macédoniens à Vienne, les Sina et les Dumba, de nouveau p. 577. Iovan

Ristitch était le fils d'un de ces modestes constructeurs dont il a été question plus haut (voy. p. 578): la famille venait de Moschopolis. Il est inutile de discuter sur l'origine „valaque" de Vladan Géorgévitch, que j'ai connu personnellement, et du général Tzintzar Markovitch. Il n'en serait pas de même pour Pachitch, considéré comme quasi-Bulgare. Le général Jifkovitch serait connu dans l'intimité comme „Vlaque" (p. 579). M. Koumanoudis, maire de Belgrade, est de Klissoura (*ibid.*). Micha Anastassiévitch, major, donateur du palais de l'Université dans la Capitale serbe, parent des Karaguéorguévitch, repose en terre roumaine, à Clejani. Pour les écrivains en langue serbe, page 580.

Sur les hommes distingués de la nouvelle Bulgarie dont les antécesseurs ont été des Roumains, p. 582 et suiv. Quelques noms en Turquie, p. 583. Sur le grand Métropolite orthodoxe des Roumains de Hongrie, André Şaguna (Siagouna) et sa famille, entre autres les Grabovschi, p. 589 et suiv. Suivent des notes sur Emmanuel Gojdu, magnat et mécène en Hongrie, et sur la famille annoablie des Mocioni. **N. Iorga.**

CHRONIQUE

Des *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions* de Paris, 1936:

„Dans une étude, publiée dans la *Revue Archéologique,* XVI, (1910), p. 368 et suiv., sur les figures de souverains représentées dans le retable de l'agneau de Van Eyck, Salomon Reinach avait réuni tout ce que l'on savait alors de l'iconographie de l'empereur Jean VIII Paléologue, qui réalisa au concile de Florence l'union, d'ailleurs si éphémère, entre les deux Églises.

„Reinach énumérait donc les fresques du Palais Riccardi représentant Jean VIII en roi mage, encore jeune, coiffé du chapeau habituel en Orient à cette époque, qui est, au reste, celui de Louis XI, chapeau entouré d'une couronne de vrai roi oriental de légende, que n'a jamais portée aucun basileus, puis la médaille de Pisanello, avec son inscription grecque, qui rend de la façon la plus authentique le chef laïc de l'orthodoxie tel qu'il apparut alors à Florence. Un buste de la même époque, conservé à Rome, a les mêmes traits dans la même attitude, de sorte qu'on ne saurait y trouver une nouvelle étude faite sur le vif.

„Quant à l'empereur que Salomon Reinach croyait avoir décou-

vert dans l'oeuvre du grand peintre flamand, il y a des difficultés qu'il a cru pouvoir écarter en rappelant que Jean VIII, qui y paraît trop jeune, avait fait avant 1437 un voyage en Occident, mais ce voyage eut trop peu de retentissement pour qu'on puisse admettre qu'il ait laissé un pareil souvenir dans l'art.

„Le Λεύκωμα βυζαντινῶν αὐτοκρατόρων de Sp. Lambros présente le buste, conservé au Musée Borgia, la médaille de Vittore Pisano (Pisanello), dont est figuré aussi le revers, où on voit l'empereur à cheval, s'arrêtant devant une colonne surmontée de la croix, représentant l'unité chrétienne qui devait être réalisée par le concile de Florence. Des rochers se dessinent au fond. Un cavalier, la tête ornée d'un bizarre couvre-chef, se dirige dans cette autre direction. Je me demande si, sur le sol parsemé de cailloux, comme s'il s'agissait d'un voyage difficile dans un pays rocailleux, il n'y a pas un vague corps humain qui représenterait le schisme. Tout autour, sous l'inscription latine: „opus Pisani pictoris", il y a la traduction en grec: ἔργον τοῦ Πισάνου ζωγράφου.

„L'infatigable chercheur qu'était Lambros a ajouté un dessin, assez médiocre, conservé dans le manuscrit grec 1188, fol. 4, de la Bibliothèque Nationale de Paris, représentant un empereur portant une couronne à pendeloques, avec des yeux de Mongol et des moustaches pendantes allant se perdre dans une énorme barbe fourchue, qui ne ressemble guère à celle qu'on voit dans les portraits authentiques de Jean VIII.

„Sur la feuille suivante Lambros a ajouté le portrait en xylogravure due à Hartmann Schedel, dans sa célèbre publication du *Liber chronicorum* paru à Nuremberg, en 1493. Il est de toute évidence que ce n'est qu'une imitation de la médaille italienne. Le buste est un peu allongé, et le globe et le sceptre placés dans les mains du basileus sont empruntés aux portraits des potentats de l'Occident.

„Quant au magnifique portrait chalcographié conservé au *Kupferstich-Kabinet* de Berlin, qui montre l'empereur coiffé d'un chapeau en forme de navire au-dessus duquel siffle une vipère, et vêtu d'un riche costume magnifiquement brodé, c'est l'interprétation du même modèle, avec des exagérations intéressantes de la main du maître.

„Il était inutile de donner le Paléologue banal et tout à fait „typisé" du ms. VII, 22, de la Marciana de Venise[1].

[1] Lambros l'observe lui-même dans la Préface, p. 21.

„La fresque du Palais Riccardi est ensuite rendue en noir.

„Un nouveau portrait de Jean VIII se trouve dans une bonne miniature d'un manuscrit du Mont Sinaï et a été publié à côté des autres représentants des empereurs de la même dynastie des Paléologues, dans le recueil russe plus récent de M. Beneśević, *Monumenta Sinaitica.*]

„Un hasard heureux m'a fait trouver, l'année passée, au Musée de Pérouse, un autre portrait de Jean VIII, fait peut-être d'après une fresque perdue, peinte à l'occasion de ce concile de Florence où il était venu en grande pompe, avec le despote, son frère, et toute une Cour de membres du clergé byzantin et de dignitaires de l'Empire et où il fut reçu par la Seigneurie de la façon la plus flatteuse, comme le montre un récit détaillé que nous avons analysé dans l'avant-dernier numéro de la *Revue historique du Sud-Est européen* (avril-juin 1935).

„Un peintre de l'époque, Fiorenzo di Lorenzo, représentant un miracle de Saint Bernardin, — qui est du XIV-e siècle —, a introduit par anachronisme parmi les spectateurs l'empereur et le patriarche.

„Jean VIII aux longues boucles et à la barbe fourchue porte le chapeau caractéristique des Byzantins de l'époque. A côté de lui le patriarche, tout blanc de cheveux et de barbe, porte, au-dessus du chapeau habituel des membres du clergé oriental, le même fond en forme de melon, qui sans doute n'est pas de mise dans leur tradition.

„L'identification du personnage a déjà été faite dans le beau catalogue récent du Musée, et je dois au jeune et érudit directeur la photographie, si bien faite, que je présente à l'Académie".

*

Ajouter à la littérature sur la Serbie: Dušan A. Lončarević, *Jugoslaviens Entstehung*, Zurich-Leipzig-Vienne. C'est un travail solide, d'une forme agréable. Statistiques précieuses. Présentation minutieuse des rapports diplomatiques avec l'Autriche-Hongrie. Beaucoup d'illustrations inédites (la famille du roi Milan en costume national serbe, à la page 48). L'auteur, journaliste, a eu une participation personnelle à une partie des événements qu'il raconte.

*

Dans le no. 105 des *Orientalia Christiana Analecta, Kirchenpolitische Wandlungen im Ostbaltikum bis zum Tode Alexander Newskys* (Rome 1936), par le Père A. M. Ammano, un chapitre sur l'invasion des Tatars (p. 232 et suiv.).

*

Dans l'*Histoire générale* initiée par feu Gustave Glotz M. Diehl vient de donner une histoire de l'Empire byzantin de la fin du IV-e siècle à la fin du XI-e, qui est magnifique non seulement de science et de style, mais aussi de nouveauté. Elle se distingue nettement, surtout par l'analyse des institutions, des ouvrages antérieurs de M. Diehl lui-même sur ce grand sujet. Un second volume, qui finira cet exposé si brillant, est annoncé pour l'année prochaine.

*

Dans les *Annales de Turquie*, VI, 3, M. Ernest Mamboury signale des influences turques dans l'art ancien roumain.

*

Dans l'*Europa Orientale,* XV, 7-10, une belle conférence de M. Arrigo Solmi sur la Renaissance italienne et la Pologne. Une bibliographie utile et très riche accompagne l'étude de M. Florio Banfi sur la reprise de Bude par les chrétiens. Après avoir fini la publication de l'essai de M. Silviu Dragomir sur les minorités en Transylvanie on nous promet ce que la direction de la revue appelle „l'opinion hongroise sur ce sujet". Tout en la devinant, nous en attendons l'expression pour revenir nous-mêmes sur ce sujet.

*

Dans le *Flambeau*, XIX, 10, des pages de N. Iorga sur la poésie lyrique des Roumaines.

*

M. Fr. Dölger ajoute par une récente étude (dans l'*Otto Glauning zum 60. Geburtstag;* Leipzig 1936) de nouvelles preuves pour les faux, déjà indiqués par M. Papadopoulos-Falier, dans l'ouvrage de Phrantzès, de Macarius, métropolite de Monembasie.

*

M. Stanislaw Kutrzeba publie un premier volume d'actes de la diète de Pologne *(Akta sejmikowe województwa krakowskiégo,* Cracovie 1932*)*, contenant les années 1572-1620.

*

M. W. Lehmann publie, d'après les indications de M. Babinger, dans les *Bonner orientalische Studien*, 16 (Stuttgart 1930), l'original turc du traité conclu entre Venise et le Sultan le 2 octobre 1540. Cf. les observations compétentes de M. Ettore Rossi, dans l'*Oriente moderno*, XVI, 10.

*

Quelques pages compétentes de M. Vladimir Dimitrescu sur „l'unité de la civilisation carpatho-balcanique à l'époque énéolitique", dans *Les Balkans*, VIII, 1-8.

*

M. Tommaso Bertelè consacre une étude aux monnaies d'Anne de Savoie, épouse de l'empereur Andronic le Jeune (*Giovanna (Anna) di Savoia, imperatrice di Bisanzio*, Rome 1930).

*

Dans le volume de M. Victor G. Cădere, *Questions juridiques et diplomatiques roumaines*, Paris 1936, à côté de la présentation des normes de droit roumain, dans plusieurs domaines, une étude sur „la politique de la Roumanie pendant la Grande Guerre" (p. 113 et suiv.). L'exposé est clair et incisif. Les remarques originales n'y manquent pas. C'est un témoignage — celui d'un combattant et d'un diplomate — qu'il ne faudra pas négliger.

*

Dans l'Αρχεῖον Πόντου, VI (Athènes 1936) le père V. Laurent publie une vie de Jean, Métropolite d'Héraclée du Pont, par Nicéphore Grégoras (large introduction sur la biographie de l'auteur). Est reproduite une partie asiatique, concernant quelques régions pontiques, de la description de voyage de Julien Bordier (commencement du XVII-e siècle) (nous en avions donné une des planches dans le Calendrier historique roumain de 1935).

*

Dans le *Jugoslavenski istoriski Časopis*, I (Zagreb 1935), une large notice sur Mgr. Bulić, une tentative de fixer les chapitres de l'histoire des Yougoslaves (par M. M. V. M. Kos et Stanoïévitch). Une étude sur la Vie en vieux slavon de St. Méthode. Une autre sur l'écrivain autrichien Éberhard Windecke et la Bosnie par M. Dinitch. (Tvrtko II n'aurait pas été mené comme prisonnier à Bude; emploi de l'inédit). M. Vaso Tchoubrilovitch s'occupe des

noms de famille des Yougoslaves musulmans (les begs ne dérivent pas de l'ancienne noblesse qui aurait passé à l'Islam). Sur les rapports, en 1848, du gouvernement serbe avec les troubles qui éclatèrent en Hongrie au milieu des Slaves, M. Drag. Straniakovitch. Sur le problème de la conservation des monuments historiques M. Francè Stelè. Sur les bogomiles une notice de M. Skok. Sur Douchane à Sérès, M. Soloviev. Un document, inédit, du despote Étienne pour Vatopédi (du même). Des comptes-rendus sur l'histoire des Bulgares de Zlatarski (par M. Ostrogorski) et sur celle de Venise de M. Kretschmer, III (par M. Grégoire Novak).

*

Dans le dernier no. de la *Byzantinische Zeitschrift,* M. Haury revient sur les oeuvres de Procope, M. J. Enoch Powell s'occupe d'un manuscrit disparu de Théophane, M-me Georgina Buckler voudrait attribuer à Katakalon Kékauménos le *Stratégikon* publié par Wassilievsky et Jernstädt; des bulles d'or byzantines sont signalées par M. F. Dworschak (l'une est attribuée à Phrantzès); sur des homélies byzantines, M. Ivánka; M. Fehér cherche à fixer le sens de l'ancienne dignité bulgare de „kanar" (p. 58 et suiv.); sur des formes d'organisation des métiers à Byzance, M. G. Minckwitz; M. A. M. Schneider étudie ce qu'a pu être S-te Sophie de Constantinople avant Justinien; sur Paperon de Cilicie M. J. Gottwald; sur une scholie slavonne, M. Bénéchévitch.

*

On vient de publier à Athènes (en 1934) une étude posthume de Gerland, *Das Studium der byzantinischen Geschichte vom Humanismus bis zur Jetztzeit.*

*

Des renseignements très importants sur les rapports de l'Église de Jérusalem avec les anglicans dans l'article de M. Ch. Quénet *(Le monde slave,* 1936, 3).

La même revue publie un rapport de N. Guénadiev (Macédonien, de Bitolia, donc sans doute très mêlé de grec, de roumain), tué en 1923, sur la politique de la Bulgarie (1915). Il prétend, dans l'introduction, que les Centraux avaient promis à la Roumanie par „un traité secret" le territoire bulgare acquis en 1913 („jusqu'à Tutrakan-Baltschik"). Plusieurs conversations importantes avec des facteurs influents de la politique occidentale y sont consi-

gnées. M. Doumergue, ami des Bulgares, leur offre „une partie importante de la Macédoine" et un lambeau de Turquie allant au-delà de la ligne Énos-Midia, avec Rodosto (p. 430). A côté, un débat plus serré avec Delcassé.

*

M. J. D. Ştefănescu vient de réunir dans un beau volume ses études, si approfondies, sur „l'illustration des Liturgies dans l'art de Byzance et de l'Ouest", Bruxelles 1936.

*

Dans l'Ἑστία d'Athènes, avec des notes supplémentaires, et dans le *Messager d'Athènes*, no. 4495, en résumé, une étude signée „Andromaris" (Démètre Cambouroglou), sur la colonie française à Athènes au commencement du XIX-e siècle.

*

Dans le deuxième volume, publié par M. Filov, des *Actes du IV-e congrès international des études byzantines, Sofia, septembre 1934*, M-me Pogorélov sur la tradition littéraire de Cyrille et Méthode chez les Tchèques, M. Budimir sur les rapports entre les figures de Digénis Akritas et de Marc Kraliévitch, c'est-à-dire plutôt, d'après l'auteur, Miloch Kobilitch („le bâtard"; en roumain aussi: *copil*; chez les Roumains, comme dans la ballade du „copil" Miu (Michel), avec la même signification dérivée, de „preu"). Sur „Grec" pour „géant" (de même que, ailleurs, „Juif" et „Tatar"), M. Niko Zupanić. M. Grondijs s'occupe de l'„ikos" 8 de l'Hymne Akathiste (quelle est l'hérésie qu'il condamne?), M. Molà de l'idée d'une pénétration de la Renaissance dans l'art des pays slavo-byzantins, M. Antoine Stransky de la peinture médiévale en Grèce, en Bulgarie et en Albanie (beaucoup de fresques macédoniennes ont disparu; il reprend la question de l'origine des influences occidentales sur l'art balcanique du XIII-e siècle, auquel elles donnent „un symbolisme raffiné et subtil", comme à Melnik; il insiste sur le fait, évident, qu'il y a cette nouvelle atmosphère, non seulement à l'époque des Paléologue, mais au siècle précédent déjà; description de l'église de Bočko et du César Novak (sous „le roi Vlkachine"; un beau-fils Amiralis; portrait de la femme de Novak, Kalé, p. 44), sur le lac de Prespa, XIV-e siècle (1369); sous le Paléologue Siméon des

fresques à Kastoria: tombeaux des Mousaki, pendant la première moitié du XV-e siècle; est signalée l'énorme quantité d'églises dans cette région, non moins de cent trente-six (p. 47). A son tour, M. Vladimir Petcović décrit des fresques de Detchani (la Genèse; est discutée la même question des influences occidentales). M. Bošković traite des rapports d'art dans le domaine de l'architecture entre Serbes et Bulgares (surtout en ce qui concerne les tours sur le narthex). M. Ilarion Swiencickj cherche les rapports d'art et de civilisation de l'„Ukraine occidentale" avec Byzance. Seules deux pages de résumé pour la communication de M. Vladimir Mošin sur la chancellerie grecque des rois serbes, le texte intégral ayant paru dans *l'Archiv für Urkundenforschung*, XIII. Même resumé bref pour les considérations de M. Kos sur l'élément byzantin dans la diplomatique serbe et celles de M. Soloviev sur ce que Byzance peut réclamer dans le droit coutumier des Serbes, de M. Vitchev pour ce qu'il a donné sous ce même rapport en Bulgarie.

Dans la section archéologique, quelques lignes de MM. Miket et Grabar (sur l'art des iconoclastes et l'illustration de l'Hymne Akathiste), du père Jerphanion sur les noms des Bergers de Noël dans la représentation capadocienne. Au contraire, M. J. D. Ştefănescu donne toute sa communication sur „l'illustration des psaumes et des hymnes liturgiques". M-lle Sirarpie Der Nersessian a trouvé en Amérique une représentation de la légende d'Abgar. Sur le *chiaroscuro* chez les Byzantins, M. Philipp Schweinfurth. Sur la tonsure chez les saints byzantins, M. Étienne M. Dimitriévitch. Sur la lignée de peintres crétois Rico de Candie, M. Lazare Mirković. Une note de M. Xyngopoulos sur l'école de Pansélinos au Mont Athos. M. Miatev compare le palais de Pliska, qui a dû être assez médiocre, avec celui de Magnaure à Constantinople. L'auteur croit que les villes de la Dobrogea ont été „die erste Beute der Bulgaren auf ihrem siegreichen Zug nach Süden"; ils y auraient appris la façon de bâtir. Sur l'architecture de Justinien, M. Edmund Weigand (St. Vital de Ravenne serait reliée à l'Occident). Sur „les églises superposées dans le domaine byzantin", feu G. Balş (description de l'église moldave de Pîngăraţi). Note de M. Orlandos sur les palais et les autres habitations de Mistra. M. Graindor sur une statue copte. Sur un pa-

lais de Stobi, M. Bogdan Nestorović. M. Mesesnel sur une basilique près de Monastir (Bitolia). Les observations de M. Silvio Ferri tendent â rapporter à l'ancien Empire certains caractères de l'art byzantin. M. Coriolan Petranu veut situer la Transylvanie roumaine dans l'ensemble de l'art byzantin. M. Whittemore sur ses splendides découvertes à Ste. Sophie. Toute nouvelle est la contribution de M. Nicolas Toll sur l'art parthe, tel qu'on le voit à Doura-Europos. M. Čajkanović ne fait que signaler son opinion sur la nécropole de Trébénichté. Quelques idées de M-me Véra Ivanov sur „les anciennes basiliques de Bulgarie". M. Alexandre Rachénov veut reconstruire le type de l'église ronde de Preslav. MM. Rudolf Egger et Ejnar Dyggve sur le mausolée de Marusinac, près de Salone. M. Gerola sur l'orientation des églises de Ravenne. M. Aldo Medea sur les fresques des cryptes de Pouille. M. Mavrodinov cherche à dégager „le style architectural byzantin après le X-e siècle" (il croit découvrir dans des églises roumaines „une dépendance directe des monuments bulgares"). Le père Laurent signale quelques sceaux balcaniques. M. Schweinfurth croit, non sans raison, avoir trouvér quelque chose de byzantin dans l'église de Frauenchiemsee. Sur des émails de Raguse, M. Mirković. M. Mano Zissi sur les mosaïques de Stobi. M. Mouchmov décrit une monnaie byzantine, qu'il attribue à Jean V Paléologue.

*

Dans la *Rivista storica italiana,* no. du 31 mars 1936, des notes de M. Gioacchino Volpe sur un commencement de *risorgimento* au commencement du XVIII-e siècle. Des pages de M. Arnaldo Momigliano sur le développement de l'historiographie de l'Empire romain, de Tillemont à Ranke, à travers Gibbon. M. Franco Valsecchi traite de l'orientation de la politique italienne après la guerre de Crimée. Il est question de la défense des droits nationaux roumaius par Napoléon III. Des pages, bien informées, de M. Giuseppe Praga sur l'historiographie dans le Sud-Est de l'Europe.

*

Dans la *Revue de Hongrie,* septembre, une attaque passionnée contre le livre de M. Ancel sur les frontières roumaines.

*

Dans *l'Europa Orientale*, XVI, III-IV, M. Oscar Randi reconnaît que le terme de péninsule des Balcans, dans le sens habituel, manque de tout fondement (il observe aussi que le centre de gravité de ladite péninsule est à l'Ouest).

*

On annonce un livre de M-lle Odette Arnaud sur le Delta Danubien, *Pêcheurs de rêves.*

*

Dans un rapport de police autrichien publié dans la *Miscellanea Veneziana (1848-1843)* (publications de l'institut du Risorgimento; Rome 1936), la mention d'une sortie de La Harpe lui-même, précepteur du Tzar Alexandre, qui, indigné de l'attitude de son ancien élève à l'égard des Grecs révoltés, en 1821, à l'occasion d'une festivité maçonnique, aurait porté ce toast : „Puissent les boyaux du dernier des Turcs servir à étrangler le dernier et le plus dégénéré des Tzars“. Mais il aurait été ivre (p. 52, note). Aussi sur le séjour de Capodistria en Suisse, p. 66. Il se tient à l'écart pour donner le change sur les intentions de la Russie, à laquelle il voulait procurer un avantage en soulevant sa nation; *ibid.* Alexandre aurait guetté le moment où il aurait pu attaquer l'Autriche, p. 67. Capodistria hait Metternich; *ibid.*

*

Une excellente étude de M. Louis Fekete sur „le commerce à Bude au temps des Turcs“, d'après les *tefters* des douaniers turcs, trouvés par Marsigli à la fin du XVII-e siècle et conservés à la Bibliothèque Nationale de Vienne, dans la *Nouvelle ıevue de Hongrie,* octobre 1936.

*

M. André Lignot présente une biographie de Marie-Claude de Nettancourt, marquise de Lezay-Marnisia (Bar-le-Duc, 1935), qui fut la grand' mère de Stéphanie de Beauharnais dont le petit fils fut Charles I-er, roi de Roumanie.

*

On trouvera dans le beau livre de M. L. Guerdan *(Un ami oriental de Barrès, Tigrane Yergate, 1870-1899)* sur l'extraordinaire jeune Arménien, né à Constantinople, mais devenu Parisien, et qui, après avoir connu ce monde de Paris sous tant de rap-

ports, sachant se gagner la plus haute estime de Barrès lui-même, est mort d'une maladie plutôt morale que physique, car il était le type même du dévoyé qui, ne trouvant devant lui un but sûr de la vie, se retournait d'une façon maladive, jusqu'à devenir destructrice, vers ce qui devait s'appeler de nos jours „la psychanalyse". Cela rappelle un peu un être encore plus supérieur, Marie Bashkirtseff, chez laquelle il y a la même dualité entre la vie du grand monde et des cercles intellectuels et entre ces retours sur une pauvre âme qui croit être à chaque moment autre. Ayant vécu à Paris à la même époque, je peux faire le contrôle. Les extraits des lettres de celui qui signait ses articles du pseudonyme de Garabed-bey sont parfois pleins de détails historiques inconnus, de notations précises, de révélations, et toute une partie servira à l'histoire, au moins à la petite histoire. Pour ce „Byzantin" et „Balcanique" tout ce qui touche au monde du Sud-Est européen est, bien entendu, digne d'atteution.

A un certain moment, il a peusé à créer à Paris pour ce monde spécial une *Nouvelle Revue* dont les fonds auraient été formés par „lës grandes dames roumaines de Paris" (p. 88). Par un certain Thierry il croit pouvoir gagner le prétendant Georges Bibesco, et il a déja „une liste de cinq cents Roumains susceptables de s'abonner" (p. 89). Il veut parler aussi de „moeurs roumaines" sans compter tant d'autres *(ibid.)*. Des projets de partage des Balcans (pp. 99-100). Remarquable son grand projet d'une étude sur la race turque (p. 149 et suiv.); les fragments qui en sont donnés montrent un historien de grande envergure. A Athènes le jeune écrivain essaiera d'une „hétairie" gréco-arménienne (pp. 192-193).

A remarquer aussi ce qui est dit sur la guerre gréco-turque (p. 219 et suiv.). Il y a beaucoup d'inexactitudes dans le morceau, d'une belle tenue littéraire, que l'auteur a pris dans la *Revue des Revues* du 15 juillet 1899, où Yergate le signa de troit étoiles. Mais ce penseur original a eu le sens exact du régime osmanli continuant celui des Romains des Byzance. „Le transfert du pouvoir impérial passant des Paléologues aux Osmans *(sic)* ne fut pas l'événement brutal, le coup de théâtre qu'on nous enseigne dans les écoles. Il ne comporta ni le triomphe d'une race. sur l'autre, ni l'écrasement d'une religion par une autre religion, nouvelle" (p. 255). Bien entendu, pas aussi le rôle de transformateur et principe de

déchéance qui est attribué au Coran, rapporté de ses campagnes de Syrie et d'Égypte par le Sultan Sélim (jusque là on aurait vécu sous l'influence exclusive de la doctrine de Djélaleddine Roumi). Mais il y a du nouveau sur la Turquie de Midhat-Pacha (pp. 269-270) et sur la personnalité révolutionnaire du demi-allemand Ahmed-Riza (pp. 271-272).

*

Dans les *Annales de Turquie*, V, 9, les Gagaouzes de Roumanie, dont on porte le nombre à „300.000“ (!), invités à s'établir en Turquie nationale, sont présentés comme des Turcs de race qui auraient passé au christianisme vers 1080, sous l'influence d'un évêque „Delamilçov(!)“.

Les deux articles sont un tissu d'absurdités. Les Gagaouzes représéntent, comme le montre leur type physique même, les anciens Grecs du littoral islamisé et l'évêché de Milcov du XII-e et XIII-e siècle n'est que celui fondé par la propagande catholique pour les Roumains dans l'ancienne ville, disparue, de Milcov.

Mais les considérations que signe M. A. Langas-Sezan (il écrit: „qualifiquatif“ et „schysme“) correspondent à la conception que „le monde entier est peuplé de Turcs ou de descendants de Turcs“ (même dans la puszta hongrois et les environs de Vienne, sans compter les „15.000 Turcs de Pologne“, de fait des Tatars). De son côté, M. François Psalty, qui croit pouvoir donner tout un article d'histoire, fait venir les Gagaouzes „de l'Orta Aya ou Asie Moyenne“, leur nom venant de „gaga“, qui „veut dire en sanscrit *fils de*“.

*

L'article de M. Carl Mühlmann sur l'entrée en guerre de la Roumanie, dans les *Berliner Monatshefte*, n'apporte rien de nouveau. Des notes sur le Monténégro par M. Gustav von Hubko dans le même numéro. Une certaine objectivité, digne d'éloges, surtout à ce moment de l'histoire, distingue le ton de la première étude.

*

Dans la *Prager Rundschau*, VI, 4, quelques pages de M. Trajan Ionescu-Nişcov sur les rapports entre le président Massaryk et les Roumains. M. J. Pečirka sur le gothique dans la sculpture tchèque.

*

MM. Robert Joseph Kerner et Harry Nicholas Howard donnent une excellente présentation de l'action des „conférences balcaniques“ et de „l'entente balcanique“ *(The Balkan conferences and the Balkan Entente, 1930-1935)*, Berkeley (Californie) 1936). Riche bibliographie, très utile.

*

Autant qu'on peut suivre un raisonnement aussi confus que celui de M. Treml, aujourd'hui Tamás, les ancêtres des Roumains ne peuvent pas être restés sur la rive gauche du Danube parce que, à leur départ — mais c'est de cette question même du prétendu départ que tout dépend — *Romanus* n'avait pas un sens national, tandis que, à *une autre époque*, on le trouve dans les Balcans, où on aurait pu citer le Ῥωμαῖος des Grecs *(Ungarische Jahrbücher*, XV, 4-5). L'auteur parle, du reste, des Roumanches des Alpes et même, d'après une étude hongroise récente, de ceux de Pannonie: de quel Balcan leur venait-il ce nom?

*

Dans l'article de M. Wolfango Giusti sur Herzen et ses rapports avec Mazzini et l'Italie *(L'Europa Orientale*, XVI, V-VI), ce passage des écrits de Mazzini (éd. nationale, XXVI, p. XXX): „Il se pourrait qne... la Hongrie, une fois reconstituée en puissance slave *(sic)*, poussât jusqu'à s'ouvrir un débouché direct sur la Mer Noire, en réussissant à s'adjoindre les populations moldo-valaques de la rive gauche du Danube, qui, malgré l'infusion latine, prédominante aujourd'hui dans la langue des colonies envoyées par Trajan, se rattachent à la famille slave par leur origine dace“.

*

Une notice, par M. Ivan Dujčev, sur le grand historien bulgare Zlatarski, dans *L'Europa Orientale*, XVI, V-VI.

*

Rien ne manque comme information à la belle édition, accompagnée d'une étude approfondie, que M. Pan. J. Zépos vient de donner du code publié à Bucarest en 1780 par le prince de Valachie Alexandre Hypsilanti (Συνταγμάτιον νομικὸν, Athènes 1936).

*

La direction générale de la presse de Turquie vient de publier une *Anthologie des écrivains turcs d'aujourd'hui* (1935). Les vers sont de facture très moderne, plutôt vague et d'un impressionnisme parfois charmant. Ils n'ont rien qui rappellent une patrie et une race. Pour les Roumains ils ont la facture courante. Parfois dans les nouvelles, des souvenirs d'un passé récent. A signaler le pittoresque rècit, plein de sensibilité, *L'âne gris*. Les fragments de théâtre sont peu intelligibles.

*

Dans la *Revue des deux Mondes*, no. du 15 août, M. René Chambe, ancien aviateur, presente ses souvenirs sur le moment où la Roumanie est entrée en guerre (1916). Les Roumains y apparaissent comme „un peuple parmi les plus chevaleresques du monde, qui... se jeta par amour pour nous dans la plus terrible aventure et faillit en mourir". L'auteur croit-il vraiement que les Centraux auraient laissé que la Roumanie anéantisse l'armée bulgare ?

*

M. Vasile Grecu réunit dans un volume l'oeuvre, publiée d'abord dans la revue *Candela* de Cernăuţi, du traducteur roumain, le moine Macarius (1805), de Denis Phournaios sur la peinture byzantine. Longue et très intéressante préface, reposant sur une large information. Planches. Bonne table des noms.

*

Dans l'Encyclopédie allemande de l'Islam, M. Franz Babinger vient de donner d'excellents articles, d'une information absolument stupéfiante, sur Piri réis, sur les Keuprilis et sur Raguse (ajouter notre étude *Une ville romane devenue slave)*.

*

Dans la *Revue d'histoire de la guerre mondiale*, XIV, 3, une note sur „la Serbie et l'intervention italienne". Sont reproduits les actes diplomatiques, tirés surtout de la publication russe, „Les relations internationales de l'époque de l'impérialisme", entre mars et mai 1915, présentant l'état d'esprit des Serbes au moment où l'intervention italienne ouvrait la question de l'avenir de la Dalmatie. On voit l'Albanais Échad demander l'appui serbe (no. 1). Le ministre de Russie se déclara dès le début contre une Dalmatie italienne (no. 2) L'intervention de Pachitsch à Pétrograde

date du 6 avril (no. 3). Il entendait se réserver tout le Banat,— „les vues de la Roumanie sur le Banat ne sont pas, dans les milieux politiques serbes, un moindre sujet d'inquiétude“ — et voulait aller à Pétrograde défendre les revendications serbes (no. 4). Le ministre de Russie avertissait cependant que „des considérations purement militaires“ pourraient contraindre à „certaines concessions“, et il est préférable que le président serbe n'ait pas la „douleur“ de se trouver présent *(ibid.)*. L'Italie était, du reste, disposée, à négocier avec la Serbie (no. 5). Pachitsch signalait à Pétrograde l'agitation qui règne chez les Yougouslaves d'Autriche-Hongrie (no. 6): „ces peuples aimeraient mieux rester sous la domination de l'Autriche-Hongrie que d'être annexés à l'Italie“; leurs chefs promettaient „une lutte impitoyable contre l'armée italienne“ (no. 6). Pétrograde refuse formellement, le 29 avril, la visite de Pachitch (no. 7; cf. p. 266, nota 2). Il n'en envoie pas moins deux émissaires en Russie. Ils disent que „pour les Slaves, le pire ennemi n'était pas l'Autriche, mais l'Italie et menacent formellement de passer à l'ennemi: „ce serait d'autant plus facile pour les Serbes de passer dans le camp adverse et de s'acheminer vers une paix séparée qu'actuellement le territoire serbe est libéré de l'occupation ennemie“ (no. 8). On leur répond qu'un „fait accompli“ peut bien se produire, mais que, „une fois acquis les résultats de la présents guerre, ils en finiront facilement avec les Italiens“ (douce alliance!). Les Serbes n'en sont pas convaincus. Pourquoi ne cèderait-on à l'Italie pas plutôt „Nice, la Savoie et Tunis“? D'autant plus que „les Roumains aussi leur prennent des territoires“ *(ibid.)*. Le 1-er mai, le ministre de Russie a Belgrade écrit: „Pachitch insiste beaucoup pour qu'il ne soit pas procédé de même dans les négociations avec la Roumanie sur la question du Banat et pour que le moyen soit donné à la Serbie de participer à la décision“ (no. 9). Le prince Alexandre allait jusqu'à souhaiter que „les Autrichiens brisent l'armée italienne“. Il craignait la concurrence d'une Croatie créée en État indépendant. On était inquiet des „avances de Rome au Monténégro“. Le prince écrivait, le 5 mai, au grand duc Nicolas: „Il paraît que la Roumanie exigera comme condition à son entrée en guerre des garanties concernant, en dehors de la Transylvanie, tout le Banat, ì l ı plus grande partie de la population est constituée par des Serbes“ (no. II). Sasonov rappelait que c'est pour la Serbie que la guerre a commencé (no. 12).



M. Al. N. Jécov vient de publier sous le titre „Édinŭ svéatilnicŭ vă minaloto“ une étude étendue sur le couvent de la Ste Trinité près de Trnovo (Sofia 1936). Illustrations. Il est question du grand patriarche Euthyme et de son école. Facsimilés d'actes de donation roumains.

*

Dans les *Ungarische Jahrbücher*, XV, 4-5, une étude sur Irnak, fils d'Attila, par M. Géza Fehér. Quelques-uns en ont fait une espèce d'empereur de la Grande et de la Petite Scythie.

*

Dans *Le Monde Slave,* mai 1936, des chants populaires sur le fait de sang de Séraïévo, recueillis par M. René Pelletier.

*

Dans la brochure de M. Lutz Korodi, Saxon de Transylvanie, établi en Allemagne, *Deutsche Bilanz in Südosteuropa*, Berlin [1936], des considérations sur le Sud-Est européen, surtout sur les Roumains, avec les tendances qui dominent aujourd'hui dans le camp hitlériste.

*

Dans la *Revue internationale des études balkaniques*, *I-ème ananée, tome I-II (3-4)*, 1936, première partie, M. S. C. Bobčev sur les pèlerins balcaniques à Jérusalem; M. Karl Kerényi sur les nouvelles publications concernant les Illyres (surtout sur les idées de M. Norden dans son *Alt-Germanien,* 1934). Sur les habitats des Triballes M. N. Vulić. Sur le caractère des anciens Macédoniens, M. Kéramopoulos. M. A. Caferoglu signale un dictionnaire persan-arabe-grec-serbe conservé à Sainte Sophie et qu'il croit avoir été rédigé pour Mahomet II (il reproduit l'ordre de ce dernier au prince de Moldavie, Pierre Aron, p. 187; d'après l'ouvrage de Krimski, „Histoire des Turcs et de leur littérature“, Moscou 1916, I, p. 235); mais Mŭhlbacher c'est tout simplement l'habitant de Mŭhlbach, en Transylvanie: Sassebeș (lire Jovio au lieu de Iasio, Stryjkowski).

Pour l'histoire moderne, des notes de M. Henri Batowski sur le prince Adam Czartoryski (projets balcaniques).

Les études préhistoriques sont représentées par une étude de M. Miloïé M. Vasić sur les anciennes pêcheries balcaniques et

danubiennes, par une hypothèse sur le caractère national des morts enterrés à Trébénichté (par M. Čajkanovic: ce seraient des Celtes).

Pour le droit (chez les Slaves), une contribution, très bien informée, de M. D. M. Kauschansky.

Sur le folklore des articles de M. Mil. S. Filipović (la coutume de témoigner un deuil par des égratignures sur le visage ou des actes semblables existe aussi chez les Roumains).

Mais, grâce à la direction imprimée par M. Skok, qui, à côté de M. Jokl, donne des étymologies, et par M. Budimir, qui cherche dans Homère les traces les noms personnels donnés par des langues plus anciennes, la philologie a la plus grande partie de ces articles. Ils sont signés par M. Leo Spitzer, Capidan (qui relève des erreurs de Philippide concernant les suffixes chez les Roumains balcaniques), A. Belič (contre l'„unité de langue" dans les Balcans; les arguments ne sont guère convaincants; il propose le terme de „réciprocité", qui ne dit rien), Eqrem Cabej (emprunts de l'albanais au roumain, locutions communes dans le Sud-Est européen), Tagliavini (étymologies albanaises), I. I. Russu (hypothèse sur l'origine du nom d'Alexandros).

Une riche information est donnée sur les études islamiques en Yougoslavie (M. Fehim Bajraktarević), sur les préoccupations, d'„histoire balkanique" en Pologne (M. Batowski), sur la bibliographie américaine concernant les Balcans.

Nécrologues, comptes-rendus.

Dans la seconde partie, M. Ch. Picard revient sur l'ancienne vie thrace, M. Rudolf Egger résume ce qu'on savait sur les rapports de la péninsule avec Rome. Les pages de M. Thadée Sinko sur la littérature grecque ont le même caractère. Remarquable ce que dit Zlatarski sur l'établissement des Slaves dans les Balcans. De M. Diehl, une magnifique synthèse, *La civilisation balkanique à l'époque byzantine* (p. 376. Siméon fut couronné pas ses propres évêques). Est montrée l'influence d'unification exercée sur des nations si différentes par les grandes villes, l'Athos aussi, puis par l'influence de la Rome pontificale et par le „latinisme", ragusain, vénitien, hongrois, mais surtout par l'orthodoxie commune et par l'idée impériale byzantine, par la littérature de Byzance, par l'art byzantin. Le même sujet est traité par M. Ostrogorsky. Dans des proportions plus larges, le sujet est présenté

pour la troisième fois par N. Iorga. On pourrait considérer comme un quatrième point de vue l'étude de M. Vladimir Dvorniković, pleine d'un esprit d'histoire universelle qui mérite d'être relevé avec les plus grands éloges. Ajoutons les nombreuses pages de M. A. H. Kober sur „les Balcans et l'Europe" (il cherche à montrer l'„unité balcanique"): les Roumains y sont brutalement maltraités. Ivan Sakâzov essayait une synthèse économique des Balcans (très intéressant). Sur les Turcs dans les Balcans M. Thaddée Kowalski. Sur le droit dans ces régions M. Alexandre Soloviev. Sur les langues des Balcans une belle présentation de M. Sandfeld, accompagnée des observations de M. Skok (sur la „diglossie provoquée par les langues savantes surtout). Des articles sur la situation économique (par M. N. Stanarević et Stevan Popović). Hermann Wendel, qui vient de mourir, avait envoyé une contribution sur Vouk Karadchitch. Sur la vie populaire: chez les Bulgares M. Chr. Vakarelski, chez les Grecs M-me Angélique Hatzi-Michali. Des notes sur l'enseignement dans les différents-pays et sur les littératures et l'art. Le folklore ne manque pas non plus dans ce riche recueil, plein de nouveauté. On ne pourra pas souscrire à toutes les conclusions exprimées dans les constatations et les prophéties finales de MM. Skok et Budimir, mais on reconnaîtra combien elles contiennent d'originalité (très justl-la conception de la tolérance byzantino-ottomane).

Quelques bibliographies (celle que donne M. Ch. Picard pour la préhistoire étant de la plus grande importance). Une indication des livres nouvellement parus.



M. Josef Matoušek vient de publier un ouvrage étendu sur l'influence de l'Empire Ottoman sur les affaires politiques de l'Europe entre 1592 et 1594 *(Turecká válka v evropské politice v letech 1592-1594,* Prague 1935). L'inédit y est largement employé. Sur Cetatea-Albă, p. 168, note 1. Les sources roumaines sont négligées.



M. Jaroslav Bidlo publie à Prague (1935) une biographie de l'historien de l'Ukraine *(Mihal Hruševs'kij)*.



M. N. Corivan publie en italien une excellente étude, très bien informée, sur „la politique orientale de Napoléon III et l'union des Principautés roumaines".

*

Dans l'*l'Europa Orientale,* XVI, V-VI, un article de M. Georges Zoras sur la restauration du roi Georges de Grèce.

*

Dans l'*Hellénisme contemporain,* no. 6, reproduction d'une très belle épitaphe du Musée d'Athènes, ainsi que celle d'une miniature de la Descente aux limbes (couvent de Dionysiou au Mont Athos).

*

Dans l'*Écho de Belgrade,* V, 23, article de M. René Pelletier sur les voyageurs français en Bosnie (à partir du XVII-e siècle).

*

Une *Notice sur les Cantacuzène du XI-e au XVII-e siècles,* par M. J. Filitti (Bucarest 1936). Travail précieux, de menues recherches. Andronic Cantacuzène (p. 14) n'est pas le Cantacuzène qui alla à Vienne.

*

Dans les *Transactions of the Royal Historical Society,* 1935, M. B. H. Summer traite de „la Russie et le panslavisme en 1878: biographies d'Aksakov, d'Ignatiev, de Danilevski; emploi des sources russes; offre de la Transylvanie aux Roumains — mais la Bucovine aurait passé à l'Empire des Tzars —, dans le projet de Fadéeev; pp. 43-44).

*

M. Robert J. Kerner consacré un ouvrage de larges proportions à la Bohême du XVIII-e siècle *(Bohemia in the eighteenth century,*New-York 1932).

*

M. Marin Popescu-Spineni présente, dans la brochure *Rumänien in der zweiten Hälfte des XVI. Jahrhunderts, 1. Folge,* Iena 1936, la façon dont les pays roumains paraissent surtout dans l'ouvrage célèbre de Sébastien Münster et dans celui d'un Magni (reproduction). Autres reproductions cartographiques.

*

L'ouvrage, de si vastes proportions, de M. Jean Šeba sur la Russie et la Petite Entente (*Rusko a malá dohoda v politice světové*, Prague 1936), étudie le sujet à partir de 1866 encore. La bibliographie la plus abondante et la plus rare y est largement employée. Sous ce rapport, il servira à tous ceux qui désormais s'occuperont de l'histoire du Sud-Est européen. Le ministre de Tchécoslovaquie à Bucarest connaît aussi, au moins en partie, la bibliographie roumaine.

Illustrations. L'ensemble représente une contribution des plus importantes à l'histoire de ces régions. M. Seba inscrit honorablement son nom parmi ceux des meilleurs connaisseurs de cette histoire si compliquée.

*

D'admirables reproductiones de miniatures cracoviennes dans le *Bulletin de la Société française de reproductions de manuscrits et peintures, 18-e année,* Paris 1934. La préface est signée par M-me Marie Jaroslawiecka-Gąsiarowska. M. Étienne Komornicki traite des manuscripts orientaux dans la même collection Czartoryski.

*

Dans les *Südostdeutsche Forschungen,* dirigées par M. Fritz Valjavec, Munich 1936, une introduction du directeur, des notes de N. Iorga sur „les cinq périodes d'influence allemande dans le Sud-Est de l'Europe", un article de M. Joseph Kallbrunner sur l'agriculture dans le Banat de Timişoara, deux autres de MM. Johann Weidlein et Aegidius Faulstich sur „la Turquie souabe" (comtés de Tolna et Baranya). M. Valère Bologa cherche à distinguer ce qui vient de l'influence allemande dans le développement de la médecine en Roumanie.

*

M. Athanase I. Sbarounis publie un ouvrage sur „André M. Andréadès, fondateur de la science des finances en Grèce", Paris 1936.

*

Dans les Mémoires du Grand Duc Alexandre Mikhaïlovitch *Alexander von Russland, Einst war ich ein Grossfürst,* Leipzig s. a, p. 36 et suiv., sur la guerre russo-turque de 1877 en Asie.

*

Dans une plaquette, *Antonio Bonfini e S. Giacomo della Marca,* Montalto Marche 1936, M. Giulio Amadi rappelle la participation de ce franciscain des Marches à la défense de la foi en Hongrie et sur le Danube au XV-e siècle. A côté, des notes sur l'historien Bonfini, qui a connu et présenté l'activité de ce moine actif et enthousiaste. L'auteur s'occupe avec passion de cet écrivain de la Renaissance (aussi un manuscrit inconnu du même, p. 103 et suiv.). Un anonyme inédit parle de l'„adventus Turcorum" (l'analyse en est donnée, p. 82 et suiv.). Aussi une note sur l'évêque Verancsics, pp. 107-108.

*

M. Olgierd Górka vient de publier, dans une étude étendue *(Liczebność Tatarów Krymskich i ich wojsk,* Varsovie 1936), le résultat de ses recherches approfondies sur les Tatars de Crimée et leur armée. Il montre combien on a exagéré les chiffres concernant les hordes tatares. Une critique libre des sources permet d'arriver à des résultats sensés. Un bon résumé français est ajouté à l'opuscule. Retenons: „il ne faut pas oublier que c'est la qualité des matériaux qui résout les problèmes douteux, et pas leur quantité". Aussi la constatation que jamais il n'y eut en Crimée plus de 200.000-250.000 Tatars.

*

On annonce un nouvel ouvrage sur Justinien, par M. Biondo Biondi, *Giustiniano primo, principe e legislatore cattolico,* Milan 1936.

*

Dans le compte-rendu *Congrès de Nice (24-27 avril 1935),* de l'Association Guillaume Budé („Actes du congrès") (Paris 1935), M. Guilland donne une présentation des ouvrages sur la Byzance des Paléologues. Là aussi (p. 195 et suiv.) rapport de MM. Grégoire et Roger Goosens sur le „Digénis Akritas" et ses sources orientales". M. Canard y ajoute une uote (pp. 213-214) sur „le fond historique de Dalhemma, épopée arabe des guerres arabo-byzantines". Le résumé des observations de M. Bréhier sur l'étude du grec ancien à Byzance. D'autres communications sont données en résumé, sauf celle de M. Palanque sur „le prétendu édit de Milan."

*

Dans la *Turquie contemporaine*, ouvrage publié par la Lirection générale de la presse de Turquie (Ankara 1935), on trouvera, avec de très belles illustrations, surtout des dates statistiques. Les quelques notes d'histoire, partant des recherches préhistoriques et des Hittites, sont discutables.

*

Dans la revue bessarabienne *Archivele Basarabiei*, VIII, 1, p. 26, un réfugié serbe de Négotine, le moine Joseph, décrit de cette façon en 1814 la raison de son exil: „Comme vous le connaissez, nous avons été attaqués par les tyrans et vaincus. La première invasion des tyrans chez nous et dans notre ville, Négotine, a été avec 50.000, et ils nous ont cernés en 1813, le 13 juillet. Le plus célèbre voévode, Velitchiko Pétrovitch, a terminé le dernier moment de sa vie près du canon, et ainsi notre succès commença à diminuer, et, le 3 août, les Turcs ont détruit notre avoir, ils nous ont pris nos maisons et sont entrés en Serbie. Le 24 septembre, la Serbic, qui vivait jusque là, est morte, et Dieu sait quand elle ressuscitera". La réfugié fut admis dans le couvent de Căpriană.

N. Iorga.

NOTICES

Le Congrès d'études byzantine, organisé avec une zèle si intimement amical, par MM. Silvio Mercati et Romanelli, à Rome, a représenté aussi une contribution des plus importantes et des plus variées à la connaissance du Sud-Est européen. Nous reviendrons sur chacune des communications lorsqu'elles seront publiées.

*

Mort à Paris de Heinrich Wendel, auteur de nombreux articles sur les problèmes du Sud-Est européen.

*

Mort du grand orientaliste hollandais Snouck Hurgronje.

*

Dans l'*Almanaco veneto* del 1929, M. L. Br., dans une étude sur Gentile Bellini, appelé à Constentinople, le 1-er août 1479,

par un envoyé juif du Sultan, mentionne Matteo de' Pasti, de Vérone, qui y fut envoyé, „vingt-ans auparavant" par Sigismondo Malatesta de Rimini (p. 385). L'auteur cite le portrait du Sultan par Dolfin: deux Italiens, ses interprètes, luï font la lecture de l'histoire de Rome; il veut connaître aussi „les classiques latins, les chroniques des Papes et des empereurs". Il connaît le grec et le slavon. La géographie l'intéressse. Il fait travailler à des tableaux d'un caractère léger. Le peintre vénitien reste à Constantinople pendant quinze mois. D'après Vasari, il reçoit, au départ, une chaîne d'or du prix de 250 écus et „les armes d'Enrico Dandolo". De Ridolfi l'anecdote que Mahomet eût fait décapiter un esclave pour donner une leçon d'anatomie à l'artiste, son hôte. L'auteur ne connaît rien des peintures constantinopolitaines que le magnifique portrait du Sultan (reproduction à la page 390), sous un arc comme celui qui recouvre les tombes de cette dynastie, avec le tapis turc et les six couronnes. Belle figure de penseur sans rien des instincts sanguinaires qu'on lui attribue.

*

Parmi les voyageurs oubliés en Orient: J. de Chambrier, *Un peu partout, II, Du Bosphore aux Alpes,* Paris 1874 (Smyrne, Syra, le Pirée et Athènes, histoire de la Grèce sous le roi Othon): information de tout premier ordre; très belle description du départ du „Bavarois"; débuts du nouveau règne: on avait sollicité aussi le duc de Leuchtenberg et le comte de Flandre; chapitre sur les brigands.

*

Dans la *Nouvelle relation en forme de journal d'un voyage fait en Égypte* par le dominicain Vansleb, il est fait mention d'un manuscrit sur le concile de Florence (Sgouropoulo, ou un autre ?), dont lui avait parlé l'archevêque de Sinaï, résidant au Caire: „j'appris de luy entre autres choses qu'il avoit, au moins à ce qu'il me dit, un manuscrit original du concile de Florence, qu'il me dit estre fort different des exemplaires que l'on a imprimés en Europe. M. de Tiger (consul de France) a une copie de ce pretendu original" (pp. 153-154). Il mentionne aussi des textes abyssiniens sur les synodes et l'Ancien Testament (p. 155).

N. Iorga.